KUNG FU TSE

AUDIBERT Marc

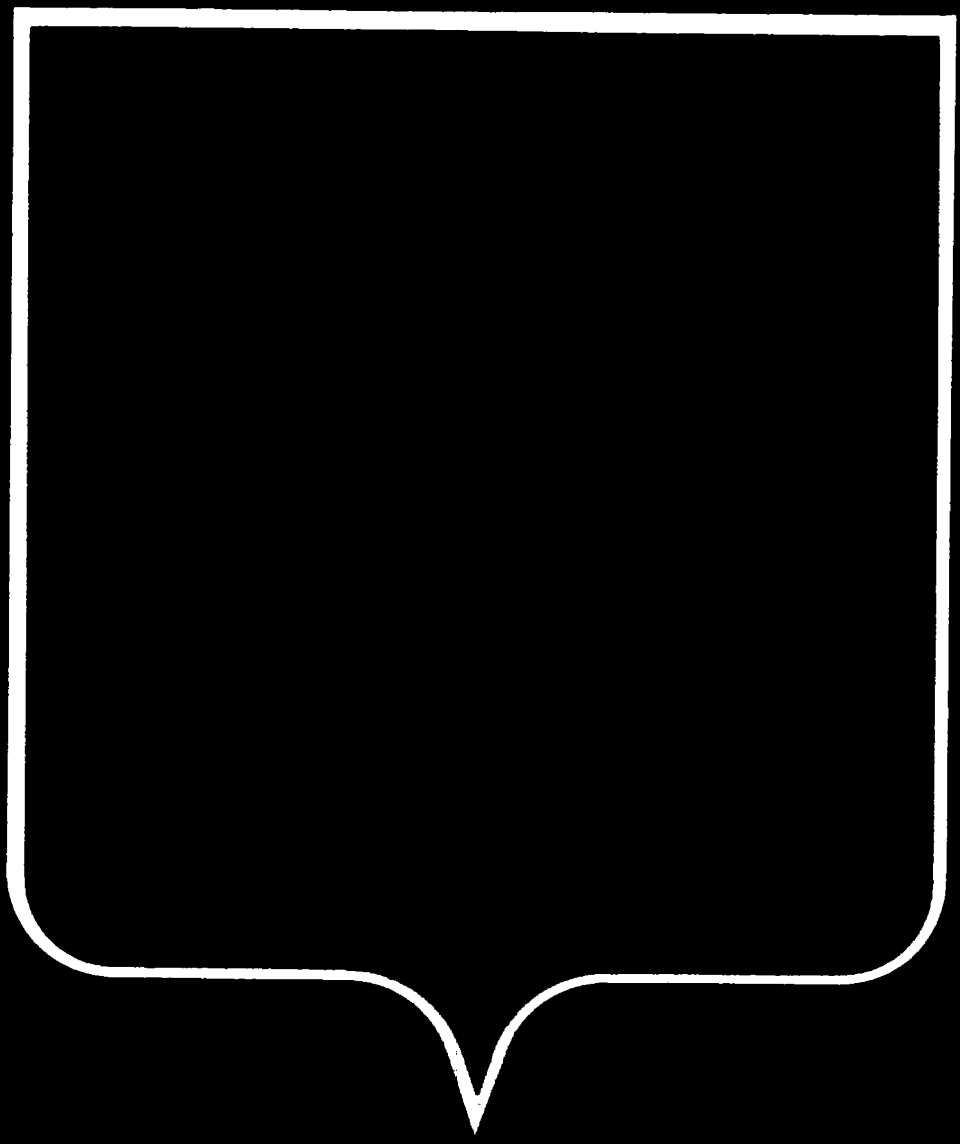
adresse : Cavacca de Candillargue 34130 Mauguio.

Carlos AZAGRA

KUNG FU TSE

LE CHEMIN VERS LA VÉRITÉ INTÉRIEURE

JIC
34, rue de la Montagne Sainte Geneviève
PARIS



Tous les droits de reproductions, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© J I C PARIS 5e

A la mémoire de mon père, Maître incomparable.

A la mémoire de ma mère qui, depuis la disparition de son époux aimé, ferma les portes donnant sur le monde extérieur — ne mettant fin à son défi que lorsqu'elle retrouva enfin son mari dans l'éternité.

Pour mon épouse, belle et délicate fleur aux solides racines.

Pour mon frère, qui a accepté les pensées extravagantes de son unique frère de sang.

Pour mes amis ; et mes ennemis... si, par hasard, quelqu'un me considère comme tel.

Pour mes merveilleux enfants et, en particulier, pour l'irremplaçable Rodrigo qui, depuis sa naissance, lutte contre les vicissitudes de l'existence avec l'arme la plus puissante qui ait été imaginée par l'intelligence divine : L'AMOUR.

PROLOGUE

Le lecteur a devant lui un livre insolite, qui affronte les techniques vieilles et respectées de l'expression écrite, avec une intrépidité digne de ce vertigineux vingtième siècle, où celui qui ne peut s'adapter aux changements qui travaillent jour après jour nos concepts fixes qui régissent la vie quotidienne, se démoraliseront pshychiquement.

Cette œuvre ne s'accomode pas avec « les règles des bonnes manières » qui commande la conduite d'un best seller. Mais l'impression majeure est que bien des best seller de la décennie des années soixante dix, jamais ils n'auraient pu l'être dans celle des années soixante, et il est possible que celle des années quatre-vingt, difficilement le seraient a la nôtre. Pour cela, en terminant la lecture de ce volume, vous réaliserez combien il est impossible de pouvoir le classer ou le qualifier en harmonie avec les règles habituelles de notre décennie, nous laissant la sensation très nette de nous avoir ouvert la porte qui conduit à l'intérieur de nous-mêmes.

Ce livre est très curieux, car chaque fois que sa lecture se répète, on a la nette impression d'être éclairé davantage, comme si on montait un escalier, et qu'à certains moments on ait l'impression de passer au même endroit, mais postérieurement on pourra s'apercevoir que l'observation s'est faite avec un niveau plus élevé, nous permettant ainsi d'apprécier la grandeur du paysage.

Certes en parcourant les premières pages, le lecteur découvrira qu'il se trouve face à un grand penseur des événements qui guident le comportement de l'homme et son rôle au sein de la nature. Il se révélera un philosophe qui se sert seulement des personnages de base ou, mieux, de véhicules transporteurs de sa philosophie, les faisant vivre dans la Chine de Confucio, dans l'Espagne médiévale ou l'Amérique moderne. On remarquera la présence d'une tendance à unifier « l'Art de vivre » de l'Orient et de l'Occident. Logique conclusion d'accord avec l'auteur : « L'Occident a développé une philosophie de vie qui lui permit de former des astronautes pour la conquête du système solaire EXTERIEUR. Par contre l'Oriental a développé une philosophie de vie qui lui permit de former des astronautes pour la conquête du monde intérieur. L'idéal serait l'équilibre de ces techniques et cela existait il y a des siècles à ALBARRACIN ».

En certaines occasions je commentai à l'auteur : « Je ne sais pourquoi mais j'ai l'impression qu'à ce livre il manque quelque chose, bien que je ne sache exactement quoi ». Evident me répondit-il, il lui manque l'énergie vitale de celui qui expose, alors c'est une émotion qui peut se donner que lorsqu'on est actif et passif ou YING et YANG, écrivain et lecteur se rencontrent face à face.

Espérons que dans un futur très proche cette limitation pourra être solutionnée, et vous aussi vous pourrez avoir la chance de bavarder comme moi avec ce penseur.

Henry D. PLEE,

Président d'Honneur de la Fédération Française de Judo et de Disciplines Associés.

EUX

Près de ton destin sont passés, à diverses reprises, des génies, des archanges, des maîtres — et tu ne l'as pas su.

— Mais, où sont ces êtres supérieurs ? Dans les décombres de notre temps, je n'aperçois ni maîtres, ni archanges, ni génies. Je ne vois que des hommes désorientés et tristes.

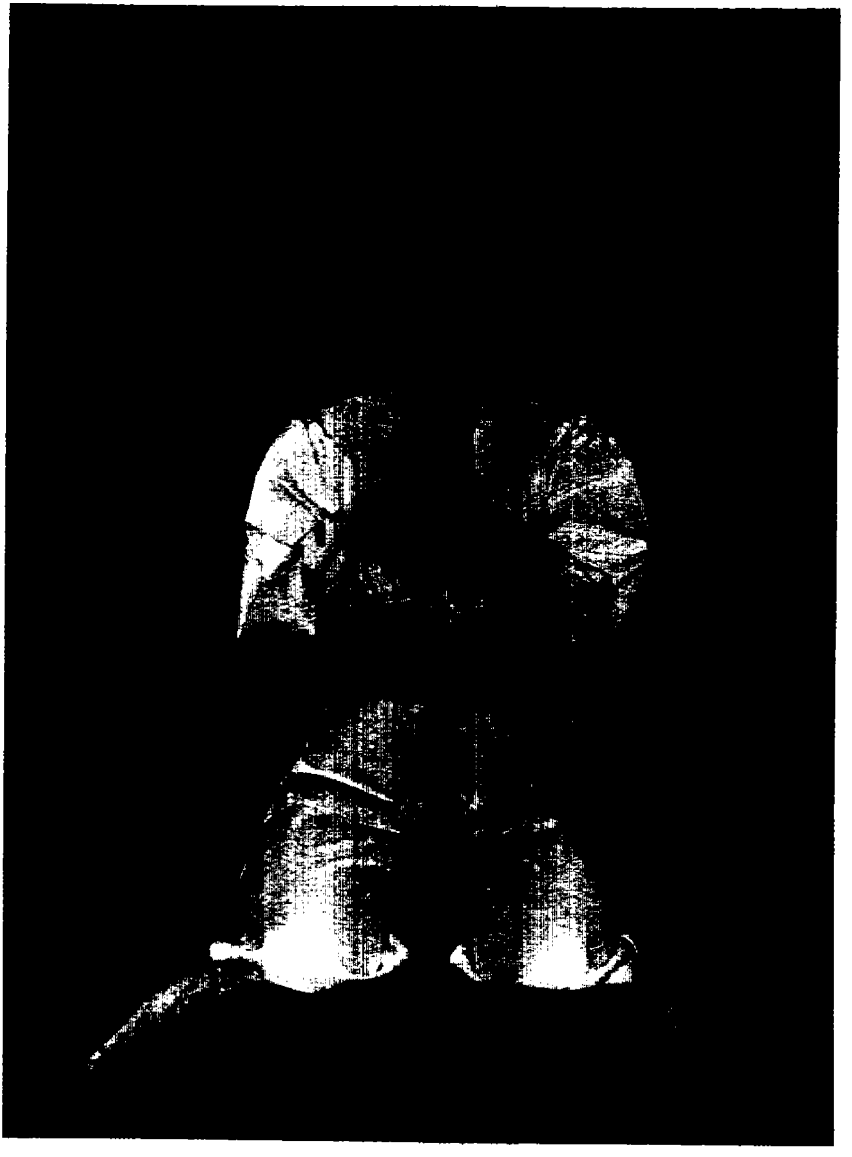
— C'est que tu méconnais une loi universelle, qui est la clef secrète du perfectionnement. L'esprit inférieur ne sait pas reconnaître l'esprit supérieur. L'ignorant ne sait pas qui est un sage ; le maudit ne croit pas à la sainteté du saint ; le rustaud ne sait pas ce qui distingue l'intelligent. Aujourd'hui, il y a peut-être eu un Dieu à côté de toi, et tu ne l'as pas su.

Le bandit ne sait pas que le saint existe. Il a entendu parler de certains individus auxquels on attribue de hautes qualités morales, mais l'esprit inférieur ne voit dans les saints que de lointaines légendes, des superstitions, des fantômes, des hommes qui mènent une vie stérile consacrée à la prière. S'ils font le bien, ils le font pour quelque bénéfice. L'action noble, donc, sera une affaire.

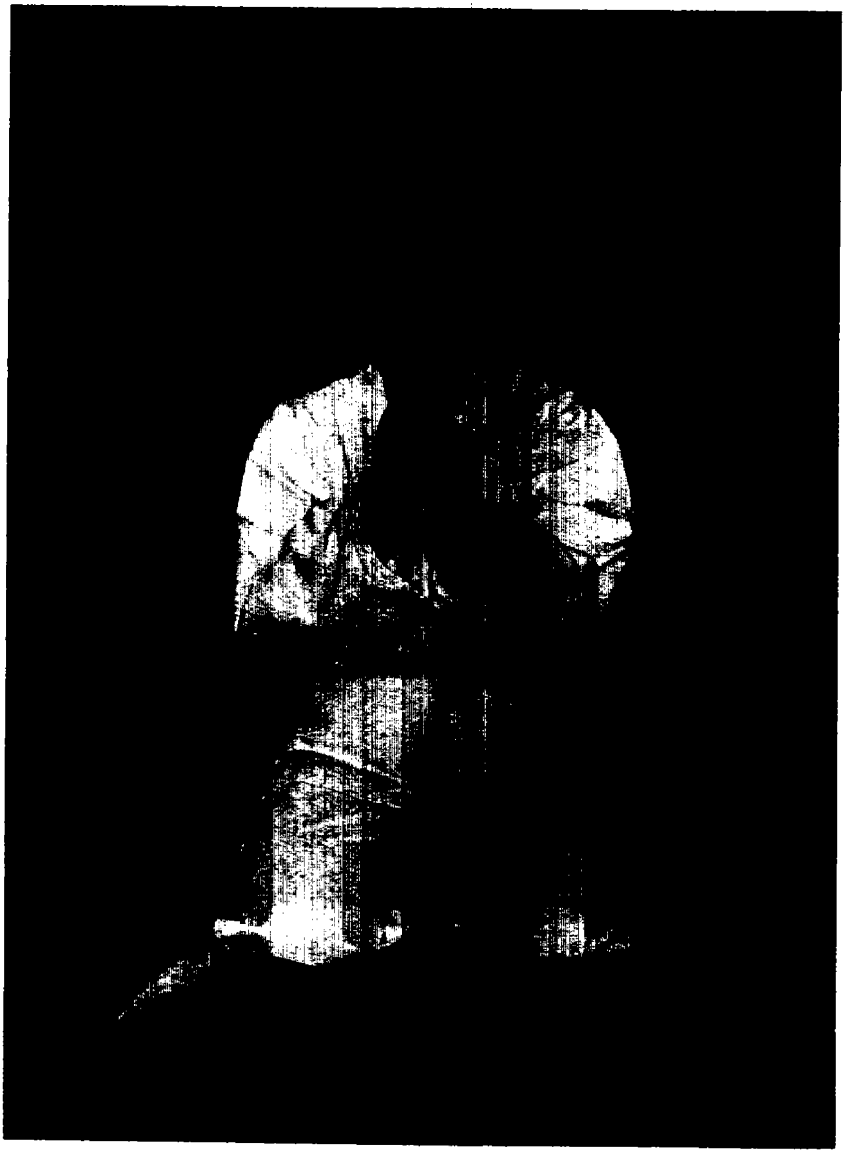
C'est-à-dire que le malfaiteur voit dans le saint un individu semblable à lui, poussé par des intérêts immédiats. C'est ainsi que nous ne voyons pas au-delà de ce que nous sommes capables de comprendre. Un petit verre ne peut contenir le liquide qui tient dans un grand.

Les hommes inférieurs affirment qu'il n'existe pas d'hommes supérieurs. Alors qu'ils devraient dire seulement qu'ils ne parviennent pas à les voir.

Daniel de LA VEGA



BON SOIR !



NOUS PARLONS ?

CHINE, L'AN...
AVANT JÉSUS-CHRIST

La nuit, grâce au clair de lune, était intensément lumineuse. Cinq « *Seigneurs de la Maison* » marchaient l'un derrière l'autre sans prononcer un mot, sans faire un seul bruit, sans se demander si le sentier sur lequel ils avançaient était, ou non, le bon. Ils cheminaient derrière quelque chose d'inconnu, mais d'aimé ; on aurait dit quelque grave procession religieuse. Les poignées de leurs sabres, fixées à la hanche par des fines courroies bien ouvragées, produisaient de faibles reflets, seul signe révélant l'existence d'êtres vivants en mouvement. Les ombres des arbres millénaires et orgueilleux tombaient à intervalles réguliers, donnant l'impression que les marcheurs apparaissaient et disparaissaient comme des fantômes indécis. Les armes qu'ils portaient auraient pu faire croire à des guerriers décidés à détruire toute beauté, mais leur manière de se déplacer, de regarder, d'exprimer la bonté indiquait des êtres uniquement voués à répandre l'harmonie entre leurs semblables. Leur vêtement — d'une seule pièce — était de soie, pareil à une grande robe de chambre, à un kimono ferme et souple, dont le pli ample masquait tout mouvement des jambes. Une ceinture jaune — c'était la couleur qui identifiait la Maison — entourait deux fois cette robe, la fermant par un solide nœud double, fait de telle manière que seul celui qui l'avait noué était capable de le dénouer. « Vêtement », « Ceinture » et « Nœud » étaient respectivement les synonymes de « mental », « volonté » et « décision » ; c'est pourquoi on affirmait :

— Une ceinture sans nœud tombe sur le sol ; un vêtement sans ceinture se défait sans contrôle ; de même, une volonté sans décision se perd dans l'insécurité et un esprit sans volonté navigue dans la fantaisie. Un bandeau, jaune aussi, leur couvrait le front et se refermait sur la nuque par deux nœuds « décisifs » dont les pointes flottaient au vent et, lasses de virevolter allaient se reposer sur les épaules de leur maître. Tel était le dernier trait du tableau vivant qu'ils constituaient.

Brusquement, et presque à l'unisson, ils « sentirent » que le chemin touchait à son terme. Plus loin, confondu dans la forêt, se dressait une pagode d'âge indéfini. — La Maison des Anciens ! —, commenta pour lui-même l'un des observateurs au moment même où le groupe s'arrêtait à l'entrée d'un petit pont de bois, passage obligatoire, pour traverser la rivière au courant tumultueux.

— « Arrête-toi, frère ! » s'écria une voix près de l'extrémité opposée de la passerelle.

L'ordre fut immédiatement suivi par les cinq qui tentaient, en vain, de scruter la pénombre pour voir qui et combien ils étaient.

— Nous te saluons, Honorable, répartit le plus proche des «-Seigneurs » ; notre présence à la Maison des Anciens a été demandée.

— « Ton salut nous honore », répondit la voix de l'inconnu. « J'ai pour mission de vous accompagner un à un. L'entrée de cinq hommes en même temps est interdite ».

— Nous respectons les règles qui règnent dans ta Maison. Nous attendrons ici le moment de ton invitation.

Il ne se passa pas longtemps avant que le premier des élus soit appelé. Il traversa le pont, fit quelques pas et vit le visage d'un autre homme, vêtu comme lui. Il inclina légèrement la tête en un silencieux salut, attitude à laquelle répondit avec courtoisie le nouveau personnage — qui fit demi-tour et commença à s'enfoncer dans le bois, l'invitant d'un geste à le suivre. A quatre-vingt ou cent mètres du point de départ, alors que le « Seigneur » avait pour unique préoccupation de ne pas perdre son guide de vue, il lui sembla soudain que sa tête éclatait en mille morceaux. Puis, l'obscurité totale... Combien de temps s'écoula-t-il ?... Impossible de l'évaluer : aussi bien un jour qu'un dixième de seconde... Lentement, très lentement, la conscience lui revint et, avec elle, les arbres, la lune et la figure du personnage nouvellement connu.

— « Je suis désolé, dit celui-ci pour toute justification, mais tu n'es pas préparé pour ce que demandent les Anciens. Lève-toi et va à cette petite cabane ; là tu pourras attendre tes compagnons et prendre une tasse de thé ».

La présence du deuxième « Seigneur » fut réclamée. La situation se répéta, presque identique, pendant les premiers instants. Pourtant, tandis qu'il cheminait derrière son conducteur, quelque chose, venu de ses entrailles, lui ordonna impérativement de ne plus faire un mouvement. Il connaissait bien cet appel : c'était, sans confusion possible, le signal le prévenant d'une perfide attaque dans le dos. *La réaction* eut la rapidité de la mangouste, parvenant à éviter le coup sournois et à contrattaquer sauvagement, laissant son adversaire complètement immobilisé.

— « Désolé, dit de nouveau l'homme qui l'avait conduit sur le lieu de l'embuscade. Toi non plus, tu n'es pas préparé pour ce que demandent les Anciens ». Et, il lui donna les indications nécessaires pour se rendre à l'endroit où il retrouverait son ami.

Le troisième eut le sort du premier et reçut sans pitié un coup de trique sur la tête.

La présence du quatrième fut réclamée. Il commença sa marche avec la confiance et avec l'allègre satisfaction de penser qu'il allait se trouver réuni aux Anciens respectés. Brusquement, et bien avant d'avoir atteint le lieu où se cachait le dangereux et habile agresseur, son sourire tranquille disparut ; en un clin d'œil, sa relaxation naturelle se mua en une disposition à l'action et mille mécanismes, défensifs et offensifs, se préparèrent à l'imprévisible. Son *Ego* lui indiquait l'illogisme de cette attitude, puisqu'il se trouvait sur le territoire d'une Maison à laquelle il appartenait, et avec un haut rang. Mais un « Seigneur » reçoit fidèlement les suggestions de son « *monde intérieur* » ; c'est pourquoi tout son être se disposa à la lutte. Le sabre brilla sans honte de sa nudité et sa langue s'exclama résolument :

— Arrête ta marche, conducteur de mes pas ! Pourquoi cette atmosphère de violence ? Que veux-tu de moi ? Je ne désire la mort de personne ; mais si je dois défendre ma vie en affrontant qui que ce soit, celui-la aussi devra défendre la sienne. Laisse-moi revenir d'où je viens et rengainer le sabre, car tu sais bien que les raisons d'offrir ou de demander une vie sont aussi rares que les dragons. Quel mal immense ai-je pu faire à un inconnu pour provoquer la flamme de sa haine au point de reléguer l'amour derrière la destruction. Si en moi se trouve quelque erreur, et en moi la possibilité d'y remédier, donne-moi la chance d'essayer.

Seuls le quatrième et le cinquième, qui eurent une réaction sensiblement identique, furent acceptés, car leur « *Sach'i* » à tous deux fut considéré en état de développement suffisant.

Quelques moments plus tard, les deux triomphateurs, assis sur le gazon et immobiles comme des statues, regardaient avec nostalgie l'entrée de la pagode, attendant la convocation ardemment désirée. Leur esprit travaillait intensément et se répétait avec obstination les caractéristiques des Anciens, fidèles représentants de la « roue de la vie », sévères gardiens des lois de la nature, uniques responsables de la marche purifiée de la Maison, ou de sa détérioration définitive.

— Et s'il y avait aussi le Grand Guide ? pensa Chou presque à voix haute. Non. Impossible... Ma chance serait trop grande.

— Chou, dit son compagnon, aurais-tu la bonté de me parler des Anciens pour que je puisse vérifier la valeur de mon savoir ?

— Je ne mérite pas une si haute estime, Pu Hua ; mais si tu le désires, j'y suis disposé.

— Je le désire, répondit Pu Hua, accompagnant ces mots d'une révérence en signe de remerciement.

— Dix sont les Anciens, commença Chou, comme dix sont les fonctions que la nature exige de l'espèce humaine pour qu'elle se développe dans son sein. Chacun d'entre eux possède une vigilance spécifique qu'il doit exercer en permanence ; elles sont identifiées par les noms suivants :

« Gardien de la Justice » : sage, noble et prudent, profond connaisseur de son administration, car il sait parfaitement que la justice ne se trouve ni au milieu ni sur les côtés du chemin qu'il analyse ;

« Gardien de la Raison » : sage, noble et prudent, profond connaisseur du raisonnement, car il sait parfaitement que celui-ci est capable d'amener l'homme à des entreprises insoupçonnées, mais qu'il ne pourra jamais ramener à la logique les sensations du monde intérieur ;

« Gardien des Souvenirs ou de la Tradition » : sage, noble et prudent, profond connaisseur des actions passées, car il sait parfaitement que ce sont elles les sources productrices des conséquences actuelles ;

« Gardien de ce qui se **Répercute** » : sage, noble et prudent, profond connaisseur des actes **actuels, car** il sait parfaitement qu'en eux sont les sources productrices **des conséquences** futures ;

« Gardien des Armes » : **sage, noble** et prudent, profond connaisseur des armes car il sait **parfaitement** que sans elles on ne peut se défendre contre ses **prédateurs** ;

« Gardien de ce qui est **Naturel** » : sage, noble et prudent, connaisseur profond du monde **intérieur, car** il sait parfaitement que celui-ci est le réceptacle de toute **indication fournie** par le destin intelligent pour guider les créatures **animées et peut-être**... les inanimées aussi ;

« Gardien des Trésors » : **sage, noble** et prudent, profond connaisseur de toute chose de haute **valeur, car** il sait parfaitement qu'un grand trésor peut se trouver à l'**extérieur, mais** qu'il ne faudra pas s'étonner d'en découvrir un plus riche **encore à l'intérieur** de l'être ;

Gardien du Mot Muet **ou du Silence** » : sage, noble et prudent, profond connaisseur de la **différence entre** le dire et le taire, car il sait parfaitement que ce n'est que **dans le silence** que nous parvenons à unifier « ce que nous ressentons **et ce que** nous exprimons » : *comme* un ; en revanche, en parlant, **nous sommes** deux : celui que « ressent » et celui qui « exprime ».

Nous pratiquons l'art de **rectifier les** faits et les mots, il le comprend, il en a pitié ;

« Gardien de l'Information » : **sage, noble** et prudent, profond connaisseur de la nécessité de **compter avec** le maximum de faits enregistrés, archivés et catalogués **dans les mémoires** éveillées de l'intérieur, car il sait parfaitement que c'est **l'unique** manière efficace de fournir rapidement des réponses **adéquates au stimulant** du monde extérieur ;

« Gardien de l'Action » : **sage, noble** et prudent, profond connaisseur du mouvement **harmonique et continu** de la vie, car il sait parfaitement qu'une dissonance **subite de son rythme** provoquerait immédiatement l'infortune de **l'homme.**

Une douce révérence **en direction de Pu** Hua marqua la fin de ce bref exposé.

— Ta bonté est immense, déclara Pu Hua.

— Ta patience est infinie de m'écouter, reprit Chou.

— Regarde, Pu Hua, la porte s'est ouverte !

— C'est vrai ! Ne parlons plus et attendons.

Trois hommes sortirent, conversèrent entre eux, puis se retirèrent.

— As-tu vu ?

— Chut ! fit Chou en portant le bout de ses doigts à sa bouche et demandant ainsi un silence absolu.

Pu Hua obéit et demeura totalement muet.

— Excuse-moi, j'essayais de les reconnaître, dit Chou quelques minutes plus tard.

— Impossible. Tu ne t'es pas rendu compte que c'étaient des initiés de date récente ?

— Pourquoi dis-tu cela, Pu Hua ?

— Ils n'avaient aucun cercle distinctif sur la poitrine.

— Cela prouve que ce sont des « Seigneurs de la Maison » de la plus haute hiérarchie vus par nos yeux aveuglés.

— Mais je croyais être au plus haut échelon des « Seigneurs », car la lune pleine habite ma poitrine, remarqua orgueilleusement Pu Hua.

C'était exact : un cercle rouge dont le diamètre ne dépassait pas les huit centimètres était placé près du cœur de l'heureux possesseur. Cette couleur représentait le feu éternel, élément essentiel à la floraison de la vie grâce à sa chaleur protectrice. Incrustée au centre apparaissait une pleine lune, symbole indiquant le haut degré de connaissance atteint par son maître.

— Il est possible que tu ne possèdes pas toute la vérité, respecté Pu Hua. Jusqu'à aujourd'hui, je croyais la même chose que toi ; mais, après avoir vu ces hommes, il me revient un souvenir d'il y a bien des

années, lorsque j'entendis l'un de mes instructeurs me dire : « Vous devrez escalader cinq demi-lunes pour pouvoir, quelque jour, être reconnus comme Seigneurs de la Maison, et ne pensez pas qu'avec cela le chemin de l'apprentissage sera terminé, car cinq autres échelons de plus vous attendent, dont la route est marquée par la croissance de la lune ; ainsi vous serez « Seigneurs » en quartier croissant, « Seigneurs » en demi-lune, « Seigneurs » en lune presque pleine, « Seigneurs » de pleine lune, et enfin « Seigneurs » simplement, être merveilleux dont tout symbolisme est éliminé ; car qui possède tout le savoir, le faire, et ainsi « *le comprendre* » d'un art si honorable, doit compter avec le même symbole que l'initié qui a récemment commencé à marcher, c'est-à-dire avec... Rien !

— Ah ! Maintenant, je comprends la métaphore de l'apprentissage, commenta Pu Hua et, sans avoir la délicatesse de demander à son interlocuteur s'il la connaissait, il dit : « Avant de me connaître moi-même, les arbres étaient verts, les fleuves allaient directement à la mer, les chats chassaient les rats, la pluie mouillait, les poissons habitaient les océans et les aigles volaient. Lorsque je commençai à poursuivre mon « *Moi adulte* », les arbres étaient rouges, les fleuves coulaient vers les montagnes, les souris chassaient les chats, les poissons habitaient les prés, les aigles rivalisaient avec les coraux dans les profondeurs océanes et la pluie séchait les rizières. Aujourd'hui, où je possède la grande connaissance et où j'écoute les manifestations de « quelque chose » de supérieur à tout ce qui m'entoure, les arbres sont redevenus verts, les fleuves coulent à nouveau vers la mer, les chats sont les fléaux des rats, la pluie recommence à mouiller la terre, les poissons ont repris leurs activités au sein des océans, et les aigles ont reconquis leur seigneurie dans les hauteurs.

— Ce n'est rien d'autre que le cycle immuable de l'univers, affirma Chou. Naître, se développer, mourir, pour renaître, se développer à nouveau et mourir encore selon une autre apparence extérieure.

Aucun son ne sortit plus de leurs bouches, seul le cœur osait poursuivre son battement cadencé. Il ne faisait ni froid ni chaud. Pourtant, ils sentaient un frisson psychique le long de la colonne vertébrale. Le moment culminant fut atteint lorsqu'un autre « Seigneur » s'adressa directement à Chou et à Pu Hua, requérant, avec une amabilité exquise,

leur présence face aux Anciens. La classique tension, fruit d'une forte sensation émotive, marquait intensément leurs visages. Ils s'observèrent mutuellement, échangeant en même temps un sourire, mais bien plus par habitude que pour témoigner de quelque satisfaction. Chou fut le premier à passer la porte résolument, tout en demeurant néanmoins en alerte. Pu Hua le suivit ; mais ils s'arrêtèrent aussi vite qu'ils étaient entrés, pour tenter de codifier dans leurs cerveaux ce que leurs yeux avaient transmis. Ils ne savaient comment qualifier le spectacle qui leur était offert, car tout ce qui se trouvait là parlait de soi-même. Ils foulaient un mœlleux tapis couleur de prairie d'un ton uni, sans ornement d'aucune sorte. En face : une estrade très basse ; là, les dix Anciens se trouvaient assis sur des coussins circulaires de couleur noire, formant une lune en son premier quartier dont les pointes se dirigeaient vers les visiteurs. Leurs vêtements, joints à leur immobilité, donnaient à leurs visages un tel aspect qu'il était pratiquement impossible d'y déchiffrer l'âge précis de chacun des Anciens. La seule possibilité d'analyse concrète de la situation était de les classer de 15 à 100 ans. Leurs yeux montraient la profondeur de ceux qui sont parvenus à la jonction de la bonté et de la dureté. Chou comprit clairement que la dénomination « ancien » n'avait jamais voulu signifier un homme atteint par la vieillesse corporelle ; l'évidence éclatait devant lui ; il comprit l'idée de l'existence de deux classes d'âge : la corporelle et l'intérieure. Ainsi, une personne pouvait avoir 30 ans d'âge physique et 100 ans de maturité intérieure, ou bien 50 d'âge extérieur et 15 ans d'âge intérieur seulement. Ce qu'on nommait « un Ancien » n'était autre qu'un être de grande noblesse et sagesse, à l'intérieur saturé d'années, sans que compte en quoi que ce soit son temps de vie calculé d'après la date de sa naissance. Derrière cette lune croissante formée par les « Gardiens », il y avait une belle table, délicatement travaillée, de hauteur assez faible mais suffisamment large. Sur elle on pouvait admirer quelques figures de porcelaine dont la matière témoignait clairement du passage du temps ; sans aucun doute, c'étaient là des biens hérités dont la valeur émotive était très supérieure à la valeur physique ; tout, dans ce lieu, paraissait murmurer : « Je suis la Tradition Passive ! Qui s'assiéra à mes pieds devra être reconnu comme Tradition Vivante ! ». A la gauche de ceux qui avaient violé cette salle à la curieuse atmosphère, la disposition des ornements invitait à la paix, à l'amour et à la médita-

tion ; tout ce lieu paraissait murmurer : « Je suis la Passivité ! Repose-toi en t'asseyant face à moi ». A droite, il y avait des armes blanches placées avec une grande maîtrise poussant à l'action violente ; tout ce lieu paraissait murmurer : « Je suis l'agressivité ! Assieds-toi face à moi et tu verras quelle activité du déploieras contre ce qui attente à ton intégrité ! ». Derrière les « Seigneurs », il y avait le symbole Ying Yang, sobrement placé ; tout, dans ce lieu paraissait murmurer : « Je suis la Totalité ! Ying et Yang sont mes enfants ; c'est pourquoi je les respecte tous deux et les aime avec la même intensité. Seul celui qui comprendra cela peut s'asseoir à mes pieds ». Juste au centre de l'enceinte, avec une précision quasi-mathématique, trônait orgueilleusement un sabre à la longue poignée dont le fourreau était en ivoire sculpté — belle œuvre d'art, dont l'artisan qui l'avait créée devait habiter sous terre depuis de nombreuses années.

Docilement, comme s'ils étaient des chasseurs fatigués par une longue journée d'action, ils se dirigèrent vers les deux coussins qui ne se trouvaient pas à plus d'un pas du sabre-joyau, avec la même sûreté et la même désinvolture qu'un homme habitué de longue date à occuper semblable endroit. Ils s'agenouillèrent imperceptiblement, ou mieux : ils s'assirent sur leurs talons, maintenant leur colonne vertébrale raide comme l'acier, tandis que leurs mains tombaient en relaxation sur leurs genoux, les pouces et les index formant un cercle presque parfait. Lentement, comme s'ils ne voulaient même pas troubler l'air qui les entourait, ils levèrent leurs mains unies, paume contre paume, doigts contre doigts, jusqu'à la hauteur du regard, tandis que leurs deux têtes s'inclinaient légèrement, mais sans que leurs yeux perdissent le contrôle de leurs vis-à-vis. Evidemment, c'était un geste de salut, puisque les Gardiens répondirent d'une manière semblable... Puis, seulement un obscur silence...

— Les activités destructrices des maîtres de la guerre ont proliféré avec une violence sans contrôle, expliqua par la suite d'une voix sereine, puissante et aimable, le Gardien de la Justice, et ils ont tenté de nous obliger à prendre parti dans leurs luttres pour le pouvoir. De cela, notre Maison pâtit. Il est possible que la période de paix et d'amour soit entrée à l'intérieur de la terre et que nous devions employer nos armes pour nous maintenir vivants. Généralement, cette sorte d'entreprise n'amène,

tôt ou tard, que la déroute. Quand la barbarie avance, elle ne tolère l'existence d'aucun culte, elle le craint, le craint avec horreur. Tout cela est arrivé parce que les communications du Ciel et de la Terre ont été rompues et toutes choses se sont obscurcies. La confusion et le désordre prévalent sur la terre. La faiblesse s'y trouve à l'intérieur, avec les inférieurs. Le chemin des inférieurs monte, celui des supérieurs descend. Tel est le moment que nous vivons ! Les nuages dans le ciel indiquent une pluie prochaine. La seule chose que l'on puisse attendre, c'est que cette pluie tombe. De même dans la vie. Nous ne pouvons forcer l'avenir, ni le retarder, en essayant d'intervenir dans les choses avant que leur heure soit venue. Le destin arrive quand il veut, nous autres devons seulement nous trouver préparés à affronter sa fortune ou son infortune. C'est pourquoi l'émigration de petits groupes de Seigneurs dans les quatre directions du monde a été décidée ; en effet, lorsque la puissance de l'obscurité croît, la lumière doit se retirer en sûreté pour éviter d'être dominée. Cette migration d'exploiration à la recherche de meilleurs pâtures n'obéit pas au désir de l'homme, mais à une loi naturelle. Aujourd'hui, les conditions sont telles qu'elles favorisent les forces hostiles dans leur progression. La retraite est le chemin correct pour atteindre à quelque succès. Cette retraite ne doit pas être confondue avec une fuite où il s'agit de sauver sa vie à n'importe quel prix ; la sérénité doit présider à tout mouvement. Les conditions sont difficiles, la tâche est grande et pleine de responsabilités. Cependant, le succès est possible si l'on emploie, pour traverser la glace, des renards jeunes extérieurement, mais mûris intérieurement, car leur ouïe restera constamment en alerte pour repérer les craquements révélateurs et ils chercheront avec le plus grand soin les endroits sûrs. En revanche, un renard jeune extérieurement et intérieurement, lorsqu'il y a du désordre, est toujours tenté d'avancer le plus rapidement possible pour obtenir des résultats tangibles ; cette inexpérience peut le conduire à mouiller sa queue pendant sa course affolée, le conduisant à l'échec et à l'humiliation. Vous autres, Seigneurs de la Pleine Lune, qui êtes parvenus à franchir la douloureuse épreuve de l'agression, vous devrez partir vers l'Ouest, vers ce monde peu civilisé mais plus naturel, vers ce monde fascinant, inconnu et attrayant, dont les bois sont les rois indiscutables et justes, puisqu'ils permettent que, sous le feuillage, se cache le chasseur pour surprendre sa victime, comme la victime pour tromper le chasseur.

Aucun autre mot ne sortit plus des lèvres du Gardien de la Justice. L'unique bruit que l'on pouvait entendre était celui émané de la fumée des bâtonnets d'encens, ou celui produit par la flamme d'un cierge. Le temps commença à passer, sans passer. Alors le Gardien de Ce qui se Répercute dit :

— « En vos cœurs devra demeurer un seul objectif : « Des milliers de fils d'argent devront les unir au Ciel, depuis vos têtes.

« Des milliers de fils d'argent devront les unir à la Terre, depuis vos pieds.

« Si, par malheur, vous faites de brusques mouvements avec votre tête, vous courrez le grave danger de provoquer la rupture des connexions avec le ciel, dont la répercussion sera une chute abrupte dans le terrestre et, à partir de ces instants, une obéissance aveugle à ce qui est matériel. Par là-même, le malheur habitera vos vies, les rendant aveugles, sourdes et muettes pour le langage du monde intérieur.

« Si, par malheur, vous faites des brusques mouvements avec vos pieds, vous courrez le grave danger de provoquer la rupture des connexions avec la terre, dont la répercussion sera une vertigineuse ascension vers le monde céleste et, à partir de ces instants, une obéissance aveugle à la mystique. Par là-même, le malheur habitera vos vies, les rendant aveugles, sourdes et muettes pour le langage du monde intérieur.

« C'est pourquoi, vous devrez constamment tenir compte de la nécessité de ne pas réaliser des oscillations incontrôlées, que ce soit avec la tête ou avec les pieds, unique manière de ne pas être aveugles, sourds et muets au langage du monde intérieur ».

Le silence domina à nouveau, et, comme cette activité semblait ne pas cesser, Chau se hasarda à demander :

— Quelle durée aura notre obligation ?

— Le temps de ta vie, celle de la vie de tes fils, et de tes petits-enfants, je ne sais. Seul, le hasard pourrait répondre exactement, répondit le Gardien de la Justice.

— Cela veut-il dire que nous serons exilés de la Maison ? demanda Pu Hua enhardi.

— En aucune manière, honorable Seigneur, répondit le Gardien de la Justice. Là où vous serez, Là notre Maison sera vivante.

— Si nous devons partir, demanda Chau, pourrions-nous prendre congé du Guide de la Maison ?

— Il se trouve derrière toi, dit le Gardien.

Tous deux se retournèrent avec la rapidité du lynx. Ils n'imaginaient pas qu'un songe puisse se concrétiser aussi rapidement. D'autre part, la demande n'avait été faite que pour le cas où... Mais il était là, assis avec ses pieds croisés devant lui et immobile comme une image d'ivoire, donnant une sensation de paix, de pouvoir et d'énergie impossible à quantifier. Comment le définir ?... « Comme cet homme qui se trouve dans la Maison et, cependant, n'est pas loin du bois, ou celui qui est dans le bois et, cependant, reste près de la Maison. Est-ce un être ordinaire ou un grand sage ? Personne ne peut le dire, parce que sa propre volonté est incapable de le manœuvrer comme elle le désirerait. Quand nous essayons de le désigner... il n'est déjà plus là, parce qu'il se trouve de l'autre côté de la montagne ; quand nous allons derrière la montagne, nous nous rendons compte qu'il n'a jamais quitté le lieu de départ ».

— « Comme le lac, — dit le maître — possède une quantité d'eau inépuisable pour un assoiffé, le sage devra avoir une disponibilité sans limites pour enseigner l'humanité. Ce sera votre travail ! Mais pour conquérir un disciple, il faudra d'abord se connaître soi-même pour s'adapter soi-même. Si un homme veut donner, il doit savoir comment recevoir ; et s'il veut recevoir, il doit savoir comment donner. C'est pourquoi vous ne pourrez pas demander aux autres de vous suivre ; mais ce sont eux qui devront venir spontanément, et même de manière insistante. Il y aura danger, et tous vos efforts seront nuls, si vous oubliez qu'un guide possède seulement assez d'or pour dorer dix grandes coupes. Si on veut en dorer vingt, le taux d'or baissera. Si on veut absolument augmenter encore et encore le nombre des coupes, la situation s'aggravera de telle manière qu'au bout d'un certain temps, il n'existera plus aucune trace de ce métal précieux.

L'image du Guide se fit significative lorsqu'il leva un peu la tête, le splendide diagramme du Ying Yang se trouvant immédiatement au-

dessus d'elle. — Chou !, ordonna-t-il, prends le sabre de commandement qui se trouve près de toi et porte-le dans les terres barbares. Ensuite, il leva ses mains jointes jusqu'à la hauteur de son regard en signe de congé.

Pendant trois heures, Chu et Pu Hua, qui regagnaient leurs foyers, avaient marché sans échanger une seule syllabe.

— Sais-tu, Chou ? dit brusquement Pu Hua.

— Quoi ?

— Quelquefois, je pense au sort des moines de Shaolin. Ils savent presque la même chose que nous et n'ont pas la responsabilité de femmes et d'enfants.

— C'est la raison pour laquelle nous avons quitté leur chemin.

— Cela n'a-t-il pas été une erreur, Chou ?

— Peut-être, mais, personnellement, je suis très content de notre méthode. Nous autres, nous accomplissons exactement les choses imposées par les lois naturelles.

— Eux, non ?

— Oui et non, Pu Hua. N'oublie pas que le vent est l'homme et le feu la femme. Pour qu'il y ait du vent, il faut qu'il y ait du feu. Pour que le feu ne s'éteigne pas, le vent est nécessaire. L'un et l'autre s'alimentent réciproquement.

— Mais le feu est dangereux, Chou ; si tu ne prends pas garde, tu peux te brûler.

— C'est pour cela que tu ne dois cesser de prendre garde, Pu Hua. De plus, seule la chaleur peut engendrer la vie.

— Tu es un grand sage, respecté Chou.

— Tu es un patient auditeur de concepts incertains, respecté Pu Hua.

VALLÉE DU PARADIS, ANNÉE 1951 APRÈS JÉSUS-CHRIST

Oscar saisit l'occasion ; se levant du confortable fauteuil de forme douce, il traversa la pièce avec l'habileté propre à un félin calmé et s'arrêta face aux vastes baies. Le spectacle avait commencé : la grandiose vision du soir sur la mer avait enivré tous les oiseaux côtiers se trouvant dans la zone. On voyait à nouveau le soleil entamer son lent naufrage. Quelques mouettes remuaient la tête devant une si terrible tragédie. D'autres s'inquiétaient, pensant combien ce serait horrible si c'était le dernier soleil ; car, s'il en était ainsi, il n'y aurait plus de lumière sur la terre. Les chefs de la bande essayaient de rendre courage à leurs troupes, leur rappelant que, depuis des générations et des générations, chaque jour, un soleil se noyait et qu'il ne s'était jamais passé plus de dix heures sans qu'il en apparaisse un nouveau. Mais ceux-mêmes qui prêchaient ainsi n'avaient pas une confiance aveugle dans de telles leçons. Et si le nombre des soleils était limité ?

Il ouvrit une des baies, et respira profondément mais sans le faire remarquer, et resta tranquille, rigidement tranquille, le regard dirigé seulement vers la mer idolâtrée, qui jouait à souffleter les rochers de la plage, à quelque quatre-vingts mètres à peine. Son visage stylisé et distingué devint d'une impressionnante clarté lorsqu'il offrit son front à la froide brise marine d'automne, témoin, depuis des années et des années, de ses longues méditations.

Alphonse garda un respectueux silence, comprenant l'attitude admirative qu'observait à l'égard de son frère ces rudes marins marchands, lorsque, dans les moments d'incertitude, ils le voyaient apparaître sur le pont de commandement sans manifester la moindre inquiétude, malgré le gémissement cadencé du vieux cargo fatigué.

— Cela ne paraît pas t'intéresser, commenta quelques moments plus tard Alphonse à voix basse.

— Tu te trompes, répondit Oscar, aimable mais péremptoire.

A nouveau, le silence règna dans le salon où le petit feu dans la cheminée soulignait encore la sensation de chaleur, d'amour et de compréhension qui irradiait de chaque recoin du foyer. On aurait pu dire que même le froid extérieur hésitait à pénétrer dans une harmonie si totale sans posséder une autorisation certifiée du maître de maison.

— Je pensais à la meilleure manière de répondre, confessa Oscar. En principe, tu as raison. N'oublie pas que voilà des années que je cherche la technique d'écriture idéale pour réaliser ce que tu proposes.

— Et alors ?

— Le résultat a été fatal. Je me heurte toujours au même obstacle : un « livre » est un produit de consommation comme n'importe quel ustensile de cuisine, livré immédiatement à une société conditionnée, ou, pour mieux dire, programmée comme une calculatrice bornée, pour la divertir sans commettre la hardiesse de la sortir de sa routine ; si bien qu'il faut se soumettre aux « normes établies », aux « techniques établies », créées pour conduire le lecteur par la main et qu'ainsi il ne perde pas de temps à essayer de méditer ce qu'il a lu. N'importe quelle autre méthode risque de ne pas être « une bonne affaire ». Les livres « compliqués », comme disent beaucoup, sont seulement à la portée d'un petit groupe de privilégiés. En d'autres mots, ils tentent d'affirmer que ceux qui pensent sont rares, et nombreux, mais nombreux, ceux qui obéissent à la loi du troupeau : manger, dormir, et se laisser traîner par le mouton de tête.

— Tes conclusions sont assez dures, Oscar.

— Si nous n'étions pas habitués au mensonge, la vérité ne paraîtrait pas dure ; au contraire, ce serait un fait aussi naturel que de dormir.

— Continue, continue ! Cela m'enchante de voir comment tu dégaines ton sabre, sourit Alphonse.

— Ne plaisante pas sans nécessité. Je n'attaque personne en particulier. J'essaie seulement de te montrer combien le chemin est rempli de pierres.

— C'était une plaisanterie inopportune, se reprocha Alphonse.

— Seule la peur d'être complice de la disparition de notre doctrine philosophique, continua Oscar comme si la dernière phrase de son frère n'avait pas existé, me permet de continuer cette lutte sourde contre les dieux du matérialisme et de ne pas me laisser entraîner par le fleuve des convenances et intérêts.

— Enfin ! dit Alphonse, levant les sourcils et les mains en signe de fatidique soumission, je dépense deux heures de ma vie à te parler de choses d'une réalisation douteuse. Total : Ecrire un livre ? N'en parlons plus !

— Un homme qui chasse un cerf dans l'Antarctique peut attendre toujours sans jamais le rencontrer. La constance ne suffit pas. On ne peut pas rencontrer ce qui n'est pas sur le chemin. Je crois que ce fut là mon erreur initiale.

— Tu veux dire que tu as la solution ?

— Oui, Alphonse. Nous allons écrire un livre !

— Tu plaisantes ?

— En aucune manière.

— Mais tous ces inconvénients dont tu parlais ?

— Cela dépend, Alphonse.

— Cela dépend de quoi ?

— De ce que tu considères comme le moindre mal.

— C'est-à-dire ?

— Chaque jour me convainc davantage de l'obligation morale de transmettre ce qui est nôtre, bien que nous rencontrions de la résistance. Il te faut de plus bien penser au niveau atteint par l'égoïsme ; seuls toi et moi continuons de posséder le Kung-Fu-Tse, et notre disparition entraînerait l'oubli de deux mille ans de travail.

— Doucement, Oscar, doucement. Il me semble que tu insinues quelque chose de totalement différent de mes desseins. Ecoute, il est possible que tu ne m'aies pas bien compris au début de la conversation. Tout ce que j'ai dit avait pour but de vendre l'idée de la fabrication de livres ou de manuels d'instruction pour nos enfants... pour aider à leur développement. Mais jamais, jamais ne m'est venu à l'esprit une possible ouverture sur le monde barbare.

— Je sais, je sais, mais, quoi qu'il arrive, j'estime qu'il est nécessaire de nous risquer, et plus encore je « sens » que l'heure est venue de nous risquer à rompre l'interdiction d'inscrire sur le papier la stricte « tradition orale ».

— Tu as oublié, Oscar, que la censure a été maintenue pendant des siècles pour éviter des interprétations fantaisistes. Tout écrit peut fausser ses vérités si le guide et le disciple ne sont pas face-à-face. De plus, jamais les mots imprimés ne pourront être imprégnés de l'énergie vitale de celui qui écrit ; c'est pourquoi, de tout livre à caractère philosophique, naissent d'interminables polémiques.

— Je le sais, Alphonse, je le sais.

— Si je me rappelle bien, tu as dit à diverses reprises que, tant que l'homme se trouve dégradé par les ambitions de la civilisation et qu'il est sûr d'un avenir fondé d'abord sur la cybernétique, acceptant religieusement la machine comme plus intelligente que lui, alors la prudence nous conseille de garder la bouche close.

— Je le sais, Alphonse, je le sais, continua-t-il à répéter de façon monotone.

— Très bien, mon cher frère ! Tout a été éclairci. Maintenant, tournons la page et reviens t'asseoir dans ton fauteuil préféré.

— Pourquoi es-tu aveugle ? répondit énergiquement Oscar, arpentant la salle d'un bout à l'autre comme il avait l'habitude de faire sur le pont du navire quand il se présentait quelque situation épineuse. N'as-tu pas observé l'extrémisme tentant de détruire la partie la plus merveilleuse de l'homme : son amour ? N'as-tu pas eu l'amertume de voir tomber dans ce jeu aliénant même des hommes à l'esprit élevé et à la conduite d'une noblesse irréprochable ? Ne rejettes-tu pas l'idée de demeurer dans un fatalisme confortable, regardant avec indifférence notre civilisation s'acheminer, en une accélération effrénée, vers son propre suicide ? Acceptes-tu que la haine se trouve muée en chef de file, avec ses plus fidèles suivants : le désir du pouvoir et l'incompréhension ?

— D'accord, Oscar. Mais je ne comprends pas comment tu peux penser que deux infimes fourmis parviendront à influer sur le cours d'un fleuve aussi puissant.

— Deux non ; mais deux peuvent placer le premier grain de sable ; mieux encore, si ces deux-là sont les ultimes dépositaires d'une si ancienne et puissante philosophie, qui accuse l'actuelle insensibilité de l'homme. Je t'assure que nombreux sont ceux qui dorment et qui dorment uniquement pour ne pas connaître un autre état. Une petite piqûre provoquera peut-être le miracle de leur réveil.

— Tu as raison, Oscar. Après ce que tu as dit, j'ai l'impression que la nuit attaque victorieusement la lumière. Je me demande si le dicton s'accomplira qui dit : Mille ans tu vivras, mais à deux mille ne parviendras.

— Au lieu de maudire la nuit, pourquoi ne pas allumer une bougie ? lança Oscar en haussant le ton et arrêtant brusquement sa marche pour donner plus de force à ses mots. Une seconde plus tard, il reprenait son lent va-et-vient.

— Certainement, certainement, répondit Alphonse, faisant en même temps un mouvement de tête cadencé. Mais comment ?

— Avec un livre, j'insiste, destiné à ceux que tu appelles barbares,

ouvrant l'une après l'autre les portes de toutes nos connaissances.

— Ouf ! Dans ce cas, tu devras écrire plus de cinquante livres. d'autre part, tu ne pourras pas t'affranchir des fameuses « règles littéraires établies », et dès le moment où tu t'accrocheras à elles, tu gâcheras les techniques d'expression du Kung-Fu-Tse.

— A très petite échelle, Alphonse, si nous lançons une offensive où la syntaxe et le bon usage du langage soient subordonnés à l'image à interpréter, ou à la vérité à approfondir, ou à la beauté à souligner, donnant plus d'importance à l'harmonisation des idées qu'aux froides règles grammaticales. Alors et alors seulement nous disposerons d'une forme viable nous permettant de transposer les partitions du monde intérieur pour les oreilles du monde extérieur. Cela semble être la seule manière d'atteindre en partie notre objectif : « Donner à qui le désire cette doctrine philosophique en accord avec les canons les plus purs de sa « tradition orale » ».

— Qui t'impose cet objectif, Oscar ?

— Moi ! et ma conscience.

— Le projet est ambitieux.

— Mais non irréalisable. Utilisons le langage oriental sans ménagement et voyons ce qui arrive.

— Là je ne suis pas d'accord, Oscar. Le lecteur occidental n'est pas familiarisé avec le jeu des images et des paraboles. Les outils sont trop subjectifs. Périlleusement abstraits.

— Le concept « énergie » est d'une telle abstraction que cette exagération finit par le concrétiser avec solidité. Demande à qui tu veux une définition du mot « énergie », et tu constateras l'impossibilité où se trouve la majorité de te fournir une réponse précise, mais demandes si cette idée est « sentie » ou non, tu auras la surprise de voir que tous te parlerons d'elle comme s'ils la voyaient ou la touchaient à chaque instant.

— Je voudrais savoir comment tu interpréterais ces techniques presque magiques qui permettront aux aveugles de voir les couleurs.

Oscar revint à son fauteuil préféré et s'assit. Ses yeux puissants se fixèrent sur son frère, tentant de vérifier l'existence de l'état d'alerte nécessaire à la réception de nouvelles connaissances. Après quoi, il relaxa son corps, calma ses expressions corporelles et porta sa vue sur une jardinière touffue, morceau luxuriant de nature incrusté entre les quatre parois du local, comme une oasis dans un désert tyrannique. Il la scruta feuille à feuille, branche à branche, caillou après caillou, donnant l'impression qu'il y cherchait l'inspiration de ses prochaines paroles. Puis, d'une voix douce mais assurée, il commença en affirmant : — « Ce devra être un livre asymétrique ». — De telle manière que ce soit l'imagination du lecteur qui complète l'incomplet, unique manière de donner de la beauté au dialogue et d'éviter ainsi la dialectique byzantine, source principale de l'obscurcissement de toute clarté. — En deuxième point, il considère : — « Ce devra être un livre sans retour » — en d'autres mots : ce qui se sent s'écrit, et sans accomodements de sympathie, sans user de la gomme à effacer ; à changer cette affirmation, on éliminerait la spontanéité de la conversation. Oscar insista sur cet aspect en disant : « Aucun son ne peut revenir dans la bouche après avoir été lancé, aucune fleur ne peut revenir à sa source d'origine après avoir été cueillie. » — En troisième lieu, il considère l'importance « d'un livre vaniteux », puisqu'il prétendrait expliquer les mécanismes de la libération de l'homme, sans compter avec des phrases qui expriment exactement les niveaux de conscience supérieurs. — « Car son véritable langage se trouve très éloigné de notre langue. » — Quatrième point : — « Un livre sans rapport avec l'archéologie » — c'est-à-dire qu'il répétera les maîtres anciens qui parvinrent à franchir les barrières du temps, apportant jusqu'à nos jours une des méthodes les plus efficaces et belles pour que l'homme ne perde pas la place qui est la sienne au sein de la vie universelle, mais ce serait aller — « Contre la loi du changement permanent et de l'évolution » — si l'on ne trouvait de valeur que dans le seul ancien. Elevant la voix comme pour écarter quelque doute que ce fût, tandis qu'il serrait son poing droit pour donner plus de poids au cinquième point, il dicta : — « Ce sera un livre, courageux, imprudent, démasquant sans crainte les faussetés, sans hypocrisie, conservant de façon permanente la proportion du réel, essayant de faire place aux autres... mais sans perdre le personnel. »

La notable tension de l'ambiance disparut rapidement, la tranquillité envahissant la scène — faiblesse dont profita la mer pour faire entrer par la fenêtre ouverte sa musique rythmée, rugissant avec exagération, comme pour rappeler à ces deux humains mal élevés leur erreur d'avoir oublié sa présence.

— Si je t'ai bien compris, dit Alphonse rompant le silence tranquille, la racine de tout se trouve dans l'usage du maximum d'images pour mener l'illogique à la logique... Chemin difficile !... Pire encore si tu gardes une conscience absolue de ce que, dans les « sensations », sentiments et émotions, la logique ne peut en rien raisonner ni analyser... C'est comme vouloir peindre un tableau avec un archet de violon, ou jouer une douce mélodie avec un pinceau.

— C'est relatif. N'as-tu pas remarqué que même les sciences exactes, ainsi qu'elles se sont elles-mêmes dénommées, se fondent sur des postulats et des axiomes « qui n'ont pas besoin d'être démontrés, parce qu'ils sont évidents », selon ce qu'elles avouent ? Regarde la géométrie Euclidienne, par exemple. Evidemment, le livre sera passablement polémique vis-à-vis de ces personnes qui, regardant les mystères de l'univers macro ou microscopique avec les seules lunettes du raisonnement, raisonné et rationnel, faisant de l'athéisme une véritable religion dogmatique, sont convaincus que les formules empiriques sont la source des phénomènes naturels. Avant Newton, voir tomber une pomme était une loi subie et sentie. Depuis Newton, c'est une loi avec un nom : « gravité » de connaissance « logique », de stricte formulation mathématique et dont nous pouvons tirer d'innombrables profits pratiques ; mais... quelqu'un sait-il sincèrement pourquoi les corps tombent ou, autrement dit : Pourquoi la masse attire la masse ? Il sera aussi polémique vis-à-vis de ces êtres qui expliquent tout l'incompréhensible par la religiosité anthropomorphique, inventant un Dieu à la ressemblance de l'homme, ou un Dieu avec des mains, avec une voix, qui se fâche et se cache, versatile et vindicatif comme la généralité de l'espèce humaine, ou beaucoup de dieux pour chacun des mystères qui « existent » dans la nature. Peut-être est-ce le péché d'Adam, selon les merveilleux aphorismes de la Bible : « vous serez comme des dieux et vous connaîtrez le bien et le mal », leur dit le serpent ; en d'autres termes, il leur offre de leur dévoiler la faiblesse de la « logique ». C'est pour cela que le

champ d'action, nous ne devrions pas le trouver dans le « plus loin » ; bien au contraire, il aura l'obligation d'être situé « ici », entre le bien et le mal terrestre et maintenant en permanence l'image selon laquelle il y a un Etre Supérieur, quel que soit son nom, qu'il soit disputé par Bouddhistes, Catholiques, Thibétains ou Tribus Amazonniennes, il est et sera une réalité « sentie » mais jamais « comprise ».

— L'idée m'enthousiasme, commenta Alphonse, tandis qu'il se lève de son siège pour se diriger vers un beau globe terrestre de fabrication française, qui cachait diverses liqueurs. D'une main, il leva l'hémisphère nord et de l'autre retira une bouteille. Il la montra à Oscar, l'interrogeant du regard pour savoir si elle lui convenait. Il remplit deux verres fins parmi les six qui entouraient en demi-cercle le bord extérieur de la sphère. Puis il refit à rebours tous les mouvements ; remit le verre offert et revint s'asseoir au même endroit. Il goûta une faible gorgée et répéta :

— L'idée m'enthousiasme. Avec cela, on pourra rompre beaucoup des « amarres » de l'homme.

— S'il en était ainsi, nous commettrions une grave erreur. Il ne convient pas de couper une « amarre ». Toute attache, pour être appréciée comme telle, doit se trouver fortement unie à une poutre supérieure ou inférieure. Si on la coupe de façon drastique, au lieu de l'éliminer, on ne fait que la transformer en deux : une liée au toit et l'autre au sol ; le problème se trouve alors multiplié par deux. Dans notre science-art, les amarres ou les attaches psychiques ne doivent jamais être brutalisées. Il faut en prendre conscience pour les laisser, peu à peu, tomber en désuétude ; grâce au contrôle insistant de leur inactivité, on pourra parvenir à leurs destruction naturelle.

— Décidément, je ne suis pas aujourd'hui dans mon jour de lucidité, sourit Alphonse avec espièglerie, en saluant élégamment avec son verre.

— Pardonne-moi, j'ai été sottement autoritaire.

— Cela n'a pas d'importance, Oscar. Mais, en revanche, il me plairait d'ajouter quelque chose aux exigences du livre.

— Je t'écoute, frère.

— Je crois que, à tout moment, il devra être en accord avec l'allégorie des trois dégustateurs de Lao Tse.

— Je ne la connais pas, dit Oscar en s'installant au mieux et se disposant à écouter l'une de ces nombreuses métaphores habilement combinées, mais frappantes par leur contenu.

— Un jour, Bouddah, Confucius et Lao Tse se réunirent, commença de raconter Alphonse, tandis que ses yeux bleus prenaient la classique expression malicieuse d'un enfant prêt à réaliser son mauvais tour favori. Le motif d'une si importante réunion était de goûter le « vinaigre de la vie » et d'émettre une opinion sur le goût qu'on lui trouverait. Bouddah eut le privilège de boire le premier. Il regarda le verre avec ferveur, avala trois gorgées, fit un léger geste de désagrément, puis — faisant usage d'une de ses techniques d'insensibilité —, il demeura statique à mesure que le liquide descendait dans sa gorge. Le mauvais moment passé, Bouddah dit : « Incroyablement amer ; sans l'ombre d'un doute, on doit réaliser tous les sacrifices possibles dans cette stupide vie terrestre afin de pouvoir se réincarner dans un être supérieur ; celui-ci devra également se soumettre avec résignation aux plus grands sacrifices pour que, grâce à cette activité dont l'évolution sera progressive, il évite pour toujours une nouvelle réincarnation et puisse ainsi se reposer éternellement de ce vinaigre ».

Le deuxième à boire fut Confucius ; il prit le verre avec passablement de méfiance, étant donné le spectacle auquel il avait assisté ; ses muscles étaient comme des cordes de guitare avant un concert ; il fit un effort sévère et avala brusquement une gorgée ; son visage se décomposa comme s'il avait vu le démon en personne ; il ouvrit la bouche grossièrement et d'une manière si exagérée qu'il parut vomir son âme ; tous se bouchèrent les oreilles, croyant deviner l'apparition d'un hurlement strident sorti de cette caverne, mais par chance, cela n'arriva pas ; il aspira, aspira, et aspira encore, avec une telle intensité qu'on aurait cru qu'il était en train d'accaparer tout l'air de la région ; il graillonna une ou deux fois, se nettoya la bouche avec la main — la regardant immédiatement après pour tenter de vérifier qu'il ne restait plus le minime résidu de ce misérable liquide — et dit : « Indubitablement, il est assez aigre, bien que j'estime que l'on doit pouvoir

l'adoucir si on fait cas de mes conseils moraux sur l'honorabe comportement que doivent observer les hommes dans leurs relations habituelles ».

Lao Tse était le troisième ; amusé, il examina la situation, se boucha le nez avec deux doigts et but d'un trait tout le liquide ; il attendit un moment et dit : « C'est vrai, c'est vrai, ce que disait mon père ; réellement, c'est la meilleure boisson que j'aie avalée pour calmer la soif. Vous offenserai-je si je vous demande le reste de vos verres ? »

A ce moment, Oscar ne put plus retenir un éclat de rire ; son digne maintien se désarticulait, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes — puisque jamais on n'a pu savoir de science certaine si l'allégresse est douloureuse ou si la douleur est allègre.

— Très bon, très bon, commenta Oscar lorsque son émotivité eut repris son équilibre.

— J'en ai une autre, continua Alphonse avec grand sérieux — ce qui était suffisamment incohérent pour faire renaître le rire. C'est un énorme réveil, pour réveiller la marmotte la plus marmotte de toutes les marmottes.

— Voyons !

— Un homme dont la vie s'achève en moyenne à 60 ans dormira durant 20 ans, travaillera pendant 17, étudiera pendant 4. De ce fait, il aura 19 ans à sa libre disposition.

— Comment arrives-tu à ces chiffres ?

— Facilement. Par exemple : un homme dort approximativement 8 heures par jour, cela représente 2 920 heures par an ; 175 200 dans le cours de sa vie. C'est-à-dire 20 ans. Pour le travail : 8 heures d'activité, plus 2 heures passées en divers déplacements (autobus, métro, etc.). Même raisonnement pour les années d'études. Mais le plus extraordinairement intéressant dans tout cela est le tableau statistique réalisé pour des gens qui poursuivent un travail « ennuyeux et désagréable ».

De la poche intérieure de son veston, il sortit un papier, le déplia soigneusement et commença à lire :

Age en années	Années restantes jusqu'à 60 ans	Temps à passer à dormir, travailler, se déplacer	Temps à la libre disposition pour une personne mourant à 60 ans
24	36	27 ans	9 ans
25	35	26 ans, 3 mois	8 ans, 9 mois
26	34	25 ans, 6 mois	8 ans, 6 mois
27	33	24 ans, 9 mois	8 ans, 3 mois
28	32	24 ans	8 ans
29	31	23 ans, 3 mois	7 ans, 9 mois
30	30	22 ans, 6 mois	7 ans, 6 mois
31	29	21 ans, 9 mois	7 ans, 3 mois
32	28	21 ans	7 ans
33	27	20 ans, 3 mois	6 ans, 9 mois
34	26	19 ans, 6 mois	6 ans, 6 mois
35	25	18 ans, 9 mois	6 ans, 3 mois
36	24	18 ans	6 ans
37	23	17 ans, 3 mois	5 ans, 9 mois
38	22	16 ans, 6 mois	5 ans, 6 mois
39	21	15 ans, 9 mois	5 ans, 3 mois
40	20	15 ans	5 ans
41	19	14 ans, 3 mois	4 ans, 9 mois
42	18	13 ans, 6 mois	4 ans, 6 mois
43	17	12 ans, 9 mois	4 ans, 3 mois
44	16	12 ans	4 ans
45	15	11 ans, 3 mois	3 ans, 9 mois
46	14	10 ans, 6 mois	3 ans, 6 mois
47	13	9 ans, 9 mois	3 ans, 3 mois
48	12	9 ans	3 ans
49	11	8 ans, 3 mois	2 ans, 9 mois
50	10	7 ans, 6 mois	2 ans, 6 mois
51	9	6 ans, 9 mois	2 ans, 3 mois
52	8	6 ans	2 ans
53	7	5 ans, 3 mois	1 an, 9 mois
54	6	4 ans, 6 mois	1 an, 6 mois

Age en années	Années restantes jusqu'à 60 ans	Temps à passer à dormir, travailler, se déplacer	Temps à la libre disposition pour une personne mourant à 60 ans
55	5	3 ans, 9 mois	1 an, 3 mois
56	4	3 ans	1 an
57	3	2 ans, 3 mois	9 mois
58	2	1 an, 6 mois	6 mois
59	1	9 mois	3 mois
60	0	0 mois	0 mois

Alphonse termina sa lecture, replia tranquillement le papier et le rangea dans la même poche. Puis, il observa attentivement Oscar, essayant de surprendre un geste quelconque ; constatant l'impossibilité d'une victoire éclatante, il reprit son offensive :

— Imagine, Oscar, que ton travail te soit odieux. D'après ton âge actuel : combien d'années de vie libre te resterait-il ?... Aigre, amer est le vinaigre de la vie ! A peine es-tu né que tu commences à vieillir !

— Ton point de vue est extraordinaire ; mais cette objectivité, bien qu'elle paraisse démoralisante au premier abord, devra tenir compte de « la relativité des faits et des points de vue » avec laquelle l'investigateur aura réalisé l'expérience.

— Te souviens-tu de ce que dit *Chuan Fu* sur les différents critères ? — Alphonse nia d'un signe de tête afin d'obliger Oscar à le raconter : — « Mon père attache sans pitié les pattes de l'agneau qu'il portera au marché pour le vendre. L'agneau se défend, crie, s'agite violemment, se remet à crier. Ma mère regarde avec pitié et étouffe un sanglot muet. Le chien de berger joue et aboie joyeusement en voyant qu'il aura une responsabilité de moins dans sa garde. Un loup observe la scène depuis la colline, les yeux pleins de larmes à l'idée de la perte d'une proie si appétissante ». Quelle accumulation de sensations diverses pour un même fait.

ESPAGNE, ANNÉE 1161
EN TERRES MAURES DE MURCIE

Il y a de nombreuses, très nombreuses années, vivait un puissant Empereur, dont le plus grand plaisir était la musique, spécialement celle exécutée à la harpe.

Un mois avant les festivités officielles de son cinquante-cinquième anniversaire, il ordonna à ses sujets de suggérer aux étrangers porteurs des cadeaux « obligatoires » que le bonheur impérial serait immense si par « surprise » ces présents étaient de belles harpes. Son souhait s'accomplit, et l'Empereur engagea les meilleurs musiciens de la terre pour les faire jouer de cette merveilleuse collection.

A certaine occasion, et durant le jour d'administration de la Justice, trois accusateurs demandèrent une sévère sanction contre un mage qui avait volé quelques pommes dans leur jardin.

— Est-ce vrai ce que l'on dit de toi, mage ? demanda l'Empereur.

— Oui, répondit le mage sans aucune honte.

— Alors, tu es expulsé de mes domaines !

— Si tu sais pardonner, je te donnerai une petite harpe faite du bois de l'arbre Kiri, affirma le mage.

— De l'arbre Kiri ? Du roi du monde végétal ? Celui dont la frondaison permet à la partie supérieure des nuages de verdir et dont les racines abritent le songe du dragon ?

— Celui-là même, sourit le mage.

— Si une telle harpe se trouve en ma possession avant ce soir, ton pardon et ta liberté sont assurés.

Le soir même, l'Empereur pouvait croire ce que ses yeux voyaient : une authentique harpe Kiri était entre ses mains. Rapide comme la foudre, il choisit cinq des excellents harpistes du groupe musical déjà sélectionné, leur confia le magnifique instrument et attendit avec nervosité l'émission de sons célestes. Mais la tristesse envahit le riche mélomane, car aucun d'entre eux ne put tirer la moindre note de musique d'un si étrange et mystérieux instrument. Ils ne parvinrent à obtenir que des grincements désagréables dont la dissonance pouvait, en peu de temps, provoquer une forte migraine.

A grand regret, l'Empereur se vit contraint de la garder avec ses trésors les plus précieux. Il envoya ses gardes à la recherche du mage, mais celui-ci demeura introuvable.

Dix mois étaient passés dans une égalité rythmée, lorsqu'il apprit l'existence d'un noble sage qui, dans ses soirées de repos et pendant qu'il contemplait le crépuscule depuis le jardin de sa maison, se délectait à fredonner des chansons en s'accompagnant sur une harpe Kiri. Un représentant royal fut aussitôt dépêché pour solliciter la présence à la cour du maître solitaire.

Un sourire exprima la satisfaction du maître d'âge mûr lorsqu'il vit la harpe Kiri. L'Empereur observait avec une inquiète curiosité mêlée d'angoisse. Il prit le délicat instrument avec la douceur d'un peintre faisant une retouche. Puis il le carressa, comme s'il s'agissait d'un tigre sauvage dont le domptage dépendait uniquement de l'amour qu'on lui témoignerait. « Te souviens-tu des fleuves ? », dit le sage parlant avec douceur à la harpe magique, tandis qu'il grattait doucement ses cordes. « Te souviens-tu des montagnes ? Te souviens-tu de la fraîcheur du matin produite par la rosée sur les fleurs ? »

Le bois Kiri commença à se réveiller. Une énergie rénovatrice l'agita depuis le plus profond de sa matière. Il écouta à nouveau rugir les cascades, chanter les abeilles et gémir le hibou. Il voulut chanter ce qu'il entendait et commença par l'été, poursuivit par l'automne, l'hiver, et grandit avec le printemps ; sa musique devint alors grandiose. Mais il continua et continua, cherchant thème après thème. Il parla de l'amour et de la guerre avec un art tant enchanteur qu'il était difficile de distinguer si la guerre était uniquement amour ou l'amour uniquement guerre.

Il s'en fallut de peu que le monarque ne s'évanouisse de plaisir.

— Dis-moi le secret de ta merveilleuse victoire et je te récompenserai en te faisant puissant.

— Grand seigneur, lui répondit le sage, je ne possède aucun secret qui mérite récompense. Qui ose prendre cette harpe et chanter pour satisfaire le goût des autres échouera. Celui qui permet à cette harpe de choisir le thème à interpréter, de manière à ne pas savoir s'il est harpe, ou si la harpe c'est lui, triomphera. Et triomphera extraordinairement car il pourra voir ce qu'elle voit, entendre ce qu'elle entend, sentir ce qu'elle ressent et chanter ce qu'elle chante... Et tout cela n'est pas un secret, souverain plein de vigueur !

— Curieuse façon de penser de ces barbares ! commenta pour lui-même Don Pedro, qui avait sans le vouloir entendu tout le récit derrière le rideau extérieur de la luxueuse tente de campagne arabe, pendant qu'il attendait l'occasion la plus favorable pour entrer et se présenter.

Don Pedro était un orgueilleux chevalier, appartenant à l'une des familles les plus distinguées de Navarre. Fils de Don Rodrigo, fidèle et loyal vassal du roi Sanche VI « le sage », favori de la couronne.

— Excusez-moi, dit Don Pedro dans une langue maure parfaite, tandis qu'il pénétrait à l'intérieur de la tente.

Huit chevaliers musulmans le regardèrent sans surprise, comme s'ils étaient habitués aux impertinences des chrétiens.

— Bienvenue, noble seigneur, répondit l'un d'entre eux ; faites-nous l'honneur de partager notre conversation.

— Je vous remercie sincèrement, mais je ne veux pas vous déranger ; je suis seulement le porte-parole de mon roi, qui m'a ordonné de rencontrer le général Hasmuk.

— Vous vous trompez de tente, gentilhomme ; celui que vous cherchez se trouve dans une autre, pareille à la nôtre, mais plus petite, à cent pas au plus en direction du sud.

— Je vous prie à nouveau de m'excuser, reprit Don Pedro, tandis qu'il se retirait ; n'ayant pas encore entièrement confiance en ces alliés récents, il avait gardé sa cote de maille qui lui tenait terriblement chaud.

— En définitive, je ne me fie pas beaucoup à ceux-ci, dit Don Pedro à son écuyer pendant qu'ils marchaient dans la direction indiquée ; ce traité d'amitié avec échange de troupes entre notre roi et Ben Mardanis, je ne crois pas qu'il dure longtemps, poursuivit-il ; je ne comprends pas ce qu'on espère gagner, ni où se trouve notre avantage.

— Selon ce que j'ai entendu, Don Pedro, répondit l'écuyer, le roi maure s'est engagé à donner une partie de son territoire au sud de la Navarre, si l'on remporte une victoire sur les Almohades de Grenade, contenant ainsi leur avance vers le nord.

— Mais qui peut comprendre ces barbares qui se battent déjà entre eux ?

— Ne faisons-nous pas la même chose avec la Castille et l'Aragon, mon seigneur ?

— C'est une bonne chose, mon garçon ! Aujourd'hui, tu es inspiré, dit en souriant Don Pedro.

C'était vrai ! On vivait alors les années du pouvoir féodal qui couvrait tout le territoire de la péninsule ibérique. Chrétiens et musulmans luttaient les uns contre les autres, ou entre eux, afin d'étendre leurs territoires. Castille, Aragon et Navarre étaient les plus grands représentants du monde chrétien, dominant toute la zone nord de l'Espagne ; les maures de Murcie, Valence, Cordoue et Grenade occupaient une place analogue parmi les Sarrazins dominateurs du sud. En général, ceux qui s'embrassaient en s'offrant une amitié éternelle se battaient le lendemain avec une violence sadique. Ce sont de telles circonstances

qui avaient motivé une alliance entre Ben Mardanis — roi de Valence et de Murcie, connu aussi bien chez ses amis que chez ses ennemis comme « le Roi Loup » — et le roi Sanche V de Navarre. Fait concrétisé, probablement à Murcie en 1161 — soit en plein Moyen-Age. L'échange de nobles chevaliers, capitaines et soldats en qualité de mercenaires servait de ratification aux traités.

L'avisé, le vaillant et expert général Ibn Hasmuk reçut avec plaisir le chevalier navarrais. Après de longues et cordiales démonstrations d'amitié envers son allié, Hasmuk entra en plein dans la stratégie. On devait arrêter, coûte que coûte, les Almohades du sud, sinon, avant le prochain hiver, Murcie tomberait au pouvoir de l'ennemi. Une fois les détails examinés, Don Pedro voulut se retirer et aller se reposer, en passant par le même chemin. Il se trouva face à la tente où il était entré par erreur, il s'arrêta un instant et, comme un ignoble espion, tenta d'écouter s'il y avait encore une conversation. Et il y en avait une !

— ... Cela, nous allons le répéter, perçu Don Pedro. Voyons ! Toute la phénoménologie de « *l'avoir lieu* » naturel est assujettie à une réaction face à une action ; cela signifie « rien de ce qui advient ou existe ne demeure ou ne se produit individuellement ». C'est-à-dire : il se trouve toujours une contre-valeur déterminant une hausse ou une baisse. L'Orient nomme ces principes simultanés et opposés : Ying et Yang. Tout Ying a son Yang et tout Yang a son Ying, et c'est seulement grâce à la mise en regard du positif et du négatif qu'est possible la naissance de la « lumière créatrice ». Cela posé, les hommes « *endormis* », ceux qui ne permettent pas à leur monde intérieur d'affleurer, vivent, ou mieux *subsistent* et végètent généralement entre le Ying et le Yang. Ou ils sont bons, ou ils sont mauvais... ou celui-ci a raison, ou simplement il n'a pas raison. Telle est leur polarité... ils ont oublié que tout l'obscur contient un peu de clarté et toute clarté quelque peu d'obscurité. Ils ont oublié que tout le bien a quelque chose de mauvais et tout le mal quelque chose de bon. Malheureusement, ce fanatisme donne naissance à un total mépris pour l'existence du « moyen terme », considéré comme une « faiblesse pernicieuse » — il reconnaît comme seul « acceptable » le jour ou la nuit ; car, selon les extrémistes, du commencement et de l'un et de la fin de l'autre est « facile » sans qu'il

soit besoin de demander aide au crépuscule du soir ou à celui du matin, qui sont ambigus, non définis, et, par suite, manquent de *personnalité.* Cela, c'est vivre ou, comme je l'ai dit précédemment, subsister entre le Ying et le Yang. Si je suis dans le Ying, « éjecté » le Yang ; et si je suis dans le Yang, « destruction » du Ying. Les arbres ne laissent pas voir la forêt ; ainsi, l'homme « *endormi* », entravé par sa partialité blessée, ne pourra jamais accroître la richesse de sensations que lui offre la vie ; il parviendra à la fin de ses jours avec la saveur amère de l'échec... Même si son cercueil est d'or ! Toute notre doctrine philosophique, par exemple, n'est autre que la recherche passionnée du beau et du langage de la nature observé avec impartialité, en regardant sereinement le « tout » Ying et Yang jumelés, jamais séparés.

— Excuse-moi, mais je ne comprends pas très bien le concept de « Moyen Terme », interrompit quelqu'un ; je ne sais si, étant donné ce qui a été dit, tu voudrais affirmer l'importance de rester dans une « position neutre », c'est-à-dire ne pas s'engager ; ou, comme tu le dis, ne pas être avec le jour ou avec la nuit, mais plutôt avec le crépuscule ou l'aurore, qui, à mon humble avis, sont des étapes plutôt amorphes !

— Je suis d'accord avec toi, répondit l'orateur principal, mais jamais nous n'avons parlé « d'actions à réaliser », ou mieux « de définitions pour l'action ». Si nous avions mené notre conversation dans cette direction, logiquement tu aurais toute la raison de l'Univers, car il n'existe pas un seul être vivant dans la nature qui garde une position ambiguë au moment de l'action. Ce dont nous parlions, c'était de la manière de « voir les choses » avant de « réaliser l'action ». La manière « d'observer les faits » pour décider avec sagesse et prudence. La manière d'apprécier « les différents stimulants » pour donner un jugement équilibré de ce qui est en présence devant nous. Comment le poisson qui habite au fond de l'océan pourrait-il donner une opinion pratique et fondée sur les bonnes ou mauvaises actions d'un cobra qui demeure au plus haut de la montagne ? Comment pourrait-il le conseiller, ou juger de la meilleure manière pour lui de chasser ? Si tu es au crépuscule, tu ne verras pas le « jour » ; si tu es au crépuscule, peut-être verras-tu une partie du jour et de la nuit, et cela te suggérera des propositions moins engagées, qui te permettront d'émettre des jugements plus corrects. Si tu n'es dominé ni par le jour, ni par la nuit, ni par aucun des deux

crépuscules, alors tu pourras définir sans hésitations tes prochaines actions ou tes jugements prochains, et chacun se trouvera en parfaite harmonie avec les lois qui régissent la nature ; dès lors, la possibilité d'injustice n'existera plus.

Don Pedro haussa les épaules et poursuivit son chemin.

— Quelle sorte de moines était-ce là ? se demanda-t-il à haute voix.

— Ce ne sont pas des moines, répondit sa jeune ordonnance.

— Comment cela ! Tu n'as pas entendu comment ils parlaient ?

— Si. C'est pourquoi j'ai cherché à savoir qui ils étaient, pendant que votre seigneurie se trouvait avec le général.

— Et alors ? demanda Don Pedro intrigué.

— Ce sont huit seigneurs d'Albarracin qui, avec plusieurs autres, pratiquent un art venu de très loin, à ce qu'on dit.

— Ah ! Ce sont comme des religieux, insista Pedro.

— Non seigneur, rétorqua son interlocuteur. On dit qu'ils manient des sabres courts à longue poignée avec une maestria remarquable. Ils sont tranquilles comme des brebis, mais, si on pénètre sur leur territoire, puissants comme des tigres. C'est pourquoi le Roi Loup les respecte et les craint.

— Bon ! En terre barbare, nous devons nous habituer à rencontrer les superstitions les plus faramineuses, commenta Pedro — sans être très convaincu de sa propre conclusion.

Un an plus tard, l'alliance avait porté ses fruits : Grenade avait été conquise au nom du Roi Loup, et les Almohades mis en déroute à la bataille de Machazorcar. Mais la réaction fut très dure ; en une alternance d'actions guerrières qui dura près de quatre ans, le Roi Loup entama sa marche vers la déroute ; il se replia sur Murcie, tandis que ses alliés se préparaient à l'abandonner — se conformant en cela avec fidélité aux lois de la politique : « Si tu es puissant et généraux de ce qui t'appartient, considère-moi comme ton meilleur ami. Si tu es puissant mais si tu ne partages pas, alors tu m'es indifférent ; si tu insistes,

tu pourras devenir un ennemi. Si tu es faible et possède quelque chose d'intéressant,... Garde-toi ».

Un messager du Roi de Navarre fit savoir à Don Pedro que sa mission en terres maures était terminée et lui ordonna de revenir avec ses capitaines avant 20 jours écoulés. C'est alors que Pedro sollicita, comme ultime gage d'amitié, un sauf-conduit pour connaître Albarracin ; en effet, à la suite de l'étrange conversation qu'il avait écoutée au mépris de toute règle d'éducation, la première fois qu'il était entré dans le camp sarrazin, sa curiosité insatisfaite l'avait, plus d'une nuit, empêché de dormir.

Cinq autres chevaliers chrétiens s'enthousiasmèrent pour cette idée et se disposèrent à l'accompagner dans ce singulier voyage.

Depuis le début de leur marche à Terruel, ils avaient chevauché pendant six heures, en ce jour de printemps plein de promesses, chevauché lentement le long d'un chemin qui semblait une entaille profonde et gracieuse dans le ventre de la puissante et majestueuse Sierra Albarraceña. L'incertitude commençait à s'emparer des explorateurs, car ils avaient à peine dépassé un tournant qu'ils en trouvaient un autre ; et, d'Albarracin, aucune trace. Une seule chose était hors de doute : on montait, et on montait, mais si délicatement que même les animaux ne s'en apercevaient pas — croyant que leur excessive fatigue et leur sueur venait du poids de leurs cavaliers en armes.

Tête basse, sans parler, mais en état d'alerte permanent, ils atteignirent un endroit où la paroi droite semblait s'unir à la paroi gauche, comme si une gigantesque main les avait serrées. Brusquement, d'un même mouvement, tous s'arrêtèrent ; le spectacle qui s'offrait à eux les saisit : le cañon s'était élargi violemment, mais sans fanatisme ; au fond, à quelque cinq ou six kilomètres, se dressait orgueilleusement une muraille portant de vigoureuses tours qui se découpaient sur le ciel comme une véritable couronne commodément installée sur les cîmes. La cité, construite selon l'architecture médiévale, se trouvait à l'intérieur ; l'ensemble présentait l'image d'une lune en son premier quartier. C'était Albarracin ! Une ville fortifiée par des murailles, de grands fossés naturels des collines ; et le Rio Guadalaviar l'embrassait et la baignait de ses eaux adolescentes.

— Arrêtez-vous, chrétiens ! cria quelqu'un qu'il était impossible de découvrir.

— Calmez-vous ! Nous sommes des alliés ! Venez et lisez le sauf-conduit du Roi Ben Mardanis, rugit Pedro de toute sa voix.

Un matin, le septième depuis leur arrivée, alors que Pedro et ses capitaines déjeunaient dans un réfectoire sobrement meublé, bavardant gaîment et commentant l'extraordinaire amabilité de leurs amphytrions, ils entendirent un cri énergique répété à l'unisson par un nombre d'hommes difficile à déterminer. S'interrogeant du regard, ils se levèrent quasi en même temps et se penchèrent par la fenêtre pour en découvrir l'origine. En bas, au bord du fleuve, cinquante êtres portant des vêtements blancs dont un pan noir cachait tout mouvement des jambes que ce fût, se déplaçaient rythmiquement en une véritable danse aux mouvements enivrants. Dans leurs mains, quelques-uns tenaient un étrange sabre — assez petit en comparaison des *armes chrétiennes* —, sans garde pour protéger la main, et possédant une longue poignée — comme pour être manié des deux mains à la fois, malgré son apparente légéreté. Ces hommes ne portaient ni bouclier, ni cotes de mailles.

— Ces soldats sont voués au suicide, commenta ironiquement l'un des capitaines.

— Ni suicidés, ni soldats, dit Nahim qui entrait dans la salle où parlaient les chevaliers navarrais.

— Ce ne sont pas des soldats ? demanda un des hôtes, après avoir échangé les saluts que la bonne éducation commande.

— Ils n'en sont pas.

Un nouveau cri, presque semblable au rugissement d'un animal furieux, pénétra dans la pièce. Tous tournèrent leurs regards vers le champ de manœuvre. Les bras et les pieds des exécutants se déplaçaient à une vitesse incroyable. Sans erreur possible, c'était un ballet. Mais un ballet d'exercices mortels.

— Que font-ils ? demanda Pedro, partagé entre l'émerveillement et la méfiance.

— Wu Shu ! affirma tranquillement Nahim.

— Wu quoi ? demanda Pedro.

— Wu Shu, répéta Nahim.

Pedro et ses compagnons échangèrent un bref regard de complicité, souriant entre eux comme pour alléger la tension que créait dans leurs esprits le fait d'essayer de saisir des concepts jamais entendus.

— Mais comment atteindre à une telle perfection ? demanda un navarrais.

— La subtilité, le développement et la pureté technique, répondit le sarrazin, s'obtiennent uniquement et exclusivement par l'imitation de quatre animaux ; le cobra, la mangouste, le tigre et l'écureuil sont ceux qui furent choisis par cette antique science.

— Comment se différencient-ils l'un de l'autre ? demanda Pedro.

— Les mouvements du « cobra », par exemple, sont lents, doux, techniquement parfaits durant l'approche de son objectif. Ils ont la promptitude de la gazelle pendant les millièmes de seconde que dure l'attaque. Normalement, le lieu de travail est plein d'une musique agréable et douce, dont un soliste joue le thème central. Le cas de la « mangouste » est différent ; chacun de ses mouvements est empreint de la rapidité de ce tueur de cobras réalisant divers simulacres d'attaque d'une pénétration dangereuse, obligeant son éternel ennemi à des contre-attaques qui tombent dans un vide décourageant ; cette action répétée finit généralement par épouser la proie et la laisser comme sans défense à la merci de son adversaire. Ce « va-et-vient » préparatoire au coup de grâce est copié par celui qui est instruit en suivant une musique rythmique, puissante et vive. La flamme d'une bougie figure le cobra qui doit être détruit par le mouvement de la mangouste ; la victoire de celle-ci n'est acquise que lorsque la bougie est éteinte par un seul coup. Quant au « tigre », ses impacts sont extrêmement puissants, profonds, destructeurs et rapides. Un sac de riz placé selon diverses positions, ou une fine feuille de papier suspendue par de minces fils, représenteront ses prudentes proies. La musique utilisée est de caractère fort, sûre de son pouvoir. Le cas de « l'écureuil » nous offre des exercices de mouvements nerveux, inquiets, d'attaques rapides et répétées avec insistance, peut-être avec une certaine part d'étourderie. La musique est agile, suggérant la faiblesse si le mouvement s'arrête, la sûreté si l'activité est constante. Les impacts veulent moins blesser que dévier.

Une balle, pas plus grosse que le poing, suspendue à un fil flexible, constitue son pernicieux rival durant l'enseignement individuel. Pendant ces travaux, la respiration doit avoir un rythme harmonieux et fluide, qui permettra la préparation d'un terrain fertile pour semer les graines du Ch'ia.

— Qu'est-ce que le Ch'ia, demanda un capitaine.

— Le Ch'ia, répondit aimablement Nahim, est une sorte de cri de grande énergie, dans lequel les cordes vocales n'ont que faible rôle. En réalité, il ressemble beaucoup au rugissement étouffé que pousse le bûcheron en laissant tomber sa hache sur un gros tronc d'arbre, ou encore à celui d'un homme qui veut tirer une corde au maximum de puissance ou lever un fardeau pesant, toutes proportions gardées, bien entendu. Le Ch'ia, grâce à sa sonorité coupante, violente, surprenante, venue des profondeurs de l'être, constitue un allié puissant pour aller jusqu'au bout de quelque mouvement définitif du Wu Shu ; d'autre part, la variante qui consiste à accompagner le déplacement offensif ou défensif par une véritable mélodie continue et murmurante, semblable à celle que réalise le cobra lorsqu'il se trouve en pleine action, est également employée.

— Ah ! C'était ça le cri violent que nous avons entendu tout à l'heure, reprit Pedro ; il donne l'impression que celui qui utiliserait le Wu shu contre un rival le détruirait en quelques secondes.

— C'est possible, répondit Nahim ; mais vous ne devez pas oublier que telle n'est pas son but ; le Wu shu n'est qu'un instrument permettant la libre action à un niveau de conscience supérieur.

— Mais c'est une arme terrible, insista Pedro.

— N'importe quel instrument, utilisé aux fins de destruction, peut se transformer en une arme terrible.

— Même le sourire d'une femme, dit en riant l'un des barons.

— Même ! reconnut Nahim ; cependant, dans notre Maison, les femmes font normalement usage des Tai-ki.

— Et ce Tai... Tai... ?

— Tai-ki ! lui vint en aide Nahim en souriant. Là aussi, il s'agit d'une série d'exercices spécialement gasés sur les déplacements du cobra et de l'écureuil. Des lois extrêmement strictes régissent ces exercices ; par exemple :

— S'arrêter, c'est se maintenir en équilibre sur le Centre de gravité, calme et ouvert, pour ainsi pouvoir se protéger des huit côtés.

— La respiration doit jouer comme s'il s'agissait de perles fines, alors seulement celui qui ne doit pas nous atteindre perdra contenance.

— Attention ! Si tu utilises la force comme un acier trempé, n'oublie pas qu'il n'existe pas de dureté qui ne puisse être détruite.

— La forme est celle d'un faucon prenant un lapin.

— L'attention, identique à celle d'un chat guettant une souris.

— Calme comme une montage, mouvant comme un fleuve.

— Concentre ta force comme si tu bandais un arc ! fais-la jaillir comme si tu lançais une flèche.

— Les pieds guident les modifications du corps.

— Etirer est libérer. Libérer est étirer. Rompre est continuer.

— Apparemment relaxé, mais non intérieurement relâché. Près de la tendresse, mais néanmoins pas tendre.

— Si la force peut être retenue personne ne peut empêcher la pensée de continuer.

Les chrétiens échangèrent à nouveau leur fugace regard de complicité, accompagné d'un sourire imprudent et vide de substance.

L'après-midi, Pedro fut invité en particulier à une réunion qui devait se tenir dans un endroit « spécial ». Lorsqu'il entra, il vit 10 de ses amphytrions assis au fond d'une « étrange » salle, rangés en forme de lune en son premier quartier. Juste au centre de la pièce, avec une précision quasi-mathématique, trônait orgueilleusement un sabre à longue poignée, dont le fourreau était d'ivoire travaillé — belle œuvre d'art dont l'artisan qui l'avait engendrée devait habiter sous la terre depuis déjà de nombreuses années.

LE POUVOIR DE LA PAROLE

Alvaro et Rodrigo écoutaient leur père avec un respect et une attention dignes d'une autre époque.

Alvaro était l'aîné ; il approchait ses vingt-cinq ans, était d'une intelligence éveillée et d'une extrême bonté. Rodrigo était le plus jeune ; six ans le séparait de son frère. Son caractère inquiet et spontané permettait de lui prédire un avenir d'homme indépendant et peu commode à diriger. Son caractère oscillait d'un extrême à l'autre : tantôt, il était froid, calculateur, logique ; tantôt, il était émotif, sensible, illogique. Selon la conception occidentale des devoirs entre père, fils, parents et frères, Alvaro était l'être parfait ; en revanche, Rodrigo était le plus imparfait entre les imparfaits.

Alvaro voyait très clairement qui aimer et qui craindre. Rodrigo ne savait qui aimer ni qui craindre ; c'est pourquoi il aimait tout le monde et craignait tout le monde.

Alvaro était très affectueux, extérieurement et intérieurement. Rodrigo était très affectueux, mais intérieurement seulement.

Alvaro aimait s'envoler en solitaire, Rodrigo aimait s'envoler en solitude.

Alvaro reconnaissait un ami. Rodrigo ne savait reconnaître que les aigles rapides et les canards de poulailler aux vanités de condor.

Alvaro savait comprendre et pardonner. Rodrigo savait comprendre ; mais ne connaissait pas le concept de pardon : pour pardonner, il faut se souvenir de ce qui a été fait ; or, il oubliait avec une immense facilité quelque action désagréable que ce fût.

— C'est pourquoi je maintiens qu'il faut ouvrir notre Maison aux personnes étrangères à notre famille, trancha Alphonse d'un air décidé.

— S'il en était ainsi, observa Oscar, qui serait le guide de base ?

— Alvaro, répondit Alphonse. Logiquement, au début les erreurs seront multiples, mais ce qui sera intéressant c'est qu'elles ne le découragent ni ne le détruisent émotivement.

— Te trouves-tu préparé, fils ? demanda Oscar directement à Alvaro qui l'écoutait attentivement. Seras-tu capable, à chaque incompréhension, de répondre par la plus grande compréhension ? Aux découragements, par le désir de continuer ton œuvre ? Et à la haine, par l'amour ?

— Il me manque beaucoup pour y parvenir.

— Te rends-tu compte, Alphonse ?

— Alors, pourquoi ne les guides-tu pas toi-même ?

— Parce que je n'éprouve pour cela pas le moindre intérêt.

— Avec une réponse aussi confuse, pas moyen de se perdre, commenta sarcastiquement Alphonse.

— En réalité, — dit Oscar en souriant aimablement —, la responsabilité est beaucoup trop grande et ils pourraient être absorbés sans difficulté par des « hommes inférieurs ».

— Pourrais-tu m'expliquer cette idée, papa ? demanda Alvaro.

— Ecoute, mon fils, durant le cours de ta vie, tu te trouveras en présence de trois classes de personnes. D'abord, des « hommes inférieurs ». Tu les reconnaîtras à ce que, intérieurement, ils ne possèdent aucun germe de sagesse ; ils ont créé « leurs » échelles de valeurs pour « poursuivre » le bonheur, et rien de ce que tu peux leur donner ou leur offrir de notre philosophie ne les intéresse... Se vouer à eux, en

quelque manière que ce soit, serait gâcher sa vie. Il est même possible que persister à s'occuper de ces gens n'entraînerait que des catastrophes irréparables ; en effet, lorsqu'ils tiennent quelqu'un pour leur ennemi, ils n'ont de cesse avant de l'avoir définitivement éliminé... Si tu es du côté de ce qui est considéré comme « bien », tu seras un ami inconditionnel ; si tu es du côté opposé, ta destruction sera décidée. Malheureusement, ils forment de grandes communautés et, pour cette raison, agissent ensemble.

En deuxième lieu, il y a « les hommes vulgaires », êtres merveilleux qui possèdent le germe de la sagesse et dont on pourrait attendre de grandes choses ; hélas, parce que leurs qualités sont demeurées à l'état embryonnaire, ils sont généralement manœuvrés par les « inférieurs » ; ces derniers, vivant en état de constante agressivité, inspirent de la crainte à ces êtres à qui leur conscience développée permet de distinguer parfaitement le bien du mal — mais qui, déplorablement, ne peuvent le faire que de manière passive. Il y a enfin « les hommes nobles », êtres dont le germe de sagesse a brisé la coquille protectrice et qui affrontent la vie avec orgueil et joie ; hélas aussi, ils doivent s'isoler de la société organisée pour tout ce qui touche aux thèmes du monde intérieur. Il est possible que ces être privilégiés ne parviennent à constituer que zéro virgule trois pour mille du total de l'humanité. En rencontrer un est un fait anormal.

— Etant donné ce qui vient d'être dit, réagit Rodrigo, on a l'impression que ce qui est normal est l'existence de « l'homme inférieur ». Lis la presse, écoute la radio ou regarde la télévision et tu en auras la preuve.

— Si tu te réfères aux surabondantes nouvelles de destruction et de mort, interrompit Alphonse avec sa rhétorique habituelle — tandis qu'Oscar se taisait pour examiner le raisonnement de son fils cadet —, je serais d'accord avec toi !

— Il ne pourrait en être autrement, mon oncle. De quelque côté que l'on regarde, ils tentent de conquérir le pouvoir en utilisant n'importe quel moyen, comme si l'unique mobile qui les guide était de gouverner, de dominer ou, mieux, simplement de tuer les autres hommes.

— C'est possible, commenta Alphonse. Peut-être est-ce parce que l'homme s'est mué en « prédateur de sa propre espèce ». Pense que la race humaine, à l'époque de Jésus Christ, ne dépassait pas les 150 millions et avait une durée moyenne de vie de 40 à 45 ans. Maintenant, nous sommes 3 000 millions, ayant une espérance moyenne de vie de 60 à 70 ans. De plus, des milliers de destructeurs naturels ont été vaincus par le grand bond de la science médicale moderne. Le surpeuplement croît en progression géométrique ; en conséquence, il ne serait pas surprenant qu'environ en l'an 2000, nous devions affronter le problème de l'alimentation de 9 000 à 10 000 millions d'êtres. D'autre part, notre terre n'est pas en mesure d'en alimenter plus de 14 000 millions.

— Cela est relatif, mon oncle. Si tu utilises le pétrole, le problème sera résolu jusqu'à l'an 5 000, et sans contrôle des naissances.

— Et comment cela, jeune homme ?

— Grâce à sa composition moléculaire, le pétrole peut donner des produits de remplacement de la viande, du beurre, et quantité de diverses autres protéines. J'ai lu quelque part que ce type d'expériences avait déjà été réalisé avec d'excellents résultats ; je ne sais si c'est en Allemagne ou aux Etats-Unis.

— Si je traduis exactement ce que tu dis, tu veux me convaincre que les automobiles marchent aux œufs, à la viande, au beurre, etc.

— Indirectement tu as raison, mon oncle ; de plus, près de 80 % de ce qui est consommé par la machine — transformé en anhydride carbonique, monoxide et vapeur d'eau — se perd par le tuyau d'échappement.

— Nous n'emploierions donc pas tout ?

— Non, mon oncle.

— Quelque jour, l'intelligent hasard, qui tant est hasardeux, cherchera le moyen de mettre fin à ce gaspillage sans nécessité.

— Ce sera difficile, dit Rodrigo, tant que les « inférieurs » domineront les « vulgaires » et leur inoculeront des idéologies qui ne satisfont que leurs « infaillibles » échelles de valeurs.

— Ne sois pas si pessimiste ; écoute, le règne de l'homme passera, mais le monde continuera de tourner autour du soleil.

— S'ils ne le détruisent pas.

— Ne le crois ni si puissant, ni si omnipotent, Rodrigo. Il est vrai qu'il est parvenu à annihiler de nombreuses espèces, mais toute action amène une réaction et il recevra la facture correspondante à tous ses débours.

— Au mieux, nous sommes en train de vivre la fin de notre dynastie, réfléchit Rodrigo, encore qu'elle n'ait pas perdu son élan.

— Plaise à Dieu que tu te trompes, jeune homme. Bien que le chemin emprunté conduise tout droit à l'abîme.

— Comme les choses changeraient si l'on pouvait réveiller les « hommes vulgaires » !

— Ouf ! Tu n'imagines pas quelle résistance ils t'opposeraient eux-mêmes. Rien n'est plus difficile que de convaincre l'homme qu'il lui est possible de conquérir sa liberté et de voler. Mais, avant tout, il est nécessaire de lui montrer son « sommeil » permanent ; et, de toute façon, il n'acceptera pas ce soufflet.

— Qu'importe, mon oncle ! Il faut lutter contre « l'inférieur ». Et, pour cela, il faut livrer le « savoir » à « l'homme vulgaire ». Entre parenthèses, pourquoi user d'un mot aussi péjoratif pour nommer des êtres si respectés ?

— Je ne te comprends pas.

— Je parle de l'expression « hommes vulgaires ».

— Pour ton information... et peut-être à ta surprise, je te dirai, cher neveu, que le mot « vulgaire » n'est pas un terme péjoratif. Vulgaire signifie quelque chose de relatif au « vulgo ». « Vulgo » signifie ce qui est commun à la plèbe. La plèbe, c'est le Tiers Etat ; pour cette raison, quelque chose de vulgaire est quelque chose de général, qui concerne de nombreuses personnes ; par exemple : dans les pays d'extrême-orient, les yeux bridés sont vulgaires ; fumer est quelque chose de vulgaire chez les êtres humains, etc.

— Ton affirmation est relative, mon oncle.

— Comme tout ce que l'on dit avec des mots, Rodrigo.

— Pardonne-moi, mais je ne peux digérer une telle idée. Le mot est l'unique moyen existant grâce auquel il soit possible d'échanger des concepts de façon exacte et non relative.

— Si Alphonse me le permet, dit tranquillement Oscar, je voudrais interrompre un moment.

— Voyons, Oscar, tu n'as pas besoin de le demander !

— Merci.

Rodrigo se replia sur lui-même, attendant une réprimande irrésistiblement profonde de son père. Il savait par où il avait péché : « Ne pas avoir respecté les règles de l'Honorable Courtoisie à l'égard des personnes plus âgées ». Se défendrait-il en argumentant solidement ? Non, cela ne donnerait pas de bons résultats, son adversaire étant d'une autorité affolante. Après tout, ce qui était fait était fait... Attendre la suite était la meilleure solution. En bref : pendant l'étape, on verrait comment arranger le chargement.

Oscar le regardait fixement en se tenant le menton. Il pensait intérieurement pour son fils ; pour lui, c'était comme s'il criait dans un haut-parleur.

— Tu sais ce que signifie Psychothérapeutique enchaînée à la Philotechnique ? demanda-t-il en souriant.

— Il faudrait voir un dictionnaire, répondit Rodrigo, ne sachant pas où on voulait le conduire.

— C'est logique ! As-tu quelquefois le souci de lire la signification d'un vocable qui représente une « sensation » ?

— Non papa.

— Très bien ; amusons-nous en à déchiffrer le concept « faim », par exemple.

Rodrigo se leva de son fauteuil et sortit de la salle de séjour en

direction du bureau de son père pour chercher un dictionnaire. Alvaro en profita pour offrir une cigarette. Rodrigo revint, se rassit, chercha anxieusement le mot demandé à la lettre F et dit :

— Faim : envie et besoin de manger. Disette, manque.

— Trouves-tu cette définition claire et correcte ?

— Oui, papa, il me semble.

— Bon ; pour moi, elle ne l'est pas ; c'est pourquoi je te demande d'expliquer mot à mot cette définition.

— « Envie » : désir, appétit. « Besoin » : impulsion irrésistible. « Manger » : mastiquer l'aliment et l'avaler. « Disette » : rareté, absence, peu. « Manque » : disette.

— Maintenant, je comprends bien le concept de « faim », sourit Oscar dont les yeux se plissaient malicieusement. Je sais que « faim », cette brutale sensation de « faim » n'est autre chose que « l'envie ou le besoin de manger, ou la disette, ou le manque » et, en définissant encore plus strictement, « faim » est en réalité : « Le désir ou l'appétit d'une impulsion irrésistible à mastiquer l'aliment et à l'avaler ; ou rareté, absence, disette ». Sans aucun doute, il faut être d'une intellectualité très limitée pour ne pas se rendre compte de la minceur de cette définition. Tu n'es pas d'accord avec moi, Rodrigo ? Que de vérité il y a dans ton opinion : « Le mot est l'unique moyen existant grâce auquel il soit possible d'échanger des concepts de façon exacte et non relative ».

Rodrigo se relaxa. Il était littéralement abattu. Oscar le comprit et arrêta la pénétration.

— Triste vérité, continua-t-il, en raison de laquelle tu devras soupçonner en permanence la possible trahison des mots lorsqu'ils tentent d'expliquer ce que le raisonnement dit et croit connaître, mais que « sent » la part inconsistante de ce qui est exprimé. Comment pourras-tu décrire, à un aveugle de naissance, la beauté et les changements de couleur d'un lever de soleil sur la mer ? Ecoute maintenant ceci qui est curieux : si, dans une conversation en société, tu lances à tes interlocuteurs, le mot «homme », tu remarqueras les effets suivants.

Le médecin reçoit deux images : homme malade ou en bonne santé ? Le prêtre : homme possédant la foi, ou non ? Le politicien : homme de mon parti, ou opposant ? Dès lors, ces nuances initiales diverses vont croître lentement mais inlassablement au cours de la conversation. Quels sympathiques paradoxes vont apparaître au titre des conséquences ! Adversaires opposés par une haine sans bornes pour des concepts identiques, ou individus qui se trouvent absolument d'accord sur une idée en réalité formée de deux parties absolument incompatibles. Et toute cette Tour de Babel pour donner une importance de vie ou de mort au son formé par un mot sans accepter sa naturelle relativité. Il serait intéressant de réaliser l'expérience suivante : réunir deux personnes de langue différente, par exemple un américain et un russe. Exigence fondamentale : aucun ne devra connaître la langue de l'autre. Le thème de la discussion serait d'essayer de déterminer quel est — du capitalisme ou du communisme — le chemin idéal pour le bonheur de l'homme. Tu serais chargé d'arbitrer cette rencontre. Ah ! J'oubliais ! Toi non plus, tu ne devrais pas connaître un mot de russe ou d'anglais. Tente cela quelque jour, en t'engageant à les écouter au moins pendant trois heures d'affilée ; tu constateras l'existence d'une symphonie de bruits gutturaux désarticulés. Une telle expérience te prouvera exactement la valeur réelle au mot recherché, et s'il s'impose vraiment de lui confier la responsabilité de diriger des vies humaines et non humaines. Si nous avions appris à nous servir de la simplicité d'expression de l'enfant, de sa profonde et silencieuse rhétorique qui permet de manifester le grave, le sérieux, la gaieté, l'amour, la crainte, combien de morts inutiles l'homme n'aurait-il pas épargné ? Tu me demandes ce qu'est la faim ? Cesse de manger pendant trois jours, et tu auras la réponse la plus précise et la plus réelle. « Psychothérapeutique enchaînée à la Philotechnique ». Excellente phrase pour représenter le pouvoir des mots. J'espère que tu ne me considères pas comme un ennemi public de l'expression parlée ou écrite, mais bien comme un adversaire acharné du mot vide de substance, qui transforme les « sensations » en concepts amorphes.

NAVARRE,
CHATEAU DE LA ROCHE,
EN TERRE AZAGRAISE,
ANNÉE 1172

AUDIBERT marc

— Incroyable ! Inoui ! Mais tu es fou ! Définitivement, non ! Assez de déshonneur dans notre famille.

— Mais, père, se justifia Fernando, je ne vois pas comment Pedro aurait outragé notre lignée.

— Et comment ne le vois-tu pas ? cria-t-il furieux. Et comment donc ! répéta-t-il. Et la bulle du Saint-Père qui ordonne l'excommunication de Pedro si celui-ci ne cède pas aux objurgations de l'Evêque de Saragosse ? Et le document d'Alphonse II qui concède l'église d'Albarracin à l'Evêque de Saragosse : « Pour le moment où, avec l'aide de Dieu, il pourra l'arracher des mains des païens » ? Et qui est le souverain de ces maures ? Personne d'autre que MON FILS AINE ! Et, malgré tout cela, tu es fier de ton frère ? Mais mon épouse ! Quels fils m'avez-vous donnés ?

— Calmez-vous, Rodrigo, intervint doucement sa femme aimante et empressée.

— Que je me calme ! Comment vais-je me calmer, alors que la dernière gentillesse de votre fils a été de se déclarer « uniquement vassal d'Albarracin », méconnaissant notre roi illustrissisme et bien-aimé.

— Mais il méconnaît aussi les rois maures, ajouta timidement Fernando.

— Tais-toi, insolent.

— Calmez-vous Rodrigo, je vous prie ; vous n'allez rien résoudre par votre colère.

— Le seul de mes fils qui soit sain d'esprit, c'est Martin, gronda-t-il en baissant la voix.

— Ainsi, pour être sain d'esprit, il faut essayer d'être prêtre ? protesta Fernando.

— Ecoute, inconscient : ton frère Martin désire laver l'honneur de la famille. TU ENTENDS ! Ce n'est pas comme toi qui veux renier ton propre sang en allant rejoindre Pedro.

— Mais si c'est toi qui l'as envoyé en terres maures ?

— TAIS-TOI, INSOLENT !

Cette nuit-là, un cheval, un écuyer et des provisions attendaient le fils cadet Fernando. Il embrassa sa mère avec émotion, puis il mit sa monture en marche. Vingt pas plus loin, il tourna la tête et regarda pour la dernière fois le château de ses ancêtres illuminé par une claire nuit de lune. « Adieu, amis navarrais ! » murmura-t-il. Il piqua son compagnon des deux épérons et dirigea la tête de l'animal vers Albarracin.

L'AUTOMNE D'UNE FLEUR

Les yeux d'Alphonse se mouillèrent, tandis que sa main jouait avec la tasse de thé à moitié vide. Sans dire un seul mot, il se leva lentement de son siège et se dirigea vers la fenêtre. Puis, observant fixement le spectacle que présentait la baie du haut du dixième étage de l'Hôpital de la Marine, il commença à parler comme s'il tentait de converser avec ces navires qui, dans le lointain, semblaient de petits points s'obstinant contre les vagues pour tâcher d'atteindre la rade.

— Si tu ne peux former un guide, dit-il sans regarder son interlocuteur, personne ne le pourra. Tu es l'ultime penseur de cette Maison et si nature désire sa disparition, il n'y aura pas une force au monde capable de s'y opposer.

— Ton émotivité se déséquilibre, répondit Oscar de son lit de malade.

— D'ailleurs, Oscar, nous disons des sottises ; dans quinze jours, tu seras de retour chez toi et...

— Je le désire autant que toi, mais, pour la première fois de ma vie, je me sens terriblement épuisé. C'est pour cela que nous devrions mettre toutes nos affaires au clair.

Brusquement, Alphonse tourna le dos à la mer et, regardant sérieusement son frère, l'interpela avec une extrême dureté.

— Pourquoi ces idées maintenant ? Et pourquoi ne l'avais-tu pas prévu avant ?

— Parce que, avant, je croyais stupidement que je serais éternel, répondit acidement Oscar ; d'ailleurs, tout ce qui n'a pas été fait dans le passé ne peut se trouver réalisé dans le présent. Pourquoi te plains-tu d'une vieille douleur ? As-tu découvert que le meilleur remède pour soigner les maladies présentes est de transporter le souci des maux passés ? Le stimulant actuel n'est pas assez douloureux, pour tenter de l'augmenter encore avec ce que j'ai négligé de faire ?... Alphonse... Alphonse... gardes-toi des embuscades préparées par l'Emotivité.

— Combien de sagesse l'on absorbe à ton côté, dit Alphonse avec un air d'orgueilleuse satisfaction.

— Combien de fois dois-je entendre ta propre capacité faire douter d'elle, lorsque je suis à côté de toi, marmonna Oscar avec douceur.

Alvaro et Rodrigo entrèrent dans la pièce, accompagnés de leur mère, belle femme blonde aux yeux clairs et à l'esprit allègre, plus jeune qu'Oscar de quelque dix ans. Elle portait dans ses mains divers journaux du soir achetés spécialement pour son mari. Tous trois saluèrent le malade d'un baiser sur la joue.

Durant un long moment, la conversation tourna autour de thèmes sans importance. Oscar observait avec soumission.

— Fils ! interrompit-il tout d'un coup, en s'adressant directement à Alvaro et à Rodrigo ; faites bien attention à ce que je vais vous dire, car « il est toujours plus tard que l'on ne croit » : depuis des années, vous pratiquez certains mouvements moteurs, dont vous ne sûtes jamais la finalité parce que ce n'était pas le moment d'en discourir. Vous respectez les fleurs et les animaux avec la même passion que les êtres humains. Vous accordez à la musique et au sabre une égale échelle de valeurs harmoniques. Vous croyez en l'homme, le fleuve et la fourmi, acceptant que chacun d'eux ait le droit de vivre sa vie privée. Vous respectez et admirez la femme parce qu'elle possède le don divin de la procréation et a le courage d'accepter que le nouvel être se nourrisse en son sein des plus riches matières de son corps délicat. Vous considérez l'ancienneté comme le sommet de la sagesse. Vous luttez

avec acharnement contre l'envie et le manque de compréhension, comme si vous étiez des globules blancs attaquant une bactérie pernicieuse. Vous réalisez des exercices respiratoires et la relaxation lorsque vous vous sentez troublés, et vous utilisez la méditation comme meilleure arme pour trancher des situations définitives. Vous savez donner, car vous avez appris à recevoir ! Vous savez recevoir, parce que vous avez appris à donner ! Mais, tout cela, je le répète, vous le faites sans savoir d'où cela vient et quel est le but poursuivi ; vous croyez que la majeure partie des gens accomplit les mêmes activités tout naturellement. De ce fait, vous n'en parlez même pas avec vos amis, parce que cela vous semblerait sot, comme si quelqu'un vous disait : Savez-vous que, lorsque j'ai faim, j'ai une envie terrible de manger quelque chose ? C'est le reflet d'une formation réfléchie comptant plus de 2000 ans d'existence qui est la cause de vos comportements. Pourquoi ? Cela ne vous apparaîtra clairement que lorsque la maturité aura détruit les ultimes vestiges de la jeunesse. Toi ou ton frère vous serez les possesseurs des clefs qui ouvrent les portes de cet art philosophique ; mais votre idée ne sera pas de le réserver à votre descendance consanguine ; votre objectif sera de l'offrir à l'extérieur et « d'exiger » que l'on vous écoute... au cas où se serait nécessaire. Pour cela, vous devrez connaître et dominer l'usage de la langue scientifique. Il faudra lire le maximum de livres philosophiques traitant de la nature et de l'homme. Il faudra observer avec une ardeur inextinguible les volontés et les ambitions de qui vous entoure. Il faudra prêter attention aux sciences en relation avec la sociologie. la para-psychologie, les mathématiques, la physique, la chimie, l'écologie, l'évolution et, en général, avec toute science fondée sur les expressions de l'énergie, plus encore... il faudra pénétrer les inquiétudes profondes des hommes et des animaux. Et tout cela ne sera pas poursuivi en vue de développer la vanité de l'Ego, car, plus nous savons et plus notoire apparaît notre ignorance ; c'est seulement grâce à ce bagage de connaissances qu'il est possible d'exprimer un langage à un certain point précis et véridique l'interprétation rationnelle des causes et des effets qui régissent notre conduite dans la vie. Toi et ton frère choisirez vos propres chemins et celui qui se rapprochera de ce qui vient d'être commenté aura l'occasion de s'initier à la connaissance du « comment » des techniques millénaires. Au cas où un doute quelconque vous viendrait, vous devrez vous adresser à votre oncle Alphonse.

— Tu ne les aideras plus ? demanda sa femme.

— Il est possible que non.

— Qui peut te comprendre ? La semaine passée, tu affirmais qu'il te fallait passer plus de temps à éduquer tes fils qu'à commander tes bateaux.

— Il y a une semaine, je n'étais pas à l'Hôpital, ma fille.

— Et qu'est-ce que cela fait ? Je ne te comprends pas !

— Tu ne comprends pas, uniquement parce que tu ne veux pas comprendre.

— Qui ne comprend pas qui ? demanda sarcastiquement Rodrigo.

Oscar réagit sagement et, le regardant avec profondeur, lui dit : « Qui comprend qui, Rodrigo ? ». Celui-ci saisit ce que son père voulait insinuer.

— Papa ! Rodrigo appelait l'attention en changeant brusquement de thème.

— As-tu terminé le livre que tu étais en train d'écrire ?

— Oui, fils ; mais je le tiens caché afin qu'il mûrisse. Il est encore trop vert pour servir d'aliment à quelqu'un.

Une infirmière entra dans la pièce et demanda aimablement que l'on laisse le malade. La visite, selon elle, avait été trop longue.

Le départ s'effectua sans inquiétudes ; seuls Alphonse et Rodrigo avaient un goût amer dans la bouche, comme s'ils pressentaient un malheur.

Rodrigo prit congé de ses parents et alla se promener, s'amusant des petites flaques produites par une bruine épaisse. Son esprit tournait et retournait la phrase : « Qui comprend qui, Rodrigo ?... » « Qui comprend qui, Rodrigo ». Doucement, il commença à tapoter dans une flaque avec la pointe de son soulier... En imagination, il revenait plusieurs années en arrière... Lorsque l'eau tombe d'un nuage — il voyait son père lui parler —, elle est immédiatement perçue par les sens élémentaires de l'espèce humaine, c'est-à-dire : la vue, l'odorat, le goût,

le tact et l'ouïe ; elle occasionne un nombre infini d'impressions, résumées par la suite en une image unique appelée concept, représentant exclusif du phénomène observé. Dans notre cas l'eau qui descend des nuages, nous allons condenser toutes les perceptions en un concept qui sera reconnu comme « la pluie ». Ainsi donc, comme corollaire de ce qui a été dit, nous pouvons affirmer qu'un phénomène naturel du monde extérieur pourrait être interprété en concepts différents par d'autres espèces vivantes ; le degré de variabilité dépendrait de leur capacité de perception ; en d'autres mots, le monde extérieur serait perçu « selon le verre au travers duquel on l'observe ». Partant de là, nous tombons d'accord sur le fait que ce qui est bon pour une espèce déterminée peut présenter des désavantages pour une autre espèce, ou vice-versa ; plus grave : la même chose peut se produire entre les divers membres de la même espèce. Soixante-dix ans de vie représentent pour l'homme ce qui correspond logiquement à la moyenne d'une génération ; en revanche, pour une mouche, ce même laps de vie est l'équivalent d'un concept de siècles ; pour une tortue, c'est une petite période de son existence. Vingt-cinq degrés Celsius, c'est, pour l'homme, une bonne température ; pour l'ours polaire, c'est une catastrophe. Vingt et un pour cent d'oxygène par molécule d'air est une concentration normale pour la quasi totalité des mammifères ; elle est cependant mortelle pour le poisson. De tout cela jaillit une question terrifiante : qui détient la vérité absolue dans l'interprétation d'un fait phénoménologique ? Une réponse possible perd encore de sa substance si nous pénétrons dans l'univers de perception immensément différent d'êtres dont la vue, l'odorat, ou tout autre sens serait encore dans une phase primitive, et dont le monde des phénomènes extérieurs serait, de ce fait, observé et analysé dans deux dimensions seulement — au lieu des trois auxquelles nous sommes habitués. Notre terre compte de très nombreux exemples d'êtres vivant dans ces conditions. Imaginons que ces insectes, poissons, reptiles, oiseaux ou animaux à sang chaud — dont la vision est bi-dimensionnelle — aient notre capacité de raisonner. Comment verraient-ils ce monde où l'homme règne avec sa vision tri-dimensionnelle ? La capacité analytique n'obéirait qu'à deux dimensions seulement : le « large » et « le long » — se répondit Rodrigo à lui-même ; leurs appréciations sont donc limitées au « plan », c'est-à-dire à la « superficie ». En conséquence, il est absolument impossible à leurs cerveaux de représenter une « synthèse d'images » qui contienne

la conceptualisation de « profondeur » ou de « hauteur », qui nous est si commune. L'idée de « volume » se trouve définitivement interdite, car elle requiert l'appréciation du long, du large et du haut ; cela ne leur sera possible que lorsque les lois de l'évolution leur permettront de développer la vision tri-dimensionnelle. En revanche, si leur science est assez raisonnablement développée, il serait logique qu'ils aient prévu mathématiquement ce concept étrange et inconnu de volume ; mais, quelque imagination qu'ils possèdent, jamais ils ne parviendront à en réaliser un dessin ou un graphique en perspective, ou quelque autre figure spatiale, faute de posséder, enregistré dans leur mémoire, quelque stimulant lié aux images tri-dimensionnelles. Avec quelle facilité et quelle sûreté nous nous référons aux sphères et aux pyramides ; et, de quel regard épouvanté nous observerait un animal raisonnable, à vision bi-dimensionnelle, en nous écoutant décrire ces sortes de masses. Qui d'entre nous s'aventurerait à nier que l'eau qui apparaît quand il pleut vient des hauteurs et ait pour source les nuages ? Mais, qu'est-ce que la pluie pour ces êtres à deux dimensions ? La pluie, le phénomène appelé pluie, c'est l'apparition soudaine et spontanée — à certaines époques de l'année et en des endroits déterminés — de petites flaques, qui s'évaporent ensuite lentement et aussi mystérieusement qu'elles sont apparues. Et quelqu'un qui oserait dire que ce fait n'est pas une « apparition spontanée », mais quelque chose provenant de ce concept de « hauteur », serait rapidement écarté de la société comme déséquilibré mental. Tu es d'accord ? avait demandé Oscar du regard. Oui papa ! avait semblé répondre en silence Rodrigo.

Mais si tu veux désorienter encore plus notre compréhension, continua Oscar, le mieux serait d'analyser l'idée de « durée », qui engendre le concept de temps et ses trois fils connus sous les noms de : Passé, Présent, Futur. Revenons à cet être à deux dimensions et réalisons avec lui l'expérience suivante : prenons un papier de trois couleurs, dont le premier tiers sera blanc, le deuxième bleu, et la partie supérieure rouge. Si notre être bi-dimensionnel est installé dans son monde considéré par lui comme plan et si nous lui présentons le papier verticalement par rapport à sa zone de perception, il observera uniquement la couleur blanche qui se trouvera face à lui et tout cela se passera dans son « présent ». Si, continuant l'expérience, nous baissons le papier perpendiculairement à son champ d'action jusqu'à l'apparition du bleu face

à sa vue, il verra cette couleur dans son « présent », le blanc ayant été rejeté dans son « passé ». Si nous lui disons que la prochaine couleur sera le rouge et que nous le lui prouvions en continuant à baisser le papier, l'être bi-dimensionnel n'aura aucun doute sur notre capacité à « voir l'avenir ». Et si, en outre, nous lui indiquons que le papier, avec ses trois couleurs, est un seul tout, vu de manière simultanée dans notre « présent », ce sera une preuve suffisante pour le convaincre définitivement que nous possédons des pouvoirs propres à des Etres Divins. Et tout ce scandale sera motivé par la limitation qui l'empêche de percevoir le « haut » et le « bas ». Mais revenons à la question initiale : Qui possède la vérité absolue dans l'interprétation des faits perçus par les sens ? Et s'il existait, dans l'Univers, des êtres qui perçoivent les stimulants du monde extérieur en quatre dimensions, ou en cinq ? Ne seraient-ils pas de véritables Dieux pour nous, êtres sans défense limités à trois dimensions ? Quelles seraient leur science et leur technique ? J'insiste : Qui détient la vérité absolue dans l'interprétation des faits que perçoivent les sens. L'idée de base suivante constitue un fait de plus en plus irréfutable : chaque être faisant partie de la nature observe un stimulant déterminé conformément à ces propres limitations, et il forme des concepts soutenus par une « échelle de valeurs » totalement préfabriquée par l'usage et l'adéquation à l'espèce à laquelle il appartient. Cela implique, d'ailleurs, l'existence de « milliers d'échelles » d'appréciations quantitatives et qualitatives diverses pour un même phénomène, toutes étant véridiques et dignes de respect. Si l'on désirait uniformiser les critères, il faudrait alors acquérir un « même verre d'observation » pour tous les êtres vivants de la terre. Crois-tu, Rodrigo, que cela soit possible ? Ce qui est mauvais pour moi doit l'être aussi pour toi, parce que, moi, je possède la raison ! Acceptes-tu cela facilement, fils ? Qui comprend qui ?

Rodrigo continua de marcher lentement, comme si le temps, maintenant, n'avait plus aucune importance. Il mit ses mains dans les poches de son imperméable et, levant lentement sa figure vers le ciel, sortit la langue et tenta d'attraper ainsi quelques-unes des gouttes d'eau. Puis il sourit, se reprochant son attitude puérile. De nouveau, il rit brièvement car sa mémoire lui offrait l'image du jour où, avec son frère Alvaro, il s'était opposé à l'oncle Alphonse...

— Et toi, qui es-tu ?

— Je suis ton neveu, mon oncle !

— Comment peux-tu dire cela ! Tu n'existes pas ! Tu n'es qu'une supercherie de mes sens ! Tu n'es pas réel !

— Mais, mon oncle, nous sommes parvenus assez loin dans l'abstraction.

— L'homme est un groupement de millions d'atomes, selon la physique ; la proportion entre les espaces occupés par leur masse et l'espace vide est si inégale qui si nous assemblions tous les noyaux et tous les électrons sans laisser entre eux le moindre interstice, nous verrions un être pesant 80 kilos, ou plus, se contracter rapidement de telle sorte qu'il n'occuperait plus que le petit espace contenu à l'intérieur d'un dé. Et tout de suite tu demanderas : Ne me dis pas qu'un homme de 80 kilos tiendrait dans un dé ? Il comporterait tant de vide ? Alors, les formes de la matière que nous observons ne sont que des illusions d'optique ? Alors, les formes que nous voyons ne sont dues qu'à la rapidité de rotations des électrons outre la force de répulsion électrique ? Oui ! C'est comme ça ! Nous voyons la matière en raison du même phénomène optique que celui qui nous fait voir comme solide le cercle formé par un ventilateur de trois ou quatre pales quand il est en mouvement ; mais, s'il s'arrête de tourner, nous pouvons clairement remarquer les grands espaces vides qui se trouvent entre les pales. Que se passerait-il si les électrons se fatiguaient de parcourir éternellement leur orbite et décidaient de demeurer statiques ? L'homme serait-il tellement plein de trous qu'il nous empêcherait d'observer un paysage au travers de son corps avec autant d'efficacité élémentaire que quatre ou cinq mouches dispersées sur une vitre ? Oui ! Cela aussi serait certain ! C'est pourquoi je te répète : Tu n'existes pas. Tu es seulement une supercherie de mes sens ! Tu n'es pas réel !

— Tu m'as démontré que je suis seulement vide.

— S'il en est ainsi, tu devrais me remercier, Alvaro.

— Est-ce une autre de tes ironies, mon oncle ?

— Grossière erreur, jeune homme ! Vois comme il y a toujours quelque chose de nouveau à apprendre. Ecoute un peu : ce qui est utile

dans un bol de riz, c'est le « vide » qu'il est capable d'offrir et non l'épaisseur de ses parois. Ce qui est important dans une jarre pour transporter du liquide, c'est le « vide » qu'il y a à l'intérieur ; car, plus grand sera celui-ci, plus grande sera la quantité qu'elle pourra porter. Ce qui est « utile » dans une maison, c'est le « vide » qu'elle peut emmagasiner et, en aucun cas, l'épaisseur de ses murailles. Qu'est-ce qui est le plus utile pour accroître la rapidité d'une roue ? Qu'elle soit complètement pleine, sans interstices, de telle manière qu'elle ne permette pas le passage de l'air ? Ou bien que ce soit un cercle avec des rayons unis à un axe central, offrant ainsi la possibilité de loger les forces qui visiteront les espaces « vides » durant le mouvement ?

— Merci, mon oncle, et que la bonté jamais ne t'abandonne.

— Merci, digne fils de mon frère, et que ton éveil jamais ne s'arrête.

Une nouvelle fois, le goût amer revint dans la bouche de Rodrigo, comme pour faire pressentir un malheur.

Et il arriva ! Son corps avait cinquante-trois ans lorsqu'il cessa de se mouvoir à l'Hôpital de Valparaiso. Il mourut, le maître d'une de ces nombreuses science initiatiques, qui peuvent avoir, entre elles, de grandes différences de forme, mais dont les principes et les fins seront toujours les mêmes. Il mourut en silence après une attaque traîtresse et fulgurante de son éternel ennemi : le diabète. Il disparut humblement, comme c'est toujours le cas pour les véritables sages formés par l'humanité, après qu'ils aient été réduits en esclavage au titre d'alvéoles pulmonaires de la terre, afin de permettre la désintoxication des germes destructeurs qui, de temps en temps, s'emparent de notre civilisation. Disparut un guide de l'une des doctrines de luminosité qui, selon la définition de l'anglaise Ana Kingford en 1882 : « Est non seulement une science, une philosophie, une morale, une religion. C'est la science, la philosophie, la morale et la religion ; de telle sorte que toutes les autres ne sont que des préparations ou des dégénérescences, expressions partielles ou erreurs, suivant qu'elles se rapprochent d'elle ou qu'elles s'en écartent ». Disparut un maître de « ce qui est naturel », un de ces êtres étranges qui comprennent l'amour et n'hésite pas à prêter la même attention, à faire preuve du même dévouement — qu'il s'agisse du roi ou du vassal, du maure ou du chrétien, du voleur ou du policier.

LE DERNIÉR SOUVERAIN

Trois siècles durant, la terre, dans son éternel voyage, avait tourné autour du soleil et sur elle-même, tandis qu'Albarracin se transformait en une île de prospérité, de justice et de paix — situation complètement inconnue à cette époque où les haines, les ambitions, les conjurations et les guerres étaient le pain quoditien parmi les maures et les chrétiens.

Vers l'an 1260, une Maison, strictement semblable à celle qui existait dans la Chine antique, se trouvait en plein développement sous ces latitudes ; toutefois, pour conserver une physionomie accordée aux coutumes de l'époque, seul un « Seigneur de la Maison » faisait acte de présence à l'extérieur — cette activité revenant à la descendance consanguine de l'ex-chevalier navarrais Don Pedro. En conséquence de quoi, Albarracin présentait au monde les caractéristiques d'un fief normal et courant.

La lignée de souverains de style espagnol se prolongea avec son frère cadet Fernando. Puis, le fils de celui-ci : Pedro II. Le fils de Pedro II : Alvaro. En réalité, cette structure d'apparence nettement féodale ne souffrit jusqu'alors aucun faux-pas. Mais, à la mort subite d'Alvaro, apparurent les premières difficultés : ses héritières légitimes étaient ses deux filles — Térésa et Elvira —, toutes deux mariées à des nobles espagnols — l'un castillan et l'autre aragonais —, qui ne savaient rien de cette philosophie et encore moins de sa millénaire organisation. Tout cela pouvait entraîner la limitation, ou même la fin,

de l'indépendance de cet Etat étrange et neutre, incrusté dans les entrailles mêmes de l'Aragon, de la Castille et de la Navarre, comme une flèche empoisonnée : en effet, n'importe lequel des époux pourrait solliciter l'annexion d'Albarracin à leur terre natale par le roi.

Térésa, l'aînée, était une belle et délicate enfant, qui trouvait son équilibre dans les débuts de l'adolescence, et une infatigable aimante de son jeune époux : Don Juan Lara. Cet état de choses était considéré comme un inconvénient par le « Gardien de Ce qui se Répercute », mais, chaque fois qu'il mentionnait cette préoccupation, le « Gardien de la Justice » déclarait : « Les choses dont les tonalités concordent doivent vibrer à l'unisson. Les êtres qui ont des affinités naturelles se recherchent naturellement. Le feu poursuit ce qui est sec. Les nuages suivent le dragon. Le vent suit le tigre. Le tonnerre suit l'éclair. Le jour suit la nuit. En réalité, chacun est en concordance avec ce pour quoi il a des affinités ».

On se résolut à adopter la solution suivante : éduquer Juan Lara dans les conceptions de la Maison, tandis que Térésa se transformerait en cinquième Seigneur d'Albarracin pour ses voisins territoriaux. Mais malheureusement, l'existence de cette Maison — véritable régente d'Albarracin depuis près de 400 ans — impressionna tant Don Juan qu'il se mit à la craindre plus qu'il ne parvint à l'aimer et à la respecter. Ce qui provoqua de longues séparations du couple d'amoureux, et une forte diminution de l'influence des anciens sur l'habile et ambitieux Lara.

Après un certain temps, les Gardiens reconsidérèrent le problème, examinant la possibilité de la formation d'un nouveau souverain d'Albarracin choisi entre les neveux directs de Térésa : Gonzalo et Martin. L'hérédité du sang ne devait pas être perdue, car c'était l'unique moyen de tenir en paix les appétits de leurs voisins chrétiens. Toutes ses affaires avaient traîné jusqu'en 1284, date de la grande splendeur de la maturité de Térésa, qui se faisait accompagner en permanence par ses deux magnifiques neveux, 18 et 22 ans, — tandis que Lara perdait peu à peu toute influence à Albarracin où il se transformait lentement en invité d'honneur lors de ses séjours sporadiques sur les terres de son épouse.

— Don Juan, lui dit le Gardien de la Justice, les portes d'Albarracin te seront fermées pour l'éternité si tu continues à indisposer les gens, à mentir, et à guerroyer pour satisfaire ta passion du pouvoir. Tu te fais appeler Souverain d'Albarracin, alors que tu sais que c'est faux. Si tu en usais ainsi pour faire le bien, personne ne te le reprocherait. Mais nous craignons que, quelque jour, tes ennemis veuillent poursuivre leur proie jusque dans la tannière la plus sûre ; et, si cela se produit, beaucoup d'innocents mourront pour une cause injuste, inconnue et étrangère. Tu as causé tant de troubles sur les terres chrétiennes que le jour de la réaction approche. Déploie tes ambitions hors d'Albarracin, et tu pourras être respecté. Quant à toi, Térésa, dont l'amour pour Juan ne pourra jamais être mesuré, tu es libérée de l'obligation que tu as assumée avec courage et sérénité, afin que tu puisses suivre ton mari si c'est ce que tu désires. Gonzalo pourra te remplacer lorsque tu l'estimeras convenable.

Le gong placé à l'entrée du Dojo retentit de sa voix métallique et profonde sous les coups d'un « Seigneur de la Maison » qui manifestait ouvertement une certaine sensation de trouble.

— Honorable Gardien de la Justice, je viens vous communiquer une triste nouvelle. Des centaines de cavaliers et de fantassins accompagnent le roi Pierre III d'Aragon et approchent pour détruire notre cité.

— Ce qui avait été prévu par le i Ching s'accomplit, dit l'un des Gardiens.

— Je suis coupable, se reprocha Juan Lara. Le roi aragonais a juré ma perte et celle de cette cité, car il la considère comme la source de tous ses maux. Je me livrerai à lui et tenterai d'apaiser sa colère.

— Tant que tu te trouves parmi nous, ton devoir est d'obéir, que cela te plaise ou non, dit sèchement le Gardien de la Justice ; les décisions de partir ou de rester nous appartiennent.

— Dans la jeunesse, déclara calmement le Guide — qui avait, jusqu'alors, gardé un silence agité — « l'inexpérience » et la « véhémence » ne sont pas des périls. On peut triompher malgré tout, à

condition que le jeune soit absolument conscient de cette situation et qu'il soit dirigé par un guide. Un des amusements favoris des jeunes inexpérimentés est de se lancer dans des fantaisies vides. Les plus obstinés persistent ; et ce qui est certain, c'est que l'humiliation les poursuit. Mais le plus dangereux des dangers apparaît lorsqu'un corps d'homme mûr comme est le tien, Juan Lara, agit avec l'inexpérience et la véhémence propres à la jeunesse. Et le plus dangereux des dangers dangereux est couru lorsqu'il se trouve dans l'inconscience la plus absolue de son inexpérience et de sa véhémence. Ici la vanité et la superbe s'affirment reines.

Juan baissa la tête en signe de repentir ; mais ce fut bien plus un geste automatique que l'expression d'un sentiment réel.

— Que penses-tu de cette situation ? demanda au Guide le Gardien de la Justice.

— L'effusion de sang paraît imminente. On ne peut ni avancer, ni reculer. Nous pouvons uniquement faire au plus vite la levée des soldats, puis laisser le destin suivre son cours. Les conflits se développent lorsque quelqu'un se convainc qu'il est dans le vrai et se lance dans l'opposition. Les choses s'aggravent lorsqu'elles entraînent la guerre. Mais ne crois pas que ce conflit soit placé sous le signe du nom de Juan ; ce conflit est marqué au signe de l'élimination définitive de notre Maison qui a osé vivre indépendante, en paix et bonheur dans ces merveilleuses terres.

— Juan Lara, décida le Gardien de la Justice, pars d'Albarracin tandis que tu le peux ; cherche des amis et reviens avec eux pour nous secourir dans le siège qui approche. Térésa, tu es libre de partir avec ton mari ; tes neveux Gonzalo et Martin prendront le commandement de la défense.

— Ma compréhension accompagnera Juan, répondit Térésa, mais mon corps et mon esprit demeureront à vos côtés. C'est ma volonté !

La nuit venue, Juan sortit d'Albarracin avec ses chevaliers castillans qui l'accompagnaient toujours, et se dirigea vers la Navarre ; mais, durant le voyage, loin de l'influence polissée des sages, il redevint l'homme sans maturité si critiqué par les uns et si admiré par d'autres. Il se

persuada lui-même que tant de puissants « Seigneurs » ne pourraient être vaincus par le roi et que le seul personnage faible, c'était lui ; la chose la plus convenable était donc de rester en Navarre jusqu'à la fin de cette mauvaise passe du hasard. Pendant ce temps, il essaierait d'oublier cette désagréable affaire.

Le roi assiégea la cité avec des troupes venues d'Aragon, Catalogne et Valence ; en effet, ses puissantes murailles et ses nombreuses tours rendaient indispensables de grandes concentrations de troupes, ainsi qu'une sévère persévérance, si l'on voulait en quelque manière triompher de cette place-forte.

L'action militaire commença. Ecus et étendards brillaient vaniteusement, comme dans une grande parade à laquelle un tapage assourdissant tenait lieu de musique d'accompagnement. La cité, en revanche, demeurait amèrement silencieuse ; ses murailles même semblaient vides d'hommes. C'était un Ying face à un Yang.

La première vague d'assaut arriva et, avec elle, les experts en escalade, portant leurs échelles à main. Pierres, flèches, huile bouillante, blasphèmes, cris de douleur et vomissements de peur, tel fut le résultat de ce premier choc, qui s'acheva tristement sans décision — les assaillants se voyant obligés de revenir sur leurs positions de départ. La même chose se reproduisit entre attaquants et défenseurs, aveuglément, tous les jours jusqu'à ce que l'hiver fasse son entrée triomphale. Quatre mois d'assauts infructueux avaient fait réfléchir le roi Pedro III, qui résolut de construire des cantonnements résistants pour se protéger du froid et de la neige. Il décida, d'autre part, le blocus des vivres et s'employa à miner le moral de ses adversaires en utilisant, jour et nuit, toutes les armes de jeu qu'a pu inventer le génie humain.

Une de ces armes mortelles chercha la poitrine du plus noble et jeune des assiégés : Gonzalo.

Le commandement passa immédiatement à son cousin Martin, encore plus jeune que Gonzalo. De nombreux Seigneurs de la Maison tombèrent aussi en défendant les murailles, et même, sur les dix Gardiens, six périrent sous les coups des flèches traîtresses.

— Tout ce qui est matériel se voit limité au temps de vie, commenta le Guide, le cœur étreint de douleur à la vue de tant de souffrances provoquées et de tant de sang versé par les deux camps. Celui qui s'accroche désespérément à la matière mourra attaché à elle. C'est le paiement que nous devons acquitter pour persister à nous enraciner éternellement dans ces terres ! Quand l'eau s'en est allée, le lac se sèche, il est épuisé. C'est une des lois du destin. Qui vaudra continuer à voir de l'eau où il n'y en a pas, de la fertilité où il n'y en a pas, de la tranquillité où il n'y en a pas, le printemps là où il n'y a que l'hiver, devra payer le prix de son émotivité incontrôlée, pour ne pas avoir émigré lorsque les lois de la nature le lui suggéraient. Que ceux qui ont des ailes souples et jeunes volent rapidement derrière le soleil. Que ceux dont les ailes sont abîmées et rigides, demeurent attachés en silence à ces murailles matérielles jusqu'à servir d'engrais à ces terres aimées. Tel sera mon conseil !

— Approches-toi, Martin, ordonna le « Gardien de la Justice » ; prends ce sabre d'ivoire et transporte-le vers l'Ouest, puisqu'il vient de l'Est. Les six « Seigneurs » les plus jeunes t'accompagneront. Cette arme, symbole du passé de notre Maison, sera l'unique chaînon entre les générations futures, nous-mêmes et les ancêtres.

La deux-centième vague s'était lancée avec une furie asservissante ; mais, avant de tremper à nouveau les murailles de sang, de viscères et de larmes, les troupes du roi s'arrêtèrent. Les portes de la cité flagellée s'ouvraient à deux battants ; un groupe de cavaliers portant les bannières de parlementaires en sortaient.

Albarracin avait succombé !

CONSEILS A UN FUTUR GUIDE

Santiago était la nouvelle ville qui hébergeait Alphonse et Rodrigo, lesquels vivaient à quelques dizaines de mètres seulement l'un de l'autre. Leurs réunions étaient toujours fréquentes, malgré la notable détérioration de la santé de l'homme « ancien » et fatigué. Le diabète, terrible hérédité familiale, ne cessait ses attaques contre sa nouvelle victime, remportant des victoires lentes, mais irréversibles. Entre temps, Alvaro fit la connaissance de la compagne de sa vie, avec laquelle il forma un merveilleux foyer, fondé sur sa bonté naturelle, foyer qui s'agrandit avec la venue au monde de deux enfants extraordinaires.

— C'est ainsi, Rodrigo ! Ce sera le premier pas vers l'extérieur depuis presque 600 ans, conclut Alphonse avec sérieux — car son sympathique et naturel don d'humour paraissait l'avoir abandonné depuis que son frère chéri avait entrepris ce voyage inconnu vers l'éternité. De plus, de petits passages de mauvaise humeur dominaient de temps en temps son équilibre psychique. Il se sentait seul ! Ce sera le premier pas vers l'extérieur depuis 600 ans, répéta Alphonse de façon monotone ; un chemin inconnu de moi, où tu ne pourras demander de l'aide qu'à ton monde intérieur. Ce sera ton épreuve du feu, parce qu'il n'y aura pas de moyen terme : ou tu triomphes, ou tu échoues... mais la déroute apportera une monstrueuse douleur parce qu'il est possible que tu y entraînes des êtres chéris. Si de cette expérience émerge un nouveau guide... j'ai fini avec la tradition orale... ; si de cette expérience naît un être qui rentre humilié à l'intérieur de sa carapace, comme le fait une grande tortue lorsqu'elle est attaquée... notre Maison baissera

son rideau de bonheur pour reposer définitivement, car, sans guide, il n'existe pas d'énergie vitale capable de mouvoir tout ce corps merveilleux. Et un guide ne se « fait » pas ! Il naît, simplement ! Quelque chose me dit que tu pourras atteindre un tel degré de compréhension. Si je me trompe, tout s'achève ici. Si j'ai raison, une autre période s'ouvre pour notre Maison. Nous devrons donner à l'humanité de nouveaux sages, pour aller au secours des rares lumières qui luttent contre l'obscurité.

— La responsabilité est grande, mon Oncle !

— Toute la nature est responsable, fils.

— N'y a-t-il aucune possibilité de choix ?

— As-tu vu par hasard que la nature permette à ses sujets de choisir ?

— Jamais, mon oncle, encore que la vanité de l'homme croit qu'il le puisse faire.

— N'oublie pas le manque de pitié avec lequel les rigides lois naturelles traitent les faibles. C'est pourquoi tu ne « peux » pas échouer, tu ne « dois » pas échouer. Ta victoire, Rodrigo, dépendra de ta perspicacité à choisir tes futurs élèves. Pour cela, tu devras employer rigoureusement notre technique de sélection, usant et abusant du « coefficient d'élimination naturelle », ou, comme on l'appelait dans l'ancienne Chine, « la mesure de la patience pour fendre le bois ». Si tu l'emploies bien, ce sera une véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus du studieux « dépourvu de culture », l'obligeant à de grands efforts de compréhension où la fatigue et la désorientation pourront le conduire à une désillusion, lui faisant choisir l'abandon pour sauver son honneur « sans savoir en synthèse quelle chose il apprit ». Cette fameuse épée pend aussi sur les têtes de ces êtres extrêmement civilisés, dont les actes sont régis par la prémisse : « Tout effort doit produire un rendement tangible à bref délai », et comme cette maxime se heurte avec fracas à un art étranger, qui possède tout le temps de l'univers pour se développer, où le plus intéressant est le « chemin » et non le « but », où il est prêché que, pour marcher pendant 10 000 kilomètres, le plus important et de faire le premier pas, et... Maintenant, nous méditerons sur le deuxième point. Il se produit, par une corrélation logique des

événements, une inexorable destruction de la pseudo-patience de cet être super-civilisé, qui finira également par se fatiguer, être désorienté, et au terme choisir de se retirer « sans savoir en synthèse quelle chose il apprit ». A la fin, il ne restera plus que des personnes « vulgaires », d'un équilibre mûri, réceptives, pour boire à la source inépuisable des enseignements millénaires, tandis que les autres tourneront autour de toi et t'accuseront de garder des secrets, comme les trésors du roi Salomon, refusant d'admettre leur propre cécité et leur incapacité à comprendre les règles du jeu établies par la nature, informées seulement de beauté et de splendeur, et fondées sur l'irréfutable cycle de la vie : « Naissance-Développement-Mort » — puisque, comme tu le sais, on naît grâce à la mort du spermatozoïde absorbé par l'ovule, on grandit grâce à la gentillesse de végétaux et d'animaux, on meurt pour donner vie et fertilité à des tiers.

— Cela va être compliqué de manœuvrer ou de dominer un rassemblement d'individus, commenta Rodrigo.

— Tu dois éliminer ce mot de ton vocabulaire, neveu chéri.

— Lequel, mon oncle ?

— « Dominer », répondit Alphonse. Je suis presque sûr que tu l'as confondu avec le concept « influer ». Dis-toi bien que : « dominer » est la faculté de « disposer » d'une chose. C'est une supériorité sur quelque chose ou quelqu'un ; en revanche, « influer », c'est causer certains effets sur quelque chose ou sur quelqu'un. L'influence est le reflet de ce qui sort de notre cœur, et toute volonté délibérée utilisée pour la produire ne fait rien d'autre que la détruire... ; c'est-à-dire, l'influence est spontanée et sa racine se trouve à l'intérieur de l'être ; au contraire, la « domination » est délibérée, préparée, agie, acquise. En réalité, il est très facile de « dominer » une personne, si les circonstances permettent une dépendance nette du dominé par le dominateur. Un chef possédant la faculté de décider du maintien dans leur emploi ou de l'élimination de sujets déterminés, peut exercer une « domination » sur eux, ce qui n'implique pas une « influence ». Il lui sera possible d'exiger de l'efficacité, de la discipline, des marques extérieures et même un loyalisme sans faille — et tout cela, grâce au pouvoir implacable de la « domination ». Mais il suffira de la moindre faiblesse pour que le ciment d'une telle organisation commence à se dé-

liter. Tout *leader* pressent que le meilleur chemin pour atteindre un objectif, quand le succès dépend de la bonne conduite des hommes, sera celui de « l'influence » et non celui de « la domination ». Mais il méconnaît le véritable sentier qui y peut conduire. Il soupçonne que mots et faits doivent coexister ; mais, parce que l'agissement en question est raisonné, dirigé, aveugle, il s'enferme peu à peu dans une rigidité pernicieuse, en croyant qu'elle fait partie d'une « personnalité claire et définie ». Triste fin, pour un être qu'habitait, dans ses profondeurs, un germe de sagesse, mais qui, pour n'avoir pas suivi les leçons de l'Université du Monde Intérieur, le gardera inévitablement au dedans, sans qu'il ait la possibilité de fleurir à la vie. Seul un homme se connaissant, ami et frère de ses grandes facultés de connaissance, pourra « influer », et, le plus surprenant, en se limitant à la mission d'aider ceux qui reçoivent son influx à rencontrer « la sécurité en soi-même » — les transformant ainsi en êtres créateurs et utiles.

Rodrigo regarda avec tendresse le frère de son père. Il comprenait parfaitement que les dés étaient jetés. Il ne restait qu'à voir qui gagnerait et qui perdrait. Il savait que, depuis des centaines d'années, les groupements d'êtres connaissant cet art étaient allés en s'éteignant jusqu'à se voir circonscrits à une activité purement familiale. Il savait aussi que pères et fils avaient eu l'obligation implicite de transmettre les techniques, ainsi que dans une course de relais. Malheureusement, et à l'inverse de ce qui avait été prévu, le cadre de réception de cet art s'était fait de plus en plus étroit, car la succession consanguine de chaque génération se révélait éphémère de façon alarmante.

A l'heure actuelle, son oncle était le dernier vestige bien cimenté où se soutenaient les restes de cette Maison qui, un jour très ancien, avait commencé son pèlerinage depuis l'Extrême-Orient, sans savoir quel serait le lieu de sa mort ; en effet, le nombre de ceux qui la composaient aujourd'hui pouvait difficilement lutter avec la quantité de doigts que montre orgueilleusement une seule main.

— Il est indispensable, continua Alphonse, que tu te maintiennes « un » échelon au-dessus de tes futurs disciples. N'oublie pas : « seulement un échelon ». Si tu t'élèves de trente, par rapport à ceux que tu veux aider, tu n'obtiendras que leur admiration et ils tenteront de copier tout ce que tu dis. Voilà la grande erreur ! Ce qui est intéressant, c'est qu'ils croissent ; ce qui est intéressant, c'est qu'ils admirent seulement

leur propre monde intérieur ; ce qui est intéressant, c'est qu'ils s'enorgueillissent chaque jour davantage de la découverte de leur grand pouvoir énergétique. Si tu te fais inatteignable, tu parviendras à posséder un groupe d'êtres suivant un mythe nommé Rodrigo. Si, par moment, tu démontres l'inconsistance de ton « savoir », tu permettras l'affermissement du « savoir » de ton élève.

— Mais, mon Oncle, si l'on montre des faiblesses, il est bien difficile de guider.

— Je ne t'ai pas parlé de « faiblesses dans l'agir ». Ils devront te connaître à tes « œuvres » et non pas à ce que tu dis ; si tu oses dire « ma parole est infaillible », tu ne feras qu'allonger d'un la liste des grands menteurs de notre siècle. En profitant au passage pour vitaminiser ta « vanité » et permettant ainsi la procréation immédiate de sa fille favorite : « la prépotence ».

— La « prépotence » est fille de la vanité, mon Oncle ?

— Tu dis la vérité, Rodrigo.

— Mais, alors, quelle est la différence entre « orgueil » et « vanité » ?

— Il y a un monde entre les deux, mon fils. L'« orgueil » naît chez un homme équilibré de tout ce que nous produit de « l'Honneur naturel » dont fait montre la totalité du monde animal. Un lion peut être qualifié d'orgueilleux, mais jamais de vaniteux. Le lion est sûr de lui-même ; il possède une ample vision des limitations et des pouvoirs donnés à son espèce par l'évolution ; mais il n'est jamais « prépotent » ; au contraire, il est assez humble.

— Je voudrais profiter de l'occasion pour que tu m'expliques le concept d'« humilité », dit Rodrigo.

— L'humilité est un respect sincère des « échelles de valeurs » conçues et développées dans l'Ego de chaque personne, encore qu'elle possède des normes contraires aux lois naturelles. C'est le maintien de « l'honorable courtoisie » vis-à-vis de tout être vivant. C'est accorder la même attention préférentielle au roi qu'au vassal, au ministre qu'au portier. C'est s'engager à une reconnaissance éternelle envers les

personnes qui nous ont accordé une faveur, sans s'arrêter à mesurer si elle était grande ou petite. Attention, mais très attention à ne pas confondre « l'humilité » avec un « servilisme accommodatif »... Terrible erreur ! Cela ne pourrait nous conduire qu'à l'amère saveur de l'infortune. N'oublie pas que, dans un lac tranquille dont on ignore la profondeur, peuvent perdre la vie le lion orgueilleux... et le puissant éléphant !

— Qu'il est facile de faire du tort sans le vouloir, mon oncle !

— C'est vrai ! Mais cela ne justifie pas que naisse le tourment de la préoccupation ou du remords ; car, pour avancer, il faut fouler l'herbe. Ce n'est que si tu t'emploies à la détruire, ou si tu cherches la manière la plus ingénieuse de la dessécher que tu as le droit de permettre au regret de pénétrer dans ton être intérieur ; en effet, une telle sorte d'action a pour unique vertu la recherche de la ruine gratuite. C'est pour cela, cher neveu, que, dans cet art, tu devras marcher en regardant, à certains moments, en arrière, en tâchant de t'assurer que toute l'herbe aplatie par le poids de ton corps ne montre qu'une inclinaison passagère, et qu'il n'y a pas de dommage, donc. Quelque anomalie que ce soit impliquera un arrêt immédiat de la marche pour tenter de réparer le mal.

— Je me sens confondu, dit Rodrigo, contemplant le sol comme s'il y avait pu trouver quelque réconfort.

— Allons, allons, jeune homme ! Ce n'est pas l'heure de la compassion. La guerre n'en est encore qu'à son début et bien des escarmouches devront encore se produire ; et l'intéressant, c'est l'objectif final.

— Peut-être vais-je t'offenser avec cette question, mon oncle, mais, de toute manière, il est inévitable que je la pose.

— Dis.

— Quel est l'objectif final ?

— Je le savais, je le savais ! dit Alphonse en souriant et en remuant légèrement la tête ; il retrouvait en partie son ancien style à demi-sérieux.

— Tu anticipes le malaise possible.

— Pas d'importance, tête d'idiot. Je croyais que tu savais clairement que tout était dirigé vers le réveil de l'homme, afin de produire « l'illumination » de son « moi intérieur ».

— Oui... ça, je le sais bien ; mais cette illumination intérieure, ou état de « Satori » comme l'appelle le Zen japonais, est quelque chose de tellement élastique, de si difficile à expliquer.

— Mais c'est évident, mon petit ami ! Comment donc a-t-il pu se faire que passe par cette tête creuse, à cet instant de la vie, l'idée qu'une « sensation », puisse s'exprimer avec la langue.

— Un moment, demanda Rodrigo en affrontant le regard intelligent d'Alphonse, qui montra d'un geste presqu'imperceptible son plaisir devant la réaction de son neveu. Il y a une grande différence entre ce que mon père et toi avez développé pour instruire des êtres formés à ces pratiques depuis le sein maternel, et la lutte qui doit être soutenue pour tenter de converser avec des « Ego » intensément préparés, aux armes défensives sophistiquées, et prompts à réagir avec agressivité chaque fois qu'ils croient leur « Echelle de valeurs » menacée. C'est pourquoi il est de mon devoir, qu'on le veuille ou non, d'essayer d'exprimer avec des mots « les sensations » absolument inconnues pour l'auditeur ; de plus, tous gardent une constante commune dans leurs cerveaux : « N'accepter que ce que leur raisonnement reconnaît comme logique » ; en cas contraire, tu es méprisé comme un billet d'autobus — c'est-à-dire qu'il sert seulement pendant le voyage.

— Brillante, ta dissertation ! Ne t'arrêtes pas et essaies de m'expliquer ce que l'on comprend par « Satori », du point de vue de la raison.

— C'était ma question, mon oncle !

— Maintenant, c'est la mienne, jeune homme. C'est pourquoi j'ouvre mon ouïe pour mieux entendre.

— Selon ma modeste opinion, commença Rodrigo, expliquant aussi lentement qu'il lui était possible afin de mieux faufiler ses idées, beaucoup d'êtres vivent étendus sur une litière, dans une pièce où

règne une obscurité profonde, sans avoir conscience de l'aspect de leurs corps, ni de la forme des meubles qui garnissent la pièce ; d'autre part, ils ne soupçonnent même pas l'existence d'un monde plein de vie qui entoure la chambre. De ce fait, ils doivent consacrer le maximum de temps à dormir, car ils ne se hasardent pas à se lever de leur agréable lit par crainte de l'inconnu. Quelquefois, les plus hardis allument quelques allumettes et notent, bien que ce soit pendant de rares secondes, les silhouettes diffuses de l'ameublement du lieu. Mais, avec une telle sorte de lumière, il n'est pas possible de préciser les détails ni les dimensions réelles de ce que l'on voit. Du fait de la brièveté de la flamme et du peu de temps pendant lequel elle est allumée, il peut très bien arriver que l'on se brûle les doigts — ce qui oblige à cesser ce jeu de l'investigation ; on se persuade alors que le plus logique est de recommencer à « dormir ». Cependant, celui qui a allumé sa première allumette désirera se reposer moins et explorer davantage. Si, par malheur, personne ne lui fournit une bougie, cet homme sera condamné, tout le reste de sa vie, à gratter ses allumettes sans se risquer à quitter son lit ; en revanche, si quelqu'un lui donne une bougie et l'accompagne dans sa recherche en lui indiquant où se trouvent les obstacles qui le feraient trébucher, il n'y a pas de doute : il ne voudra plus revenir à l'immobilité de celui qui gît sur son lit. Pour moi, n'importe lequel des chemins qui mènent à la vérité intérieure est le bon ; peut-être les bougies sont-elles différentes — quelques-unes plus belles, d'autres plus simples —, mais toutes remplissent le même rôle : « éclairer », et c'est la seule chose intéressante pour maintenir l'individu éveillé. D'après ce qui vient d'être dit, le « Satori » est l'état de « conscience », dans lequel l'homme ayant pris « conscience » du monde qui vit en dehors de sa pièce, marche vers l'extérieur pour s'intégrer à cette nouvelle vie pleine de clarté naturelle, et tourne le dos pour toujours à la grossière et ténébreuse demeure de l'obscurité.

— Bravo, Bravo ! s'écria Alphonse. Mais il me reste un doute. Dis-Moi. Cela implique que la majorité des hommes vivent dans un manque de lumière qui a tout de la folie obsessionnelle ?

— Je n'ai pas dit cela, mon oncle, mais je crois qu'une grande quantité d'entre eux « subsiste » entre la lueur des allumettes et l'obscurité totale.

ET LES PORTES S'OUVRIRENT...

Le temps, ennemi implacable de l'homme qui tente désespérément de s'accrocher à cette vie, avait entamé, chez Rodrigo, la caractéristique course effreinée que commence à remarquer toute personne qui touche à la courbe des trente-trois ans. Divers diplômes couronnaient ses triomphes en différentes matières universitaires, mais il continuait à rechercher l'unique récompense qui lui permettrait un orgueil apaisé : « La recherche de la manière de transmettre le langage du monde intérieur ». C'est précisément à cette époque qu'un petit groupe de professionnels des deux sexes, appartenant aux diverses branches du savoir scientifique, absolument étrangers à la famille, pénétra, pour la première fois depuis presque 600 ans, dans les « Dojos » d'entraînement ; leur dessein était de connaître de l'intérieur cette « étrange » science-art-doctrine et philosophie, si facile à confondre avec le Zen. C'était la période où Rodrigo luttait rageusement contre l'idée de former « coûte que coûte » de dignes successeurs d'une si antique « tradition orale » — sans prévoir les variations ou intentions que, de manière cachée, méditait le hasard, car il prétendait aider bien davantage à éveiller un guide qu'à permettre la prolongation de la tradition.

— J'espère, leur disait Rodrigo, que grâce à l'asymétrie des expressions à utiliser dans l'avenir, nous parviendrons à conduire l'illogique au logique. A cette fin, notre enseignement de base se modèlera sur la technique de la peinture : au début, les lignes grossières formant l'infrastructure du tableau... après, petit à petit seulement, il s'imprégnera de couleurs donnant l'image évocatrice de la beauté pour certains... ou de la laideur pour d'autres.

Cette dernière phrase prononcée, Rodrigo, se levant de son siège, se dirigea vers la bougie de couleur céleste qui se trouvait sur la petite console placée à l'extrémité de la zone de paix du « Dojo » improvisé. De là, et tandis qu'il l'allumait, il affirma :

— Par ce que j'ai dit, je pense avoir apaisé une partie de ton inquiétude, Guillermo.

— Oui et non. Pour être franc, je t'avouerai qu'il y a certaines choses qui ne sont pas très compréhensibles, et d'autres qui donnent lieu à d'autres questions.

— Ici, tu devras apprendre à attendre.

— Plaise à Dieu, Rodrigo ! J'ai toujours pensé que celui qui y parvient est en passe de se transformer en un homme pourvu de certains privilèges.

— Rien de ce qui est habituellement fait par la nature n'est un privilège, car nous faisons tous partie d'elle ; et « attendre » le moment opportun est une de ses nombreuses règles. Ne pas accomplir ses lois, c'est nager contre le courant ; et cette activité est aussi sotte que tenter de convaincre les fleuves de naître en mer et de venir mourir dans les montagnes. Crois-tu qu'ils en feraient cas ?

— Non ! Ce serait stupide.

— Eh bien, [illegible] j'y insiste, est l'une des nombreuses lois naturelles. Si tu n'acceptes pas mes paroles, fais-en l'expérience en observant tant et tant d'êtres vivants qui habitent sur notre terre peuplée — évidemment, sans te concentrer sur l'espèce humaine qui est la seule à la transgresser.

— Merci, Rodrigo ! dit Guillermo.

— Comment peux-tu être si ingrat ? répondit-il, toujours face à la bougie et comme s'il parlait à la flamme qui commençait de nouveau sa combustion oscillante et indécise.

— Tu me surprends ! Je t'ai dit merci de tout cœur.

— Pour cela, Guillermo. Remercier pour quelque enseignement de notre groupe, c'est indiquer que la faveur a été acquittée. Le droit et le devoir de cette comptabilité se sont équilibrés. Dire « merci » signifie l'inexistence de pertes ou de gains dans ce bilan. Crois-tu possible que notre bilan doive se clore définitivement ?

— J'ai compris !... J'ai compris... Mer... ! Pardon !

— Avant de continuer, déclara Rodrigo en s'adressant à tous les assistants, nous allons accepter l'existence de sept niveaux de conscience à l'intérieur de l'homme :

+ Niveau 1, ou des Agents Physiques,
+ Niveau 2, ou de l'Ego,
+ Niveau 3, ou de l'Aire Intellectuelle,
+ Niveau 4, ou de l'Aire Emotive,
+ Niveau 5, ou de l'Aire Motrice,
+ Niveau 6, ou des Connexions,
+ Niveau 7, ou de l'Energie Vitale.

Tous ces niveaux peuvent être éveillés selon des techniques spécialement dirigées vers chacun d'eux. Ainsi, par exemple, le Wu-shu et le Tai-ki seront le langage à employer pour être entendu de « l'Aire Motrice ». Le dialogue réflexif sera le moyen de communication avec l'Ego, certaines fois calme, d'autres fois dur et flexible comme les aciers récemment trempés, et le plus souvent, il sera tranchant et incisif. Amener l'Ego à comprendre les réalités qui se trouvent à l'extérieur et à l'intérieur de son champ d'action, ses limitations et ses dévoiements : ce sera le but à atteindre. Et ce, jusqu'à ce qu'il accepte — à titre de premier signe d'humilité — l'existence de grandes vérités inatteignables par sa « compréhension », devant lesquelles la seule attitude possible est de les accepter comme des « réalités senties »,

mais sans les faire entrer jamais dans la catégorie des dogmes. Musique, relaxation, peinture, compréhension du monde des fleurs, constitueront le contact avec « l'Aire Emotive », qui permettra d'écouter les sons infinis produits par la vie, tandis que se réalise le perpétuel mouvement de transformation. Le I Ching et les Chuan Fu, etc. ouvrent les portes de l'éveil de « l'Aire Intellectuelle ». Méditation, tir à l'arc permettront de prendre conscience de l'énergie potentielle du Ch'i.

— Il est extrêmement compliqué de comprendre ce que tu dis, déclara Dirk, en particulier lorsque n'ont pas été définis des concepts comme Wu-shu, Ch'i, Tai-ki...

— Je le sais, répondit Rodrigo ; c'est pourquoi je vous demande du calme, et encore plus de calme ; tout viendra en son temps exact et, pour éviter des désordres injurieux envers cette philosophie, nous devons penser comme si cette conversation n'avait pas eu lieu. A une autre occasion, nous reviendrons de façon plus approfondie sur ce thème. Ce qui est intéressant, pour l'instant, c'est de comprendre clairement l'existence des sept niveaux de conscience.

— Puis-je poser une question ? dit Calu.

— Bien sûr, répondit Rodrigo.

— Je t'ai entendu dire sur la compréhension du monde des fleurs permet d'éveiller l'Aire Emotive. Est-ce vrai ?

— Il en est bien ainsi, Calu ; mais tu dois y ajouter également la musique, les relaxations et la peinture.

— Cette « compréhension des fleurs », est-ce la même chose que l'art de l'arrangement floral ou ikebanas ?

— Non, Calu. Ecoute : Rien n'est plus précis et plus identique à notre point de vue que ce qui a été exprimé, il y a des années déjà, par un penseur occidental qui a écrit sur les fleurs. J'ai malheureusement, oublié son nom ; mais je me souviens presque exactement des parties principales de ses puissantes phrases :

« Dites-moi, gentilles fleurs, écrivait-il, larmes des étoiles, connaissez-vous le terrible destin qui vous attend ? Rêvez, balancez-vous, jouez tant que vous le pouvez dans les douces brises de l'été. Demain, une

main sans pitié vous étreindra la gorge, vous serez arrachées brutalement, découpées membre après membre, traînées loin de vos demeures. L'infortune sera tenue pour belle ! Elle pourra dire combien vous étiez enchanteresses tandis que ses doigts seront imprégnés de votre sang ; dites-moi : Sera-ce de la bonté ? Peut-être votre destin sera-t-il d'être emprisonnées dans les cheveux d'une femme que vous savez sans cœur, ou enchaînées à la boutonnière d'un homme qui n'oserait pas vous regarder en face si vous étiez un homme. Peut-être votre destin sera-t-il de vous voir enfermées dans quelque potiche étroite, avec un peu d'eau stagnante pour étancher la soif affolante qui annonce que la vie est en train de s'enfuir.

« Fleurs, si vous habitiez les palais du mikado, de temps à autre, vous rencontreriez un personnage terrible, armé de ciseaux et d'une petite scie. Celui-ci s'intitulerait lui-même maître des fleurs. Une telle personne vous couperait, vous plierait, vous retournerait dans toutes les positions qu'il jugerait bon de vous imposer. Il retordrait vos muscles et disloquerait vos os comme un ostéopathe. Il vous brûlerait avec des charbons ardents pour arrêter la fuite de votre sang, et plongerait des fils de fer dans votre chair pour activer votre circulation. Il vous imbiberait de sel, de vinaigre, d'alun, de vitriol même. Il verserait à vos pieds de l'eau bouillante lorsque vous lui paraîtriez sur le point de défaillir. Ce serait sa gloire de vous maintenir en vie deux ou trois semaines de plus que ce que vous auriez résisté sans son traitement. N'auriez-vous pas préféré, peut-être, qu'il vous tue au moment de votre emprisonnement ? Quels crimes avez-vous donc commis pendant votre incarnation antérieure pour mériter un châtiment semblable à celui que vous subissez ? Pourquoi les fleurs sont-elles nées si belles, et pourtant si malheureuses ? »

— Quelle sage manifestation du « sentir », assura Rodrigo. Quinze mille mots ne sauraient exprimer avec autant de précision le respect que le monde doit observer à l'égard des fleurs. Comme on affirme avec juste raison que les poètes, les peintres, les artistes de la plume, musiciens et sculpteurs, sont des privilégiés de la nature ! Combien de merveilles et de vérité l'auteur de ce texte a exprimées en si peu de lignes !

Notre philosophie, continua-t-il, ne blesse ni ne détruit l'évolution normale de ces magnifiques représentants du monde végétal, pas plus

qu'elle ne le ferait de la vie d'un homme — à moins que ne se présente une nécessité impérieuse, une cruelle réalité, qui obligerait à une mesure aussi extrême. Hommes et fleurs sont frères ; ils possèdent même des caractères identiques : entourée d'épines menaçantes, une fleur peut cacher son parfum et sa beauté ; de même, un homme montrant un visage dur, une attitude hautaine, peut cacher une toute exquise tendresse et bonté. Ce qui vient d'être dit permet d'énoncer ce que doit être « l'arrangement floral » selon notre conception. Il sera simplement « vivant », ou bien il fera usage d'éléments qui, ayant péri par le cours naturel des choses, ont conservé une particulière beauté. Ce sera soit une branche arrachée par la tempête, soit une coquillet rejetée par la mer sur le sable humide, un chardon, une immortelle, l'écorce d'un arbre où un insecte, sur le chemin de la rénovation, a laissé sa carapace. Plantes et petits arbres recréent des paysages réduits dans les jardins. Des ruisselets traverseront ces petits fourrés qui, contemplés par l'ouverture de notre monde intérieur, prendront vie, donnant ainsi naissance aux émotions, donnant des ailes au jeu de l'imagination, pour, enfin, donner le calme et l'équilibre. Un arrangement floral nous fait pénétrer, sans que nous nous en rendions compte, dans certaines énigmes de la vie et de la mort. Une fois brisée la symétrie des formes, il nous permet de trouver sous chaque angle des éléments nouveaux. Hier devient aujourd'hui, avec ce rameau qui se dessèche ; demain est déjà présent dans ces plantes vivaces qui demeureront après que nous autres aurons disparu. Enfin, les effets de couleurs, les jeux de lumière et de teintes nous conduisent par le chemin de l'esthétique naturelle et pure. Une seule exigence doit présider à l'exécution des arrangements floraux : Là où tu installes un Yang, oppose un Ying.

— Et la musique ? demande Ximena.

— Pour ce qui est de la musique, répondit Rodrigo, nous devons chercher, comme en tout, la participation, la coordination et l'harmonie de tous les niveaux du monde intérieur. Grâce au très intelligent Ego, nous pouvons prendre conscience de ce que trois types de musique influent directement sur les Aires, aussi bien motrice qu'intellectuelle ou émotive, c'est-à-dire sur les niveaux trois, quatre et cinq du monde intérieur. Celle où le rythme joue le rôle le plus important pénètre directement vers l'« Aire Motrice », éveillant une réponse qui s'expri-

mera par des mouvements automatiques et cadencés. Communément, c'est la musique de percussion excessive, répétitive et monotone. Les danses de guerre primitives sont un exemple caractéristique de cette sorte de mélodie. Toute la musique composée pour le plaisir de l'homme jeune correspond à ce type — quelqu'une possédant toutefois un excellent mimétisme émotif —, mais ce qui prime, au fond, c'est un rythme extrêmement marqué. « L'Aire Emotive » accueille la musique paisible à la douce harmonie ; elle accepte avec grand plaisir les instruments solistes qui expriment un sentir. Une flûte plaintive, un violon qui chante l'amour sont des stimulants qui permettent aux idées de vagabonder dans les directions les plus invraisemblables en s'unissant à des souvenirs qui, venus du sein des eaux, affleurent. « L'Aire Intellectuelle » reçoit avec bonheur les sons organisés mathématiquement. Exacts dans leur développement orchestral. Ici, le défilé des images devient presque impossible. Parvenir à l'association de ces trois formes de « sentir » la musique permet de donner naissance à « l'activité auditive » de l'« auditeur passif ». Il devient dès lors difficile de distinguer, de l'instrument ou de celui qui écoute — maintenant actif —, qui est la source créatrice des différents sons que l'on entend. Un jour, mon frère Alvaro commentait ainsi cette situation : la musique émeut la délicatesse propre de la beauté intérieure. L'homme peut écouter de la même manière que la nature ; il peut entendre le rythme de l'Universel et, avec lui, commencer sa danse à la recherche de l'équilibre qui le conduira à la grande paix intérieure, pareille à celle d'un enfant endormi, pareille à la majesté du condor qui traverse le ciel, entraînant le crépuscule pour permettre la venue de l'aurore.

— Peut-être parviendra-t-il à écouter tous les sons qui agitent la vie et la matière ;

— Peut-être, la force de la lave contenue qui fait trembler la terre sera-t-elle entendue, et son rythme compris ;

— Peut-être, la violence de la tempête qui grandit sera-t-elle entendue, et son rythme compris ;

— Peut-être, la vague qui éclate contre le roc et qui entraîne une autre vague plus forte sera-t-elle entendue, et son rythme compris ;

— Peut-être, la furie de la brute déchaînée sera-t-elle entendue, et son rythme compris ;

— Peut-être, tout ce qui a été dit produira-t-il le tressaillement de l'homme complet, et lui aussi sera entendu et son rythme compris.

Il y a quelque temps, reprit Rodrigo en observant le groupe, j'ai demandé à Calu d'écrire un poème. Le thème en était d'aider Juan pendant l'une de ses nombreuses périodes de doute. Voici le résultat :

Mon cher et bon ami
Viens ! Que nous allions courir
Jouer la main dans la main
Jusqu'à n'en plus pouvoir

Nous gravirons cette colline
Nous danserons sans arrêt
Et nous prenant par la main
Nous volerons jusqu'à la mer

Et quand nous serons dans le ciel
A côté des oiseaux qui fuient
Tu me conteras ce qui t'arrive
Et quelle douleur te détruit.

Je sais que tu peux voler
Aussi haut que je le puis
Vois-tu comme on voit les maisons ?
Vois-tu comment se cache le soleil ?

Saisis-moi la main
Pour ne pas perdre la direction
Il est difficile de ne pas se perdre
Si tu ne veux pas retourner

Aujourd'hui je te nomme mon ami
Et mon compagnon de jeu
Pour voler, courir et regarder
Et pour que nous revenions après

Juan ! t'appelleras-tu aujourd'hui
Et moi je m'appellerai Joséphine,

Ecoutant la musique de l'eau
La lumière sort de la brume

Sors de ta prison pour cette fois !
Et fuis pour un instant
Saute le mur de pierres
Et dis-moi tes pensées

En haut dans le ciel élevé
De céleste lumière dorée
Tu rencontreras le vent perdu
Et la paix tant désirée

Viens ! alors mon cher ami
Viens vite ! pour ce voyage
Viens ! que je te suives
Viens ! puisque j'ai déjà mon bagage.

— Pourriez-vous nous dire quelque chose sur le langage qui permet l'éveil de « l'Aire Intellectuelle », demanda calmement Hector.

— Pour converser avec l'Aire Intellectuelle, répondit Rodrigo après une brève mais profonde pause, il faut un idiome métaphorique, outre l'utilisation d'instruments très exactement accordés, comme ceux que le Bouddhisme Zen nomme « Koan » et que nous autres appelons Chuan-Fu. Il est ici nécessaire d'expliquer bien clairement la grande similitude qui existe entre nos techniques et celles du Zen « non influencé par le Bouddhisme ». Les Chuan-Fu sont, à première vue, une « irrationalité à toute épreuve » ; mais, lorsque l'on a eu l'occasion de les vivre, ils se transforment en attitude de « rationalité explosive ». Ils sont l'esprit et la lettre du comportement humain face à certains stimulants. Ce sont des affrontements entre des Egos équilibrés, appuyés sur la force du raisonnement, et des Egos Usurpateurs faisant preuve d'une intelligence de puissance équivalente. Je sais que ces concepts d'Ego équilibré et d'Ego Usurpateur sont une nouveauté pour vous ; mais, pour l'instant, considérez l'existence de deux Egos au niveau numéro deux du monde intérieur — chacun ayant ses caractéristiques très particulières, qui le différencient énormément. Pour le moment, la seule chose intéressante est d'avoir présent à l'esprit que l'Ego Usurpateur a des réactions assez anti-naturelles, en comparaison de l'Ego équi-

libré. Rodrigo se tut un instant, puis il reprit. Quant à l'emploi et au maniement de cette arme puissante découverte par les guides de ce chemin initiatique — je veux dire les Chuan-Fu —, nous devrons consacrer beaucoup d'heures à les étudier et analyser, étant donné que leur nombre dépasse 100. Voyons quelques exemples :

Quand nous gardons le silence, nous « sommes » un ; quand nous parlons, nous sommes deux.

— Je crois qu'il y a une erreur d'expression, corrigea Guillermo.

— Il se peut bien répondit Rodrigo avec un agréable sourire. Pourquoi n'expliques-tu pas toi-même la signification de ce Chuan-Fu ?

— Il faudrait que tu me fournisses d'autres renseignements !

— Avec tout ce que nous avons dit précédemment, tu en as suffisamment.

— Dis-moi. S'agit-il de plus de deux personnes ?

— Non, Guillermo. C'est toi-même qui parles avec toi-même.

— Alors, la phrase est erronée !.. Tu l'as mise au pluriel et...

— Non Guillermo. La phrase est correcte.

— Excuse-moi Rodrigo ! Mais ce sont là des mots sans aucune signification.

— Recherche sa merveilleuse logique.

— Impossible, si nous partons en falsifiant les fondements du bon langage.

— Ce petit duel, affirma Rodrigo en s'adressant aux auditeurs, se produira normalement chaque fois que vous affronterez un Chuan-Fu. Si, après y avoir passé un temps normal, on ne parvient à aucune solution réelle, alors on conduira l'affligé, comme un enfant, vers la véritable solution. Dis-moi, Guillermo, peux-tu voir le monde extérieur face à toi ?

— Oui.

— As-tu la sensation d'être maître de ton monde intérieur ?

— C'est logique.

— Les idées, sensations ou images nées de ton monde intérieur, quel moyen utilisent-elles pour être exposées, ou mieux, pour être traduites le plus fidèlement possible ?

— Le langage.

— Crois-tu Guillermo, que ton langage ne t'as jamais joué de mauvais tours ? N'as-tu jamais voulu exprimer un « sentir » sans pouvoir trouver les paroles adéquates, ou simplement les paroles ne t'ont-elles pas fait dire autre chose ?

— Si, parfois.

— En conclusion, cette situation nous conduit à ceci : « lorsque nous parlons, nous sommes deux », celui qui « sent » et celui qui « exprime », en revanche, « Quand nous gardons le silence, nous sommes un », celui qui sent ; ou, en d'autres termes, dans le silence, nous parvenons à unifier les stimulants du monde intérieur et du monde extérieur, c'est pourquoi « nous sommes un » ; quand nous parlons, il est quasi impossible de les réunir, c'est pourquoi « nous sommes deux ». Le danger est grave pour celui qui parle pour le plaisir de parler. Vous ne le croyez pas ? Dis-moi Guillermo, combien de fois t'a-t-il fallu mentir pour pallier les peines auxquelles t'as entraîné ce fait de parler pour parler ?

— Tu es un sage déconcertant !

— Moi, non, Guillermo. Mais les Chuan-Fu oui. En fait, on n'en finit pas ainsi avec un Chuan-Fu ; nous n'avons vu que son « savoir » ; par la suite, l'étudiant doit aborder le « faire », c'est-à-dire, s'essayer à le pratiquer, le scruter dans l'ambiance qui l'entoure, dans le travail, dans les distractions, etc., tâchant de s'observer aussi bien que les autres. Avec le « savoir » et le « faire », il parvient à la « compréhension », qui est l'une des clefs ouvrant les portes vers la tranquillité et la sagesse donnée par « l'Aire Intellectuelle » à ses hardis conquérants. Ecoutez cet autre Chuan-Fu, demanda Rodrigo avec autorité.

Assis sur le sol d'un long corridor ouvert qui servait d'antichambre aux dortoirs, un groupe de disciples contemplait le majestueux spectacle

offert par les dernières heures du crépuscule du soir. Brusquement, un beau chat sauta depuis le vaste jardin vers l'intérieur du corridor, tombant juste au milieu de celui-ci et le divisant innocemment en une aile droite et une aile gauche. Rapidement, ceux qui se trouvaient dans la naissante aile gauche tentèrent de chasser le chat et parvinrent à le capturer par sa moitié postérieure ; mais grande fut leur surprise en constatant que, face à eux, les mains des compagnons de la naissante aile droite tenaient la partie antérieure du félin effrayé. Les deux groupes luttèrent férocement pour la possession de ce dernier. La force d'extension déployée par les deux partis en lutte — qui tenaient comme corde de liaison le corps de l'infortuné intrus —, entraîna la réaction de quelques modérés ; ils convainquirent les autres que la poursuite du conflit ne conduirait qu'à la destruction totale de ce bel exemplaire de la nature et que, en conséquence, afin de mettre un terme à cette situation, ils considéraient comme un bon conseil de s'adresser au Seigneur de la Maison pour qu'il décide sans appel possible qui seraient les futurs maîtres du chat. Une réflexion générale entraîna l'approbation unanime de l'heureuse suggestion des modérés et on sollicita immédiatement une réunion de caractère urgent avec le Seigneur de la Maison. Mais on informa les disciples que, malheureusement, le Seigneur de la Maison se trouvait être absent et qu'il ne reviendrait probablement qu'au milieu de la nuit. De toute manière, si la situation présentait un caractère d'extrême gravité, un ancien élève de cinquième lune était prêt à les écouter. Après d'âpres discussions entre les féroces opposants, ils décidèrent de se présenter devant le juge qui leur était proposé. Rodrigo se tut un moment, comme pour solliciter une meilleure attention ; puis, il poursuivit :

— Les salutations rituelles terminées, le cinquième lune écouta attentivement le récit de l'incident qui motivait la réunion. Puis il réclama la présence d'un représentant de l'aile droite et d'un de l'aile gauche, décidant que celui qui lui dirait cent raisons logiques et différentes serait le futur possesseur du petit chat. Pendant ce temps, l'objet de la discorde ronronnait dans une attitude de remerciement aux pieds d'un sauveur aussi magnanime et puissant, qui avait su dominer l'agressivité de ceux qui le malmenaient.

Lentement, mais inexorablement, le défenseur de l'aile droite exposait une à une les raisons favorables à sa cause. Brillant orateur, avec

chacun de ses arguments il affirmait la loi et le droit de possession qui, en justice, revenait à ceux dont il défendait la cause. L'avocat de la gauche se montra, lui aussi, intelligent et incisif dans la démonstration de ses droits irréfutables sur la propriété du félin. Rodrigo arrêta son récit, obtenant ainsi un bref instant de suspense. Puis, il continua :

Incroyable mais vrai, tous deux parvinrent en fait aux cent raisons — si bien qu'on dut constater le match nul. Tendue... très tendue était l'atmosphère ambiante lorsque se termina le dernier exposé. La salle demeura silencieuse, et on ne pouvait déterminer combien de temps cela allait encore durer. Le moniteur comprit l'impossibilité de résoudre le différend par des approches successives de raisonnement. Rapide comme l'écureuil, et avec une énergie fracassante, il dégaîna son sabre et coupa en deux l'animal épouvanté ; il donna une moitié à l'aile gauche, et l'autre à sa rivale. L'incrédulité et la stupeur s'emparèrent des assistants ; baissant la tête en signe de douleur, ils transportèrent les restes mortels afin de leur donner une délicate sépulture. Un voile de tristesse descendit sur tous les recoins de la demeure. La Maison dormait, sauf le juge promoteur de l'impitoyable action, qui attendait patiemment le retour du Seigneur de la Maison afin de lui raconter les événements et de lui demander si son procédé avait été adéquat. Il était minuit lorsque les deux interlocuteurs se rencontrèrent ; après une description détaillée des faits, on demanda au Seigneur de la Maison d'approuver ou de rejeter la solution trouvée en son absence... De façon inattendue, et seulement après un moment de mutisme total, le Seigneur de la Maison enleva soigneusement ses sandales et, les mettant sur sa tête, se retira dans ses appartements privés en fredonnant une mélodie à la mode. Le juge improvisé sourit spontanément et s'écria : Grand et honorable Seigneur ! Si tu avais été ici, le gracieux et faible félin se trouverait encore à jouir de la vie !

Pourriez-vous me dire combien d'innocents petits chats vous avez détruits inconsciemment, au cours de votre existence, pour avoir accordé une importance de vie ou de mort à des faits qui ne relevaient que de sandales sur la tête ?

Un autre Chuan-Fu dit :

« Si tu as une épée, JE T'EN DONNERAI UNE. Si tu n'en as pas, alors JE PRENDRAI celle que tu as ».

Irrationnel ! Anti-logique ! Ne croyez-vous pas ?

— Pourrais-tu nous expliquer avec plus de détails ce dernier Chuan-Fu ? demanda Calu.

— Donne le temps au temps, répondit Rodrigo. Le moment opportun viendra d'étudier chaque Chuan-Fu en détail ; n'oublie pas que, aujourd'hui, nous parlons de l'argument général de cette œuvre du théâtre de la vie ; demain, nous prendrons connaissance des diverses arguties de chaque rôle.

— Demain ? dit Mario.

— Oui, demain ; c'est-à-dire dans cent ans, ou dans deux jours, ou dans quatre heures, ou dans les mots que je vais prononcer.

— Comment en est-il ainsi ? interrogea une nouvelle fois Mario.

— Ainsi ! répondit Rodrigo.

— La chose commence à se compliquer, commenta Mario à voix très basse, à l'intention de son voisin.

— Pas pour toi, Mario, mais pour ton Ego Usurpateur.

— Serait-ce possible que, quelque jour, j'atteigne la clarté, Rodrigo ?

— Serait-ce possible que, quelque jour, j'atteigne ton raisonnement, Mario ?

— Impossible, parce que je suis extraordinairement intelligent, répondit Mario en riant franchement de sa propre plaisanterie.

— De quelle intelligence me parles-tu, idiot ! rétorqua Rodrigo avec grossiéreté, tandis qu'il le regardait avec des yeux semblables à deux lances.

— Je ne croyais pas t'avoir à ce point offensé.

— Que sais-tu de ce qui est, ou non, offense ? Pauvre malheureux, qui ne sais même pas qui tu es.

— Attention, Rodrigo ! Moi aussi, je pourrais t'offenser.

— Défends-toi, alors lâche !

— Tu le veux ! Eh bien, je te dirai que, pour moi, tu n'es rien de plus qu'un psychopathe jouant à l'oriental.

Alors que tous croyaient à la rupture de la paisible harmonie qui, jusque là, avait régné sur le Dojo, ils virent Rodrigo changer d'attitude ; son sourire reparaissait et envahissait la salle, plein de bonté et de tolérance.

— Nous avons assisté à un combat Ch'an, dit Rodrigo calmement. On désignera par ce nom l'action offensive de paroles, d'images ou d'idées exprimées de manière spontanée et agressive, à l'encontre d'une personne dont on pense qu'elle a commis quelque action irrégulière, préjudiciable à la bonne harmonie de la coexistence.

— Ne me dis pas que j'ai commis cette faute, dit Mario avec grande affliction.

— En aucune manière ; l'unique chose discourtoise a été mon raisonnement qui utilisa le tien pour présenter la meilleure définition possible d'un combat Ch'an.

— Pardonne-moi toutes les insanités que j'ai dites.

— Il n'y a rien à pardonner, parce que ce n'est pas toi qui a parlé ; le seul qui ait parlé, c'est ton Ego Usurpateur ; et c'est pour le surprendre, lui, que les anciens ont découvert cette arme extrêmement puissante.

— Quel est le motif d'une action aussi agressive ?

— Tout ce qui est conservé pendant de longues périodes finit inexorablement par se corrompre, activité qui s'étendra, qu'on le veuille ou non, comme une étincelle dans la paille sèche, à tout ce qui l'environne. Le dicton « une pomme pourrie dans une caisse pourrit toutes ses compagnes » est à l'exacte ressemblance de ce que vous venons de dire. L'Ego Usurpateur, lorsqu'il souffre d'une « injustice », selon le bilan établi par son « Infaillible Echelle des Valeurs », réagit drastiquement contre le malheureux qui a osé l'irriter : « toujours et quand il est le plus faible » ; dans le cas contraire, il choisira ce qui est plus

logique, convenable et sûr ; « ruminer le mauvais moment », ou commenter avec qui est prêt à l'écouter l'injustice suprême du fait, ou encore « la faute de jugement » épouvantable commise par un chef aussi mauvais, qui a osé critiquer les agissements toujours intelligents et diligents de son subordonné « incompris ». Il suffira que les auditeurs inconditionnels lui donnent la plus légère marque d'approbation, pour que le sujet passe de l'autocompassion à l'agressivité : Mais il a eu son paquet !... Parce que, quand il a crié, je lui ai répondu sur le même ton... et quand il a dit... je lui ai répondu en le regardant avec mépris... (???). Sans aucun doute, l'Ego rêvera à ce qu'il aurait voulu dire pour maintenir sa vanité à la place privilégiée où elle loge normalement, essayant ainsi de se reposer de la tension produite par cet affrontement. Mais les traces resteront, le venin de l'envie, de la vengeance et de la frustration a commencé de germer. La putréfaction débute parce que tout a été gardé comme un avare cache sa richesse. Dès lors, la décomposition peut gagner, lentement mais inexorablement, toutes les activités du malade.

Voilà la raison de l'existence du combat « Ch'an », déclara Rodrigo. Expulser toute la substance gâtée qui a été absorbée. Débarrasser l'Ego des fausses appréciations. Ce qu'on imaginait avoir exprimé, est exprimé ici, réellement, face au sujet qui en a été le motif, ou à son représentant. C'est une dialectique véhémente, dans laquelle tous deux s'attaquent et se défendent jusqu'à épuisement.

Ces faits, assez durs pour l'Ego Usurpateur, conclut Rodrigo, doivent obligatoiremrent se terminer par un « autocombat Ch'an ».

— Un quoi ? demanda Seretna.

— Un combat Ch'an contre soi-même.

— En quoi consiste-t-il ?

— Nous pourrions assurer qu'il est presqu'identique, dans la forme et le « sentir », au Combat Ch'an ; la seule chose qui diffère est que les personnages qui le livrent sont ici, celui qui souffre affrontant son propre Ego.

— C'est un monologue ?

— Peut-être pourrait-il être considéré ainsi ; mais la réalité est différente, puisque l'Ego trouve un défenseur qui le représente physiquement.

— Qui peut le représenter ?

— N'importe lequel d'entre ceux qui écoutent. La seule chose nécessaire est qu'il ait été choisi par le futur attaquant. Or, l'agression menée contre l'Ego devra être piquante, froide, suprêmement rationnelle, comportant des preuves effectives de ses conduites détournées et à double intention. En résumé « sans pitié ». De son côté, la défense devra remplir les conditions requises de véracité, de sérieux et de grande gravité.

— Pourrions-nous voir un exemple pratique ? demanda Enrique.

— D'accord ! Pose-moi quelque question, dit Rodrigo.

— Heu... Je n'en trouve pas !

— Pense... Pense...

— Demande-lui ce qu'est la vanité, l'aida Juan.

— D'accord !... Qu'est-ce que la vanité ?

— Ce n'est pas cela qui t'inquiète, Enrique ! Mais Juan, si. C'est pourquoi nous travaillerons avec lui. Pourrais-tu répéter ?

— Qu'est-ce que la vanité, demanda à nouveau Juan, marquant superficiellement son peu de plaisir à être engagé dans cette action.

— Dis-moi ! Crois-tu que tu es un homme intelligent ?

— Oui... un peu.

— Ce ne serait pas plus qu'un peu ?

— Bon, je...

— Je le sais déjà. Tu veux me dire que tu as réussi dans ta carrière et que n'importe qui ne parvient pas à une situation aussi élevée. N'est-ce pas ?

— En cela, tu as raison.

— Tu veux continuer à gravir les échelons ? demanda Rodrigo avec un certain regard sarcastique.

— Eh bien, le désir de tout homme est d'atteindre le sommet dans sa profession.

— C'est-à-dire que ton ambition est d'obtenir plus de pouvoir que tu n'en as déjà ?

— J'estime que tu ne peux mêler l'ambition et le désir de dépasser sa position présente, répliqua Juan avec un ennui marqué ; du reste, si ce désir n'existait pas, nous serion tous livrés à une impressionnante anarchie.

— Et qui es-tu pour le savoir ?

— Quelqu'un de plus âgé que toi ! Qui a vécu plus longtemps, et qui, de ce fait, en a vu davantage.

— Ta vieillesse n'implique pas sagesse ; mais il est possible qu'elle implique une plus grande ambition.

— Je considère les expressions que tu emploies comme un manque de respect, répartit Juan, tandis que sa figure se colorait de rouge comme s'il avait été exposé aux rayons du soleil dans un désert aride.

— Je te pardonne ; car tes impertinences sont logiques : seule l'intelligence limitée peut comporter une ambition maniaque.

— Assez ! dit Juan en élevant la voix avec agressivité.

— Tu voulais savoir ce qu'était la vanité ? Eh bien, tu me trompais ; tu connaissais parfaitement sa signification, puisque cela fait des années qu'elle loge dans tes entrailles, conclut Rodrigo avec son habituel sourire de compréhension.

— Entendu, Rodrigo ; pour cette fois, tu m'as surpris.

— A mon avis, interrompit Enrique, cela a été un nouveau combat Ch'an.

— C'est vrai. Maintenant, nous nous trouvons en situation pour

que Juan mène un combat Ch'an avec son propre Ego Usurpateur, source inspiratrice de l'ambition et de la vanité. Es-tu prêt, Juan ?

— Je crois que oui.

— Choisis donc quelqu'un pour représenter ton Ego Usurpateur.

— Veux-tu le faire, Guillermo ?

— Bien, mais je ne sais si je serai l'avocat le plus qualifié pour cette affaire.

— Allons, Juan, commence l'attaque destructrice contre ton Ego Usurpateur, le pressa Rodrigo.

— A cause de toi, j'ai dû passer beaucoup de mauvais moments, dit Juan à Guillermo.

— A cause de moi, tu es parvenu au poste que tu occupes, faible rival.

— Tu te trompes ! Si je me suis élevé, c'est grâce à mes qualités professionnelles.

— Comment le sais-tu ? Ne te rends-tu pas compte que par moi tu peux reconnaître qui est plus sot, qui est plus habile, qui est plus honorable, qui est plus filou. Mais grâce à moi seulement tu peux te convaincre que tu es l'être le plus intelligent de la race humaine, puisque, pour tout, tu as une solution.

A cet instant, tous les assistants partirent d'un sonore éclat de rire y compris Juan.

— Cela était une représentation sommaire d'un autocombat Ch'an, déclara Rodrigo. Evidemment, les faits ont été à moitié falsifiés, car les stimulants étaient peu naturels ; d'où, un accouchement prématuré.

L'usage de ces instruments qui permettent d'ouvrir les portes de ce fascinant Univers, continua Rodrigo, doit être limité aux Dojos uniquement, et n'avoir lieu qu'en présence de quelque guide. Toute exception à ce que je viens de dire constitue l'occasion d'une souillure à l'intérieur de l'homme, situation anormale à laquelle et il est très difficile de porter remède. Nous avons vu que, pour éveiller le troi-

sième niveau de conscience, connu sous le nom d'Aire Intellectuelle, on fait usage de Combats Ch'an. Auto-Combats Ch'an, Chuan-Fu et diverses autres techniques. Pour en finir avec cette partie, je vous présenterai un autre instrument d'exécution de cette Aire, appelé « Conversation Ch'an ». Son utilisation est fréquente, car elle est la forme courante d'expression des élèves de degré plus élevé ; elle permet de donner des réponses aux interrogateurs de toute sorte, et de parvenir, en peu de mots, à la racine de la consultation. Analysons donc une conversation Ch'an qui s'est tenue il y a des centaines et des centaines d'années :

Yun Chia s'en fut voir le maître Hui Neng, dans le dessein d'éclaircir certaines incertitudes. A peine était-il entré dans le spacieux jardin de la maison de Hui Neng qu'il le vit assis sous un arbre, révisant attentivement quelques manuscrits. Il se dirigea résolument vers le guide qui, se rendant compte de sa présence, l'attendit dans une attitude de parfaite amabilité. Le visiteur approcha lentement jusqu'au maître de maison sans dire un mot, fit trois tours autour de lui, pour s'arrêter finalement devant lui, face à face, sans témoigner du moindre intérêt à effectuer les saluts de courtoisie. Le maître le regarda et dit :

— On dit que tout initié vit avec les règles des trois mille bonnes manières et des quatre-vingt mille conduites aimables. Quelle est l'origine d'une sagesse si grande qu'elle permet à votre seigneurie d'exprimer un si magnifique orgueil ?

Le disciple répondit : « La vie et la mort sont des faits véritables. Pour la première, on a la chance de la contemplation ; mais la seconde, lorsque vous croyez l'observer, apparaît la fugacité réglant rapidement le sort de l'homme. Comment pourra-t-on comprendre ce que signifie la mort ? »

(Jusqu'ici, déclara Rodrigo, le développement des événements obéit à la logique occidentale. Peut-être notre premier faux-pas apparaît-il avec la manière dont le disciple manifeste son inquiétude. Traduisons-la dans notre langage habituel :

« La vie et la mort sont des faits véritables ; nous avons la chance de contempler journellement la première, car nous sommes vivants et nous voyons des vivants ; mais la mort, lorsque nous voulons l'observer,

apparaît de façon rapide et fugitive. De telle sorte qu'elle accomplit voracement sa tâche et disparaît à toute vitesse sans que nous parvenions à prendre conscience d'elle ; même si nous voulons la contempler en nous-mêmes, son action est si rapide que nous mourrons avant d'avoir pu nous rendre compte de ses méthodes de travail. Voici l'objet de mon doute : Comment pourra-t-on connaître la signification de la mort ? »

— Pourquoi ne pénétres-tu pas l'essence du non-naître ? répondit le maître. Peut-être serait-ce le plus cours chemin à parcourir pour la libération d'une si faible attache. (Pénétrer l'essence du non-naître, expliqua Rodrigo, signifie ne pas être vivant).

— Au non-naître il est imposé de naître — affirma le disciple — ; c'est pourquoi je puis me trouver face à toi ; et la libération est au-delà de la lenteur ou de la rapidité qui tant te plaisent ».

(Au non-naître il est imposé de naître, c'est-à-dire : je ne peux pénétrer dans ce qui n'est pas vivant, parce que je suis vivant ; la preuve en est que je peux me trouver face à toi pour t'écouter et que tu m'écoutes, et la libération de quelque attache que ce soit, pour être obtenue avec succès, n'a rien à voir avec le fait, qu'on la réalise de façon lente ou rapide).

— Tu as grandement raison, dit le maître ; ta leçon sur la rapidité ou la lenteur du temps, je l'ai reçue en accord avec la profondeur dont elle témoigne.

— Je te remercie, grand guide, de ta patience à m'écouter et du peu de consistance de tes connaissances qui autorise la sûreté de mon savoir. Adieu ! »

— Arrête ! Ne t'en vas pas si vite.

(Ici, le maître insiste à nouveau sur le concept « temps », qui n'est autre chose qu'une rationalisation de la « sensation » de DUREE. Tout être vivant du règne animal « sent » la durée, mais ne comprend pas ce qu'est le « temps » ; et encore moins, si on explique que le temps en question a trois fils, légalement reconnus par l'échelle des valeurs de l'homme, qui se nomment : « Passé, Présent et Futur ». Sans aucun doute, le maître tentait de porter la conversation vers les différences

existant entre « sensation » — et qui, pour être transposées à la logique, doivent « être vécues » — et ces autres stimulants matériels dont l'analyse est assez facile à réaliser au moyen de la raison Un mort ne pourra jamais discourir sur la vie et un vivant ne pourra jamais discourir sur la mort ; toute insistance que l'on mettrait sur ces thèmes ne conduirait qu'à une dialectique fondée sur l'imagination).

— Je n'ai pas bougé depuis le commencement ! s'écria le disciple. Comment pourrais-je m'en aller trop tôt ou trop tard ?

— (La phrase de l'élève montre la connaissance de la sensation de durée ; sa réponse, de ce fait, revêt jusqu'à un certain point, le caractère d'une réprimande à son maître).

— Est-ce que tu connais l'immobile ? demanda le guide.

— Pourquoi cherches-tu un signifié aux choses senties ? s'enquit l'élève.

(On touche ici au fond de l'idée mère, que le maître amenait pour forcer l'élève à répondre lui-même à la question initiale qu'il avait posée).

— Ah ! En vérité, tu as bien compris le signifié du non-naître, réagit le guide.

(Le piège a été tendu pour capturer la victime en faisant usage des propres outils de l'opposant).

— La faiblesse de ton savoir est chaque fois plus écrasante, ajouta le disciple. Comment est-il possible que la vérité du non-naître puisse posséder quelque signifié et que, par là, sa sensation s'en trouve annulée ?

(L'élève naïf approche de la déroute, mais, quoiqu'il pressente le danger, son faux orgueil l'oblige à continuer).

— Si le signifié de quelque chose n'existe pas : Comment ce quelque-chose peut-il être compris ? se défendit le maître.

— Comprendre équivaut à capter le signifié, dit le disciple. (Attrapé !)

— Bien dit, bien dit, sourit le guide. Mais réponds-moi : Comment est-il possible que la vérité de la mort puisse avoir quelque signifié et que, en conséquence, sa sensation soit annulée ? Réponds rapidement et sans retard, vite et sans lenteur ! Avant que la fugacité n'apparaisse et n'en finisse avec nous ».

Nous avons analysé en détail le signifié de cette conversation Ch'an. Je la répéterai sans commentaires pour que vous puissiez noter la beauté de ses expressions et la haute intelligence dont témoigne la coordination des images :

« Le visiteur approcha lentement jusqu'au maître de maison sans dire un mot, fit trois tours autour de lui, pour s'arrêter finalement devant lui, face à face, sans témoigner du moindre intérêt à effectuer les saluts de courtoisie.

« Maître : On dit que tout initié vit avec les règles des trois mille bonnes manières et des quatre-vingt mille conduites aimables. Quelle est l'origine d'une sagesse si grande qu'elle permette à votre seigneurie d'exprimer un si magnifique orgueil ?

« Disciple : La vie et la mort sont des faits véritables. Pour la première, on a la chance de la contemplation ; mais la seconde, lorsque vous croyez l'observer, apparaît la fugacité réglant rapidement le sort de l'homme. Comment pourra-t-on comprendre ce que signifie la mort ? »

« Maître : Pourquoi ne pénétres-tu pas l'essence du non-naître ? Peut-être serait-ce le plus court chemin à parcourir pour la libération d'une si faible attache.

« Disciple : Au non-naître il est imposé de naître ; c'est pourquoi je puis me trouver face à toi ; et la libération est au-delà de la lenteur ou de la rapidité qui tant te plaisent.

« Maître : Tu as grandement raison ; ta leçon sur la rapidité ou la lenteur du temps, je l'ai reçue en accord avec la profondeur dont elle témoigne.

« Disciple : Je te remercie, grand guide, de ta patience à m'écouter et du peu de consistance de tes connaissances qui autorise la sûreté de mon savoir. Adieu ! »

« Maître : Arrête ! Ne t'en vas pas si vite.

« Disciple : Je n'ai pas bougé depuis le commencement ! Comment pourrais-je m'en aller trop tôt ou trop tard ?

« Maître : Est-ce que tu connais l'immobile ?

« Disciple : Pourquoi cherches-tu un signifié aux choses senties ?

« Maître : Ah ! En vérité, tu as bien compris le signifié du non-naître.

« Disciple : La faiblesse de ton savoir est chaque fois plus écrasante. Comment est-il possible que la vérité du non-naître puisse posséder quelque signifié et que, par là, la sensation s'en trouve annulée ?

« Maître : Si le signifié de quelque chose n'existe pas : Comment ce quelque-chose peut-il être compris ?

« Disciple : Comprendre équivaut à capter le signifié.

« Maître : Bien dit, bien dit. Mais réponds-moi : Comment est-il possible que la vérité de la mort puisse avoir quelque signifié et que, en conséquence, sa sensation soit annulée ? Réponds rapidement et sans retard, vite et sans lenteur ! Avant que la fugacité n'apparaisse et n'en finisse avec nous ».

— Quelqu'un a-t-il quelque doute sur ce qui a été dit, demanda Rodrigo.

— Je ne sais, répondit Dirk ; parfois, tout me paraît clair, mais, cinq minutes après, revient l'épaisse brume — qui se dissipe à nouveau quelque moment plus tard. De toute manière, ce qui est très attirant c'est la parfaite harmonie et discipline de cette organisation.

— Voilà, voilà le point névralgique, dit fermement Guillermo. Ici, il s'agit d'enseigner un chemin qui conduit à la « liberté ». Très bien ! Une organisation, quelle qu'elle soit, est régie par des « règles » déterminées, si elle veut qu'on puisse la considérer comme telle. Et, à partir de là, la liberté « naturelle » de l'homme commence à faire naufrage.

— Qu'est-ce que la liberté, pour toi, Guillermo ? interrogea Rodrigo.

— La faculté de choisir ce dont on a envie, répondit-il.

— Rien n'est plus éloigné de la réalité que de réagir contre les lois de la bonne coexistence et de l'assistance mutuelle simplement pour démontrer au monde que l'on est « libre ». Il me semble que tu commets une confusion entre les concepts de : « Naturalité », « Liberté » et « Libertinage ». Tous les êtres vivants sont naturels et n'ont nul besoin de démontrer au « monde » l'existence de cette condition innée. En revanche, nous voyons communément une grande quantité de gens qui proclament aux quatre vents leur « liberté », craignant l'apparition de quelque sourd qui détruirait cette faculté de travailler ou de ne rien faire — qui, à ce qu'ils croient, dépend uniquement de leur volonté. Rodrigo le regarda fixement et demanda :

— As-tu pensé combien de liberté possède ton cœur ?

— As-tu pensé combien de liberté possèdent tes jambes pour se déplacer comme elles veulent et non où tu leur ordonnes d'aller ?

— Es-tu libre par rapport au tyrannique seigneur sommeil, qui exige infatigablement, chaque jour, son tribut, et au moins pendant huit heures ? Et si nous te libérons de lui, combien de temps vivras-tu sans dormir ?

Nous pourrions continuer en prenant en détail diverses activités de la vie quotidienne, jusqu'à nous convaincre que ce concept de « liberté », tel qu'on le comprend, ne peut se concrétiser que de manière relative ; beaucoup d'êtres humains n'acceptent pas cette situation, qu'ils considèrent comme un esclavage indigne — ce en quoi ils font une réaction de rejet de ce qui est habituel. Si ce qui est accoutumé c'est les cheveux courts, je les porterai longs parce que je suis « libre ». Si tous portent des cravates, j'enlèverai la mienne parce que je suis « libre ». Si... parce que « je suis libre ». Cette représentation théâtrale de la « liberté » est aussi anti-naturelle que si, en marchant dans la rue, nous criions tous les deux pas : « Je ne suis pas un assassin ! Je ne suis pas un voleur ! », avec la circonstance aggravante qu'aucun passant n'a intérêt à connaître ton innocence ou ta culpabilité.

Rodrigo se tut, attendit quelques secondes, puis poursuivit : « Cette situation conduit à un déchaînement au nom de la « Naturalité » ; triste perte de prestige d'un mot qui représente l'une des manifestations de l'existence de quelque chose de Divin, d'insondable, d'impossible à

réduire à nos trois dimensions limitées. Tous ces individus qui sont « attachés » à démontrer leur « liberté », nous les nommerons en général les « Libertins » ; Par « libres », et « naturels », nous entendrons ceux-là seuls qui sont « attachés » aux lois qui régissent le naturel. Voilà une des si nombreuses grandeurs enseignées par les maîtres : Vous pouvez être libres bien qu'enfermés dans une cellule, en étant un misérable esclave comme en étant un magnat admiré. Combien ils sont dans l'erreur ceux qui croient que le désordre, l'irresponsabilité, le « laisser faire et laisser passer », la négligence et l'aboulie sont synonymes de « liberté intérieure » et de « Naturalité ». S'ils avaient pris quelques minutes pour observer sereinement le monde de la nature, ils auraient pu reconsidérer leurs points de vue, en constatant que le désordre apparent d'une ruche recèle une disposition pragmatique dans son infernal mouvement. Et ce qui les surprendrait le plus serait de remarquer que les Lois du Naturel châtient d'une façon incroyablement drastique tout ce qui est inutile, l'incapable, ou ce qui ne peut servir, et, en fin, que les concepts de pitié ou de commisération lui sont complètement inconnus :

La nature est cruelle ! affirment certains.

La nature est juste ! Contrattaquent d'autres.

La nature est naturelle ! attestent les maîtres.

EN REGARDANT LE PASSÉ

— Dis-moi, mon oncle, connais-tu Albarracin ? demanda Rodrigo.

— Non, fils, mais il existe une légende selon laquelle, un jour, un membre de notre famille rompra l'exil et retournera au pays des anciens maîtres pour l'observer dans toute sa fraîcheur, l'admirer et la vénérer, car c'est là le point de rencontre de deux grandes cultures qui s'unirent en une profonde accolade — permettant d'allumer la torche qui éclaire notre passage dans la vie.

— Pourquoi parles-tu d'exil, mon oncle ? s'enquit Alvaro.

— Je le dis seulement dans un sens rhétorique, parce que l'Eglise de cette époque ne pardonna jamais que lesdits seigneurs n'aient pas voulu être ses vassaux. Par exemple, il existe un document historique par lequel Alphonse II concède à l'Evêque de Saragosse l'église d'Albarracin « pour le temps où, avec l'aide de Dieu, on pourra l'arracher des mains des païens ». Ce document date de mars 1170, date à laquelle Don Pedro exerçait entière « Seigneurie » sur ces terres. D'autre part, ce premier souverain ne toléra aucune influence des grands royaumes limitrophes — même de la Navarre, sol qui l'avait vu naître et où résidaient tous ses parents, loyaux et serviteurs du roi.

— Quels titres possédait-il ? demanda Rodrigo.

— Aucun de noblesse royale. Il était simplement un « Seigneur », vassal uniquement d'Albarracin, lieu dont il permit la transformation en un île d'amour et de compréhension influencée par cette philosophie initiatique. Mais ses champs, d'une extrême fertilité, attirèrent les convoitises de ses voisins. N'arrive-t-il pas fréquemment que, lorsque tu es grand, noble et prospère, tu vois se soulever sans attendre l'inquiétude des barbares qui t'entourent ?

— Subsiste-t-il quelque chose de cette cité ? demanda Rodrigo.

— On dit que ses murailles protectrices sont toujours debout et que, à l'intérieur de la cité, le temps s'est arrêté. On dit que c'est une ville qui conserve une tranquillité harmonieuse, comme si elle ne pouvait se décider à marcher avec la folie du progrès. On dit qu'il reste, sur quelques portes, des heurtoirs en forme de corps de dragon, sans pattes ni ailes, la langue tirée comme s'ils voulaient vomir le feu éternel, symbole de communion entre l'Occident et l'Orient. On dit que, du château qui abrita les inquiétudes, joies et bienveillance de ces « Seigneurs », il ne demeure que quelques vestiges ; mais ce qui est encore debout continue de répandre une énergie de bonté qui se répand comme une rosée sur toute la vallée. On dit que chacun de nous meurt un peu chaque fois que sa mémoire fait affleurer les images d'Albarracin... Et ont dit que ton père me grondait assez régulièrement de me laisser aller à l'émotivité avec tant d'effusion... Situation absolument véridique, conclut Alphonse en souriant sereinement.

— Sommes-nous brouillés avec l'Eglise ? dit innocemment Rodrigo.

— En aucune manière, jeune homme ! répliqua Alphonse, évitant de montrer son hilarité contenue. Nous sommes en train de parler d'une histoire ancienne, terriblement ancienne ; les stimulants entourant les faits seraient impossibles à reproduire véridiquement de nos jours — encore que nous nous efforcions sévèrement de le tenter en y mettant toute notre imagination — car le soleil, la terre, la lune, les étoiles, les fleuves et les montagnes étaient de six cents ans plus jeunes. De plus, jeune homme, l'unique ennemi réel est ton possible Ego déséquilibré, conservateur d'une foi obtue et persuadée que ses appréciations

sont les seules raisonnables — et que quiconque s'oppose à elle se trouvera dans l'erreur, sera injuste et mal intentionné. Si tu tiens à être brouillé avec quelqu'un, sois-le avec le Seigneur Ego.

— Ce que l'on dit, demanda Alvaro, indique que nous serions, nous, les descendants d'une famille de noble lignée ?

— Attention, mes chers seigneurs, répondit Alphonse avec une certaine gravité. Nous ne devrons jamais nous approprier des privilèges durement conquis par d'autres êtres, même si la parenté est aussi directe que celle de père à fils. Entre nous, il n'existe pas d'hérédité royale, au quoi que ce soit d'y ressemblant. L'unique noblesse dont nous devons nous enorgueillir sera la « noblesse intérieure », que possèdent tous les êtres dont le germe de sagesse a émergé à la surface. Tenter de vivre de ce que furent les ancêtres, c'est donner libre cours à la « Vanité ». De la vanité à l'apparition de la « Prépotence », il n'y a qu'un pas subtil ; et de la prépotence à la « Barbarie Obscurantiste », il n'y a même pas un centimètre de différence. Laissez les titres à ceux qui les ont conquis par leurs propres efforts et luttez desespérément pour obtenir l'unique diplôme de profonde noblesse : L'EVEIL DE VOTRE MONDE INTERIEUR. N'oubliez jamais que pour se sentir maîtres de blasons, il faut posséder des châteaux et avoir des vassaux et, de plus, pouvoir arrêter le temps et le faire régresser jusqu'au Moyen-Age, puis entreprendre sans tarder des guerres fratricides contre des rois et d'autres seigneurs féodaux pour n'importe quel motif... Si, quelque jour, vous y parvenez, vous pourrez alors obtenir mon consentement pour vous sentir de noble lignée ; dans le cas contraire, oubliez pour toujours ces ambitieuses aspirations propres à l'Ego.

LE DÉBUT DU SENTIER

— Rodrigo ! dit Alphonse avec une grande gravité, le moment est venu où nos chemins se séparent. Tu n'as maintenant plus besoin de moi, ni moi de toi. J'ai tenu mes engagements vis-à-vis de ton père ! Tu as atteint l'éveil de la sagesse, car tu « sens » l'Univers, tu « sens » les hommes, tu « sens » les fourmis, tu « sens » les fleurs et il est également possible que tu « sentes » que tout cela est gouverné par une macro-intelligence impossible à imaginer, dont l'existence se manifeste de toute part. Peut-être as-tu déjà remarqué que le hasard ne laisse pas les choses au hasard et que le destin est plus habile qu'on ne le pense. Peut-être ne veux-tu plus employer le mot « Dieu », parce que tu considères comme un sacrilège de l'entendre proférer par la bouche d'une espèce aussi limitée que l'espèce humaine, car, en droit, les fleurs et les papillons seraient plus dignes d'en faire usage. Je crois que, maintenant, tu ne mépriseras plus l'araignée, puisque tu n'es pas capable de construire une toile aussi merveilleuse avec le produit de ton propre corps. Tu comprends qu'aucune peinture au monde ne peut égaler le tableau qu'offre la nature à chaque crépuscule — au soir comme au matin. Si ce que je pense est vrai, cela signifie que, face à l'homme fatigué connu sous le nom d'Alphonse, se trouve un guide de la sagesse, prêt à répandre son enseignement et à apporter l'harmonie à ceux qui l'écoutent.

— Quels sont tes ultimes conseils, cher oncle, démanda Rodrigo avec émotion ; il comprenait que la séparation serait définitive.

— Le premier d'entre eux était une formule de base de ton père : Ne laisse pas l'Aire Emotive te jouer de mauvais tours par son influence, car tu te dois à tous et non à quelques-uns en particulier ». En deuxième lieu : « Unis tes paroles aux faits et ne dis pas ce que tu ne peux faire, ni ne fais ce que tu ne peux dire ». En troisième et dernier lieu : « Cherche dans le ciel, sur la terre et sur la mer les manuscrits de ton père. Ils existent, ils sont réels et il faut les trouver ». Et maintenant, il est nécessaire que tu te retires à plus de 2 000 kilomètres de moi et de tes élèves, pour un délai de plus d'un an. Il te faut méditer... méditer beaucoup, avant d'ouvrir sérieusement le sentier du monde intérieur.

Ce qui avait été dit s'accomplit strictement. Rodrigo partit à l'autre bout du pays, avec, pour toute affection, son épouse et ses enfants ; pour tout ami et confident, le désert ; il emportait le sabre de son père, dont le fourreau était d'ivoire travaillé, belle œuvre d'art dont l'artisan qui l'avait engendrée devait habiter sous terre depuis déjà beaucoup, mais beaucoup de siècles.

Durant ce laps de temps, Alphonse abandonna le monde terrestre pour se rendre à la réunion où l'attendaient les anciens de la tradition passive, et pouvoir ainsi avoir la joie de converser à nouveau avec son frère et maître Oscar.

Quand Rodrigo apprit la nouvelle, il regarda vers l'Est, vers l'Ouest, vers le Sud et vers le Nord, en disant : « Où que tu sois allé pour te cacher momentanément, cela n'a plus maintenant d'importance, vieux renard, car — qu'on le veuille ou non — je parviendrai, moi aussi, quelque jour à ce refuge si soigneusement caché par mon père ; c'est pourquoi je te dis seulement : A bientôt ! Et ne vous faites pas d'illusion, je vous rencontrerai à nouveau ».

Un an passa. Rodrigo revint.

Tandis que son frère disparaissait derrière la porte d'entrée de la maison, Rodrigo resta à l'observer de manière recueillie. Lentement, il se leva du fauteuil, presque avec dégoût, et se dirigea vers sa chambre

à coucher pour revêtir son kimono. Puis, il marcha vers le Dojo, à l'intérieur duquel l'attendaient dix élèves. Arrivé devant, il frappa légèrement, extrêmement doucement, sur un gong petit et beau qui se trouvait là pendu comme une cloche, et attendit sereinement que quelqu'un lui indique qu'il pouvait passer. Quand il entendit une phrase de bienvenue, il retira ses sandales et pénétra, silencieux et grave, dans le Dojo rayonnant, joignant les mains en signe de salut à la tradition vers laquelle il se dirigea directement ; il prit au passage le sabre qui se trouvait au centre et le plaça ensuite sur le côté, avec la délicatesse dont on use pour coucher un bébé âgé de quelques mois. Ensuite de quoi, il s'agenouilla en tournant le dos à la tradition passive, joignit les mains une nouvelle fois pour saluer ceux qui étaient présents — salut auquel il fut immédiatement répondu —, et il attendit... attendit... attendit... Une flûte douce rompit le silence, accompagnée d'un délicat tambour bombo, qui marquait le rythme de façon monotone. Une bougie fut allumée, juste à l'endroit qu'avait occupé le sabre ; sa flamme était contemplée par toutes les personnes présentes tandis qu'elles laissaient vagabonder leur esprit, parvenant ainsi à ce que la quiétude s'empare de leur corps. Maintenant, le calme et l'harmonie s'étaient emparés du Dojo et de ses habitants. Rodrigo commença à raconter un Chuan-Fu :

— En une certaine occasion,.. Chao Chu travaillait comme cuisinier car c'était son jour d'humilité. Il était plongé dans son travail lorsqu'il obligea avec violence ses aides à quitter la cuisine pour aller chercher davantage de bois dans la forêt. L'ordre causa quelque surprise, car, d'un simple coup d'œil, on pouvait constater qu'il y avait encore un bon stock, suffisant pour au moins deux jours ; mais le regard féroce de Chao Chu ne laissa à aucun initié la possibilité de présenter la moindre observation. Dès qu'il fut seul, il barricada la porte de la cuisine depuis l'intérieur, alluma du feu dans tous les endroits où cela était possible ; en peu de temps, la pièce fut remplie de fumée et de flammes. Ensuite, il se mit à crier de toutes ses forces : « AU FEU, AU FEU, AU SECOURS, AU SECOURS ! ». La totalité des élèves de la Maison qui se trouvaient aux alentours de la cuisine se rassemblèrent rapidement pour venir à son aide. Mais, lorsqu'ils tentèrent d'entrer dans la pièce, ils ne purent le faire, la porte étant fermée ; aussitôt, ils essayèrent de la forcer et constatèrent qu'elle était fermée de l'intérieur. Pendant ce temps, Chao Chu continuait à crier : « AU

FEU, AU FEU, AU SECOURS, AU SECOURS ». Désespérés, les initiés lui demandèrent à pleine voix : « CHAO CHU, OUVRE LA PORTE SI TU VEUX QUE L'ON PUISSE T'AIDER ». Ils reçurent une curieuse réponse : « EN AUCUNE MANIERE, DITES-MOI LE MOT JUSTE ET JE VOUS OUVRIRAI » ; puis il recommença à crier : « AU FEU, AU FEU, AU SECOURS, AU SECOURS ». — QUEL MOT DESIRES-TU, CHA CHU ? » demandèrent-ils. « SEULEMENT LE JUSTE. AU SECOURS, AU SECOURS, AU FEU, AU FEU ». Les élèves essayèrent différentes phrases, mais aucune n'était acceptée par Chao Chu. La situation devenait de plus en plus critique et personne ne savait que dire. C'est alors que le « Seigneur » de la Maison, attiré par l'immense tumulte qui règnait, s'approcha. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-il aimablement. « Chao Chu se trouve à l'intérieur de la cuisine et ne veut pas sortir de l'incendie avant que l'un d'entre nous lui ait dit le mot juste qu'il désire », répondit l'un d'eux. Alors, le « Seigneur » sourit et dit : « Apportez-moi un cadenas ouvert et jetez ses clefs dans le fleuve ». On obéit à l'ordre donné, avec la rapidité de la gazelle ; quand le Seigneur eut l'objet en mains, il cria vers l'intérieur de la cuisine : « CHAO CHU, SOUS LA PORTE JE TE PASSE UN CADENAS DONT LES CLEFS SONT AU FOND DU FLEUVE. FAIS-MOI LE PLAISIR DE LE METTRE A LA GOUPILLE, CAR LA PORTE EST AFFAIBLIE PAR LES COUPS DONNES PAR LES INITIES ». Ayant fait ce qu'il avait dit, il quitta tranquillement les lieux.

Chao Chu ouvrit immédiatement la porte !

Comme c'est votre premier Chuan Fu, continua Rodrigo, je vous aiderai à le comprendre en vous indiquant que, dans le monde des Egos Usurpateurs, il y a nombre d'invidus que réclament « du secours » pour des incendies qu'ils ont eux-mêmes allumés, et qui, malgré leurs cris désespérés, ne permettent aux éventuels sauveteurs d'agir qu'après leur avoir dit ce qu'ils ont, eux-mêmes, envie d'entendre. Vous disposerez d'une semaine pour analyser en détail ce Chuan Fu.

La tranquillité règna de nouveau sur le Dojo. Puis Rodrigo, s'étant levé, retira la bougie du centre et demanda à ceux qui l'accompagnaient de se mettre debout, eux aussi. La musique changea de mélodie et prit

un rythme agressif. Son corps se mit en harmonie avec elle et lança un coup très puissant de sa main droite vers un objet imaginaire. Le bras gauche commença, avec le bras droit, un mouvement rythmique connu par ses observateurs comme « le mouton offenseur ». Rapidement, tous se trouvèrent en train d'exécuter le même mouvement, accompagnés par une respiration ondulante, tandis que de leurs lèvres sortaient les premiers réflexes du Ch'ia, avec sa sonorité coupante et inattendue, venue des profondeurs de l'être. Un nouveau mouvement se produisit dans le corps de Rodrigo, qui fut reconnu comme « le sabre humain ». Les minutes passaient et passaient ; la sueur qui mouillait les visages des pratiquants luisait ; mais ni Rodrigo, ni la musique ne donnaient de signes de fatigue. Tout se termina aussi soudainement que cela avait commencé. Rodrigo salua et se dirigea à nouveau vers son coussin, où il s'agenouilla.

— Une des choses les plus importantes, dit-il, — qui permet de différencier nos techniques des divers systèmes de respiration que l'on trouve dans les philosophies initiatiques les plus élevées de l'Extrême-Orient — est « l'interdiction de la maintenir arrêtée ». Son flux doit être permanent et continu, afin de permettre l'activation et la rénovation du Ch'i. Vous ne devez pas oublier que « Retenir sa respiration, c'est être sans force » ; « la retenir de façon persistante, c'est être mort ». A qui plait-il d'être mort ?

Nous devrons reconnaître deux sortes de respiration, baptisées : « Respiration abdominale » et « Respiration complète ».

Par « Respiration abdominale », on entendra celle qui gonfle le ventre durant l'inspiration, en maintenant le thorax presque sans mouvement, et produit, lors de l'expiration, une dépression du ventre. De toute manière, l'inspiration comme l'expiration devront être exécutées uniquement par le nez.

On tiendra pour « Respiration complète », celle dans le processus de laquelle intervient le thorax. L'expiration devra être exécutée en rejetant l'air par la bouche. Je vous demande de vous tenir le corps étendu sur le dos, les pieds séparés, les mains posées sur le ventre, en maintenant une ligne imaginaire formée par la tête et la colonne vertébrale en direction du Nord Magnétique de notre terre — le rôle

de fer de lance de cette droite revenant à votre tête. Votre langue devra s'appuyer contre le bord intérieur des dents supérieures, comme si vous vouliez prononcer la lettre « d ».

Rodrigo demeura immobile, laissant aux initiés le temps de faire ce qu'il avait demandé ; puis il dit :

— Fermez doucement les yeux et maintenez l'image d'une succession de vagues, tranquille et lente, qui monte et baisse, en concordance complète avec l'inspiration et l'expiration.

Une musique agréable, d'un caractère oriental marqué, envahit tous les recoins du Dojo, tandis que les ventres des élèves montaient et descendaient lentement en mesure. Un halo de paix immense enveloppa les assistants.

— Toute tendance au sommeil, commenta Rodrigo, ou simplement tout début d'hypnose devra être écarté en ouvrant les yeux et en remuant les doigts des mains. Si le fait continue, l'exercice devra être considéré comme terminé.

Cinq à dix minutes s'écoulèrent avant que l'on entende à nouveau la voix de Rodrigo:

— Etendre les bras sur les côtés, et les laisser les paumes tournées vers le haut, en essayant de les placer dans la position la plus commode... Diriger « l'Attention » vers les pieds et les jambes en produisant leur visualisation... C'est alors le moment de procéder à un « relâcher ou laisser aller », en profitant de chaque expiration, et en commençant par les doigts de pied, les chevilles, les talons, les mollets, les genoux et les cuisses... Maintenant, nous observons le mouvement des jambes et nous suggérons que leur relaxation soit plus profonde, en nous aidant de « chaque exhalation de l'air ». Ayons toujours présent à l'esprit qu'une suggestion n'est pas un ORDRE ; donc, aucune de ces suggestions ne doit se transformer en une obsession... Dirigeons notre Attention doucement vers « l'ensemble formé par tronc et jambes et suggérons une plus grande profondeur de relaxation, en nous aidant de « chaque exhalation »... Dirigeons doucement l'Attention vers les bras, en commençant une nouvelle relaxation par parties : bras, avant-bras, petit-doigt, annulaire... Observant l'ensemble formé par

bras, tronc et jambes, suggérer une plus grande profondeur de relaxation en nous aidant de « chaque exhalation »... Diriger l'Attention vers le tout formé par le cou et la tête, en revenant à la relaxation partielle : muscles du cou, mâchoire inférieure, joues, front, nuque et cuir chevelu. Tout va lentement, « tombant sur le sol », se « laissant aller », « se relâchant »... Observons maintenant la totalité de notre corps et suggérons une plus grande profondeur de relaxation, en profitant de « chaque exhalation »... Peut-être notre corps se trouve-t-il si lourd que son incrustation dans le sol qui le soutient est déjà entamée... Doucement, très doucement, comme si, pour cela, nous avions tout le temps de l'univers, nous changeons d'image : un lac aux eaux très tranquilles nous apparaît, au début très diffus, puis à chaque instant, plus clairement. Au-dessus, le ciel est d'un beau bleu, le soleil brille et une brise naissante nous caresse le visage... Il est possible qu'une sensation de plaisir ait commencé d'envahir tout notre corps... Changeons d'image, doucement, très doucement : une place apparaît, grande et solitaire ; la mer est calme et lèche silencieusement le sable. Nous voyons un arbre isolé, en-dessous duquel un enfant complètement nu, espiègle et gai, se déplace, court, repose... Si on le regarde avec plus d'attention, peut-être cet enfant est-il toi-même... Mais nous devons revenir à l'état de veille ; pour ce faire, nous réalisons trois « respirations complètes » en inspirant par le nez et en expirant par la bouche, augmentant chaque fois le volume de l'inspiration en gonflant le thorax... Nous ouvrons lentement les yeux et nous commençons à remuer les bras, le tronc et les jambes, en une action semblable à celle d'un réveil matinal après un bon sommeil. Levons-nous tranquillement et retournons nous asseoir sur nos coussins.

Le temps s'est arrêté pour nous, dit Rodrigo, lorsque tous se retrouvèrent à leurs places respectives. Nous avons réalisé le premier pas sur le sentier qui traverse la merveilleuse forêt du monde intérieur ; plus de mille nous restent encore à faire pour atteindre les premiers états de clarté, compréhension, prudence et sagesse... Je remercie votre patience qui a permis cette belle expérience ; le cycle normal de cette Maison reprend sans que nous sachions si ce jour est le commencement de la fin de son exil qui a duré presque 600 ans, ou les derniers moments de ce qui est noble sont toujours d'une rare lucidité et d'un éclat propres à son apogée durant son passage sur la terre.

Le chemin à parcourir sera dur ; des embuscades seront tendues à chaque détour du sentier, la luminosité sera diffuse pendant toute une longue étape ; les angoisses de l'échec traqueront même les plus forts ; vous constaterez, plus souvent que vous ne le croyez des désertions chez vos camarades de route. Seule la confiance dans le guide, quelqu'il soit, permettra d'éviter les écueils sans souffrance, car il est le seul qui sache quel chemin difficile et rocailleux constitue ce sentier... Mais n'oubliez jamais que celui qui parviendra à franchir ce bois attrayant sera « millionnaire » et qu'il parviendra à « vivre la grandeur de la vie »... Tout accouchement est douloureux ; mais, grâce à lui se produit le miracle qu'est le fait de donner une nouvelle vie...

Rodrigo joignit ses mains en signe de congé et attendit que les initiés aient abandonné le Dojo ; lorsqu'il fut seul, il se tourna vers l'endroit de la tradition passive est resta, face à elle, dans une attitude de profonde méditation.

VZJKNHS

Cinq automobiles s'arrêtèrent doucement l'une dernière l'autre dans une large courbe du chemin. Lorsque les moteurs se furent tus, un groupe de femmes et d'hommes descendit en plaisantant gaiement ; les mots étaient comme autant de projectiles allant et venant dans toutes les directions et qui n'eut pas été expert dans l'art de l'esquive et de la risposte serait sorti gravement blessé de ce très singulier champ de bataille. L'air sentait la propreté et les prés semblaient fraîchement peints en vert de différentes tonalités. Les arbres touffus tentaient de se dresser pour observer avec plus d'attention les véhicules des intrus. Les plus petits devaient se contenter de ce que disaient leurs aînés. Trois ou quatre nuages blancs se trouvaient dans le ciel — simplement pour montrer que, eux aussi, ils faisaient partie de la nature.

Rodrigo demanda un moment de silence. Immédiatement, on entendit le ruisseau dans son « chant du barbotement » et la conversation pleine d'arguments d'un canari des bois voulant convaincre une naïve demoiselle de l'immensité de son « coup de foudre ».

Après quoi, il pria que l'on apporte les arcs. Tous se dirigèrent vers l'arrière des voitures et chacun prit un arc et une seule flèche. Ensuite, ils marchèrent derrière Rodrigo et pénétrèrent en plein champ.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers l'objectif que seul le guide connaissait, Mario profita de l'occasion pour se placer à côté de lui, réglant son pas sur sa démarche lente et cadencée.

— Je voudrais te demander quelque chose, Rodrigo, lui dit-il en lui offrant une cigarette.

— Non merci ; aujourd'hui, je ne fume pas, lui répondit-il. Qu'est-ce qui t'inquiète ?

— J'ai lu il y a quelque temps un livre qui traitait du « troisième œil », dit Mario. Y a-t-il quelque chose de vrai dans ce qu'expose son auteur ?

— Je ne le sais pas, répondit Rodrigo, car je ne l'ai pas lu. Mais, même s'il différait notablement de notre conception, je ne pourrais jamais t'assurer qu'il est vrai ou faux ; car, pour donner une opinion en ces matières, il faudrait avoir parcouru expressément le chemin indiqué par l'auteur d'un tel écrit. Pour notre philosophie, le « Centre des Images », ou « troisième œil » si tu préfères, est représenté par un beau lac où tombent les différentes idées, comme s'il s'agissait d'une pluie. Chaque goutte d'eau est l'équivalent d'une opinion ou d'un prototype de pensée. Or, quand l'une d'elles heurte la surface du lac, elle provoque une onde qui va mourir sur ses rives. Les ondes donnent naissance au mouvement des vagues, et celui-ci produit l'agitation d'où naît le trouble. C'est-à-dire : chaque idée qui tombe provoque une onde, chaque onde une vague, chaque vague une agitation, chaque agitation un trouble — et, tant que durera le trouble, il sera impossible à la lune de se refléter clairement sur les eaux, car, pour le faire, elle a besoin du calme ; et, sans la lumière de la lune, l'intérieur du lac ne peut se trouver éclairé. D'autre part, s'il n'y a pas de luminosité, il sera encore plus impossible de tenter d'observer en direction de l'intérieur et, en particulier, en direction des profondeurs. C'est pour cela que l'un de nos objectifs est de tranquilliser les eaux, unique manière de parvenir à suivre le trajet accompli par notre énergie lorsqu'elle pénètre dans le corps ou qu'elle en sort.

— Ainsi donc, le « Centre des Images » est une image, conclut Mario.

— Non ! C'est un centre authentique et véritable où se réunissent les « Images ».

— Mais ce n'est pas le même ! corrigea Mario.

— Non, Mario, ce n'est pas le même ; quelque jour tu le verras ; mais si nous en restons aux arguments, cela ne nous conduira qu'à une discussion sans fin.

— En d'autres termes, l'idéal est de ne pas avoir d'idées, afin d'éviter le trouble.

— Tu veux jouer à la dialectique, Mario ?

— Non Rodrigo ; j'ai peut-être mal exprimé la contradiction que je vois.

— Une telle contradiction n'existe pas. La seule chose qu'il faille contrôler est la « pluie » d'idées, pour éviter l'apparition de la tempête. Si une idée tombe, elle provoque une seule onde, une seule agitation, un seul trouble. Il n'y a pas risque de dommage, au contraire ; ce sera sans doute un roulis quasi-imperceptible. Si des milliers de gouttes tombent, comme une pluie d'idées, fuis. La tempête se déchaîne !

— J'ai une autre question, dit Ximena, qui s'était placée de l'autre côté de Rodrigo.

— Je t'écoute.

— Tous ces concepts de « l'Energie Vitale », je suis tentée de les mettre en relation avec l'âme et l'esprit des différentes religions ; et, à la fin, cela s'entrelace avec l'idée de Dieu. Pourrais-tu, même sommairement, en venir à ce dernier, Rodrigo ?

— Tu est maintenant une autre femme, physiquement et psychiquement, répondit Rodrigo ; d'innombrables cellules de ton corps sont mortes et d'autres ont récemment commencé à vivre. Et tout cela s'est passé en un laps de temps aussi bref que celui qui s'est écoulé depuis que tu es sortie de ta maison jusqu'à maintenant. Ce changement permanent, pour une personne « endormie », tend à se transformer en un chaos, parce que, à première vue, il semble s'agir là d'une terri-

fiante anarchie. C'est pourquoi toute cette acéphalie apparente cherche, par intuition naturelle, à se subordonner. Il faut créer un père plus ancien et, par là-même, plus sage. Quelqu'un doit répondre des erreurs commises du fait de la mauvaise conduite de la vie ; il faut aussi quelqu'un que l'on puisse remercier des succès. C'est là l'origine de la nécessité de Dieux omnipotents et puissants, stricts, justes, quelquefois vindicatifs, hautains, exigeant de grands sacrifices. Ceux-ci étant à notre image, ou dépouvus de forme comme il en va aujourd'hui pour le « Dieu Science », qui a entamé son règne au XVIIIIe siècle et dont le dogme est :

« Tout fait dépourvu de démonstration scientifique est une erreur, ou simplement une légende à dédaigner ».

Heureusement, les véritables scientifiques ont abattu ce mythe en prouvant que, plus on sait, plus on sait que l'on ne sait rien — si bien qu'ils abordent avec la plus grande prudence les phénomènes inconnus. En revanche, les pseudo-scientifiques, espèce qui prolifère abondamment dans le monde « culturel » occidental, qui savent tout et n'ignorent rien, maintiennent le Dieu Science au pinacle de sa gloire, sans savoir qu'il n'est rien d'autre qu'un retour à l'obscurantisme sophistiqué.

Rodrigo se baissa, ramassa une petite branche sèche et s'en servit comme d'un bâton rudimentaire. Il poursuivit :

— L'une après l'autre, ces Divinités « super-étoiles » ont été renversées pour être remplacées par d'autres, plus en accord avec l'époque ; ainsi, par exemple, il est intéressant d'observer que les possibles équipages des OVNI, outre le fait de disposer de pouvoirs propres à une nouvelle « Super-Etoile », se préoccupent beaucoup, mais beaucoup des habitants de cette terre endurante, de ses guerres, et spécialement des explosions nucléaires. Ils évitent le « contact direct » parce qu'ils « ne nous trouvent pas préparés » à recevoir comme il sied de si dignes représentants de la « Macro-Intelligence ». Etres merveilleux, venus des cieux pour conduire à la sagesse ces milliers de millions d'humanoïdes qui s'auto-détruisent par centaines dans tous les coins de la planète. Sans le moindre doute, beaucoup de Dieux actuels doivent être suprêmement jaloux de la popularité conquise en peu de temps

par cette nouvelle Divinité extra-terrestre. Quelqu'un a dit : « Ce n'est pas Dieu qu'à créé l'homme, c'est l'homme qui a créé Dieu ». Sympathique sentence où s'amalgament vérités et erreurs d'appréciations ; je dis cela parce que le mot « Dieu » est quelque chose qui « se sent » et qui, dès lors, est imposible à rendre avec des mots. Nous pourrions même dire que c'est une « sensation » hors de portée de nos trois dimensions limitées. En réalité, le son « Dieu » ne devrait produire en nous aucune image, comme n'en produit aucune le mot VZJKNHS, parce que nous n'arriverons jamais à le comprendre dans son tout intrinsèque ; comme jamais une cellule de l'organisme ne comprendra ce que pense, ce que désire, ce que craint l'homme qu'elle habite, ni quelle est la contexture de ce dernier. Pourtant, elle « sentira » certains effets qui lui suggéreront l'existence de cet être. T'imagines-tu qu'une cellule se hasarde à affirmer qu'elle est à l'image et à la ressemblance de l'homme ?

Rodrigo marcha deux ou trois minutes dans un silence voulu. Mario et Ximena l'imitèrent.

— Tout ce qui nous entoure, continua le guide, nous suggère également l'existence de quelque chose de grandiose dont nous ne sommes pas que les simples spectateurs ; au contraire, nous faisons partie de « ça » aussi bien que la croissance d'une plante ou que le cri d'un oiseau. En fait, rien n'est indépendant ; tout est lié. La « Loi du Hasard » n'est peut-être que pour très peu accidentelle, mais, au contraire, beaucoup plus une direction stricte, gouvernée par une force d'une sagesse incommensurable. Il semble que ce « hasard » tant hasardeux l'emporte en bien des points. Ecoutez :

— Le meilleur radar ne se compare pas à celui de la chauve-souris.

— Le meilleur sous-marin n'est qu'une triste réplique du poisson.

— Le meilleur vaisseau spatial ne pourra égaler ce puissant véhicule, inlassable vagabond depuis des millions d'années, que nous avons appelé « la Terre ».

Regarde, Ximena, la « vanité » formée par « l'Ego Usurpateur » obvie avec une légèreté confondante sa place au sein de l'Univers.

Mais réfléchissons calmement sur notre position :

On sait que, dans l'Univers, se trouve une quantité impossible à chiffrer d'étoiles et de planètes. Elles naissent, vivent, et meurent en un cycle d'une durée que seule la science-fiction peut déterminer. On sait qu'elles se réunissent en groupes nommés Galaxies et, selon le nombre de parties constituantes, nous pourrions en reconnaître trois puissants ensembles :

Grands Groupements de Galaxies ;

Moyens Groupements de Galaxies ;

Petits Groupements de Galaxies.

Prenons conscience des grandeurs terrifiantes qu'impliquent les dimensions de chaque « groupement ». Ayez présent à l'esprit le fait que l'ensemble des étoiles observées au cours d'une claire nuit d'été, jointes à beaucoup d'autres que, simplement, nous ne parvenons pas à voir, fait partie de « l'un de ces milliers et milliers de groupements ». Le système solaire vit dans « une » de ces « Galaxies ». Observons la nôtre de l'extérieur : elle a la forme de deux assiettes jointes bord-à-bord, l'une contre l'autre, et, juste au bord, telle une molécule, on pourra reconnaître le vénéré Soleil entouré de ses planètes satellites. Les distances qui nous séparent des étoiles-sœurs appartenant à « notre Galaxie » sont telles que, pour les comptabiliser, il est nécessaire d'utiliser l'étalon de l'« année lumière », concept fondé sur la rapidité de la lumière, c'est-à-dire approximativement 300 000 kilomètres à la seconde.

Rodrigo fit une pause ; du coin de l'œil, il regarda ses interlocuteurs ; puis il résuma :

+ Nos planètes,

+ Notre Soleil,

+ Notre Galaxie,

+ Notre Groupement de Galaxies,

+ Des milliers de « Groupements de Galaxies » étrangers au nôtre, qu'ils soient petits, moyens ou grands.

Mais précisons notre position au sein de l'Univers :

= Une des planètes du Système Solaire se nomme « Terre ».

= Cette « Terre » compte des « Continents ».

= Dans ces « Continents », il y a des « Pays ».

= Dans ces « Pays », il y a des « Villes ».

= Dans ces « Villes », il y a des « Maisons ».

= Dans ces « Maisons », il y a des « Pièces »

= Dans une de ces « Pièces », il y a « Toi ».

= Dans ton sein peut habiter un « Ego Usurpateur » qui, possiblement, affirme « comprendre » toute question qu'on lui pose ; « saisir » parfaitement la conception de « Dieu », car les choses créées dans l'univers y ont été placées pour qu'il en ait l'usufruit — les « groupements de Galaxies » compris. Ne crois-tu pas qu'il y a là un peu de vanité ? Ne sens-tu pas intérieurement combien petits nous sommes, d'une importance à peu près égale à celle d'un atome au regard de l'immensité de l'univers ? Crois-tu qu'une question sur « cela » qu'on appelle Dieu soit très intelligente ?

En certain lieu de la terre, commença Rodrigo comme s'il avait changé de thème, dix cafards avaient passé leur vie à l'intérieur d'une caisse dont les dimensions n'excédaient pas celles d'une boîte à chaussures. Tous étaient de grands scientifiques et des maîtres hors-ligne en mathématiques supérieures. Cependant, leur monde était un monde uniquement circonscrit par cette caisse. Leur évolution perceptive était encore assez en retard, car leurs sens ne captaient que le champ créé par deux dimensions : « longueur et largeur ». En conséquence, leur échelle de valeurs était accordée à cet état de choses et les mots « haut » et « bas » ne possédaient, pour eux, pas la moindre valeur conceptuelle. Un jour, tandis qu'il faisait sa promenade matinale, l'un d'entre eux se heurta, comme tant d'autres fois, à la limite de l'espace vital constituée par la caisse. « Pourquoi ne pourrais-je pas continuer ? » se demanda-t-il. « Scientifiquement, cela est illogique ». « Il doit y avoir un explication ! », réfléchit-il. Reculant de deux ou trois pas par rapport à l'étrange barrière, il ferma les yeux et se lança énergiquement contre l'obstacle. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se rendit compte qu'il ne voyait plus ses compagnons et que s'ouvrait à lui un champ nouveau d'exploration.

Il continua à marcher, tout droit ; brusquement, le sol disparut et il tomba dans un vide désagréable. Le cafard était sorti de la caisse pour la première fois.

La situation à l'intérieur de la caisse devint chaotique, continua Rodrigo ; les neuf savants restants se réunirent, perplexes, car la disparition subite, mystérieuse, quasi-magique de leur cher compagnon était incompréhensible. Immédiatement, s'appuyant sur des calculs compliqués, ils tentèrent de raisonner afin de pouvoir expliquer les événements qui étaient survenus. La synthèse des travaux aboutit à l'apparition de belles théories, mais aucune était véritablement convaincante. L'un d'eux, le plus sage, conseilla de demander la solution d'un problème aussi compliqué à « l'homme ». L'idée fut retenue ; et, dès lors, tous se consacrèrent à attendre le passage de « l'homme ». Jusqu'au jour où il vint. « Homme, lui dirent-ils, qu'a-t-il bien pu arriver à notre compagnon ? ». « Simple ! Très simple ! », répondit-il. « Il est tombé hors de la caisse ». Et, prenant le cafard égaré, il le remit, en une seconde, à l'intérieur. Encore que personne ne comprit quoi que ce soit à ce « hors » de la caisse, ils le remercièrent, décidant d'admettre la réponse comme parfaitement logique, afin d'éviter qu'on les prit pour des ignorants. Après avoir écouté le récit des impressionnantes expériences vécues dans ce monde du « hors » de la caisse, ce monde où règnait « l'homme » — cet « homme » au visage inconnu, qui parlait d'une voix tonnante, qui n'hésitait pas à résoudre un problème aussi complexe, dont le pouvoir est miraculeux et éternel puisqu'il est capable de faire réapparaître en un tournemain un cafard perdu — on en conclut que cet « homme », sans qu'il y ait place pour le moindre doute, devait être « Dieu ». D'autre part, l'égaré, comme s'il se trouvait en état de transe ésotérique permanent, parlait d'un monde fascinant, merveilleux, indescriptible et inconcevable. La conclusion fut unanime : « Il n'y a aucun doute, tu as été transporté au royaume de l'homme, au ciel de Dieu », affirmèrent-ils ; un sentiment général de grand respect commença de se manifester à l'égard de cet homme déifié ; et, comme le mieux était d'être en bons termes avec lui puisque son pouvoir était effrayant, ils décidèrent de bâtir un autel portant l'image de leur protecteur. Mais la situation se compliqua, car personne n'était capable de définir « la forme de l'homme », pas même l'égaré. Cela étant, ils décidèrent d'en faire une représentation à leur

image et ressemblance. De là naquit la statue d'un cafard, assis sur un trône, les pattes dans l'attitude de la protection. Révérences, prières et offrandes devinrent une obligation d'habitude, une fois par semaine pour le moins, et en particulier les jours de fête.

Le temps passa, continua Rodrigo et, avec lui, de nouvelles générations apparurent. La science poursuivit sa progression, parvenant à observer l'existence de la troisième dimension et même de la quatrième ; mais elle n'allait pas plus loin que des spéculations mathématiques compliquées. C'est ainsi que grâce à un meilleur niveau technico-scientifico-culturel, cet antique événement accompagné de cette vieille histoire sur « l'au-delà » devint plus ou moins compréhensible et explicable par la science moderne. Ce qui entraîna, du même coup, l'oubli de l'autel et du cafard assis sur un trône. La religiosité se transforma en une affaire réservée aux plus ignorants — mélange de superstition et de primitivisme. C'est à cette époque que la technologie atteignit l'apogée des apogées et parvint à perforer la zone limite de son espace vital, permettant ainsi de connaître le « royaume des cieux » selon les hiérarques des différentes religions. Tout parut indiquer la fin du mysticisme. Le monde extérieur, le nouveau monde, le règne de l'homme était découvert. Tout d'abord, ils furent éblouis ; puis, ils s'y habituèrent, à mesure qu'ils le connurent mieux, classant tant de choses nouvelles et leur imposant des noms. Ils explorèrent chaque jour un peu plus, se défaisant petit à petit de la prudence et de la crainte des premiers temps. Mais jamais ils ne se hasardèrent à ne pas rentrer « à l'intérieur » de leur « monde-caisse » chéri, chaque fois qu'il commençait de faire nuit. A la fin, ils se décidèrent et, un beau jour, envoyèrent un groupe soigneusement choisi et préparé en direction de l'un des points cardinaux ; sa route ne devrait pas varier tant que le chef de l'expédition ne l'estimerait pas convenable. Le retour devrait s'effectuer par le même chemin, en utilisant la découverte récente de la boussole.

Trois ans et demi s'étaient écoulés lorsque les explorateurs revinrent à leur point de départ, mais... par le côté opposé à celui par lequel ils étaient sortis. Comme aux temps du premier cafard, une vague de trouble intellectuel les submergea. Tous se demandaient : Comment est-il possible que, cheminant toujours en ligne droite, ils aient abouti à l'opposé de leur point de départ ? Réunions, discussions, théories,

hypothèses, méfiance à l'égard des déclarations des membres de l'expédition, erreur de la boussole, nouvelles réunions, discussions, théories, hypothèses. Finalement, on choisit d'avoir recours à « l'homme ». Très simple, dit celui-ci : les cafards explorateurs ont fait le tour du monde et, comme le monde est une sphère, ils ont cru marché tout droit devant eux alors que, en réalité, arrivés du côté opposé, ils commençaient le voyage de retour par la face opposée de ce « volume ». Ils remercièrent — sans rien saisir, mais en adoptant une attitude de parfaite compréhension. Ensuite de quoi, ils coururent remettre en honneur les images et le culte oublié, tout en pensant : « Volume... Sphère ?... « Incompréhensible !

A cet instant de la conversation, Rodrigo et ses compagnons avaient atteint les rives d'un lac, petit mais harmonieux. Il s'arrêta, croisa les jambes et s'assit sur le sol. Ximena, Mario et les autres firent de même, formant ainsi une demi-lune parfaite.

— Ne sens-tu pas que ce qui est considéré comme juste et infaillible puisse n'être ni juste ni infaillible ? dit Rodrigo en revenant au thème dont ils venaient de parler. Qui ou quoi engendra le commencement du début ? Te crois-tu capable de conceptualiser Dieu ? As-tu vu l'immense sagesse manifestée, jour après jour, par la nature ? Qui ou quoi dirige cette activité avec la précision d'un horloger ? Serait-ce « l'homme », cafard respecté ? Chère amie, nous voulons savoir qui est Dieu, mais nous ne sommes même pas capables de noter toutes celles de ses manifestations qui se trouvent à portée de la main. Combien de mystères nous sont cachés par la nature, la faute revenant à notre cécité ! Chaque feuille de ce bois semble se rire de notre barbarie et toutes, entre elles, font ce commentaire : « Il ne faut pas donner de perles aux pourceaux ; ils ne savent qu'en faire ».

— J'ai compris, j'ai compris, dirent Mario et Ximena, quasi à l'unisson.

— Pour toi, qu'est-ce que la guerre ? demanda Enrique, tandis qu'il attachait solidement le lacet de son soulier droit.

— Une lutte désastreuse, où il n'y a ni vainqueurs ni vaincus, répondit calmement Rodrigo.

— Quelques philosophes ont dit que la guerre était un fait naturel, déclara Guillermo.

— C'est possible, dit Rodrigo ; cela impliquerait notre similitude avec les rats.

— Peux-tu t'expliquer ? demanda Enrique intrigué.

— Il y a des années, on a réalisé l'expérience suivante, dit Rodrigo. On a placé un nombre déterminé de rats dans un espace strictement limité, en les nourrissant convenablement. Pendant une longue période d'observation, aucun fait anormal ne peut être décelé. Ensuite, on doubla la quantité de rats en laissant la même quantité de nourriture. Ce fait provoqua une sorte de contrôle de la natalité. Enfin, on quadrupla la population, en maintenant la même quantité de nourriture et le même espace vital qu'au début de l'expérience. Résultat : la guerre !... Sanglante guerre d'extermination entre des êtres de la même espèce. Est-ce qu'il ne se passerait pas quelque chose d'analogue avec l'espèce humaine ? Qui ou quoi dirige cette activité ? Le hasard ? L'homme à quatre dimensions ? Le destin ? L'homme à cinq dimensions ? Le cycle qui régit tout ce qui est naturel ?... Quelque manifestation divine ?... Bouddah... Allah ?... Jésus-Christ ?...

— Alors, le Christ serait une manifestation divine ? demanda Calu.

— Et toi, n'en es-tu pas un aussi ? répondit Rodrigo.

— Si, mais c'est différent.

— Attention, jolie femme ! Quelle échelle de valeurs désires-tu utiliser pour parler du Christ ? Si celle de l'évangéliste Mathieu te convient, nous devons donner une valeur uniquement aux activités qui s'apparentent aux anciennes prophéties ; n'oublie pas que Mathieu était juif. Si c'est l'évangéliste Jean qui te plait, nous ne devons donner une valeur qu'aux activités de caractère divin ; n'oublie pas que Jean était un mystique. Si l'évangéliste Luc te plaît, nous devons n'accorder de valeur qu'aux activités de caractère humanitaire ; n'oublie pas que Luc était médecin. Et si c'est celle de l'évangéliste Marc, nous devons n'accorder de valeur qu'aux seules activités du Maître qui sont en accord avec la manière de penser de Pierre ; tu ne dois pas oublier que Marc

fut l'élève de Pierre. Et n'oublie pas que ces quatre évangélistes écrivirent, chacun dans son style, une cinquantaine d'années après la mort de Jésus, sans qu'aucun d'eux l'eût vu une seule fois. Pour le reste, Jésus-Christ, Bouddha ou Mahomet atteignent à une telle grandeur en tant qu'hommes qu'il n'est peut-être pas nécessaire de leur ajouter des parentés surnaturelles. Je souligne bien que j'ai dit « peut-être », car chaque individu doit « sentir » plus que « raisonner », ce qui est véritable ou ce qui est faut.

Comme tu peux le voir, conclut Rodrigo, de toute part on rencontre la relativité des choses.

— Que penses-tu de la mort ? demanda brusquement Hector.

— Cela dépend. Si tu parles de la mort des êtres aimés, « celle-ci n'existe pas », car ils habiteront toujours avec toi tant que tu feras usage de ta raison. Si tu parles de la mort des autres, « elle est assez douloureuse » ; c'est pourquoi il faut aller les voir dans les cimetières.

— Que penses-tu de la...

— Pour Guillermo !, protesta Rodrigo, la discussion ne doit durer que le temps du repos. Ce sera pour une autre fois, conclut-il en souriant tandis qu'il se levait. Il prit son arc, visa le ciel et tira son unique flèche, comme s'il avait voulu blesser un nuage.

La classe de tir à l'arc avait commencé !

L'ÉVEIL DU MONDE INTÉRIEUR

— Impossible ! Tu n'es pas de ceux-là, reprit doucement Calu. Allons, dis la vérité, le stimula-t-elle en souriant.

Calu était une belle et délicate femme, de quelque six ans plus jeune que Rodrigo.

— C'est bien vrai Calu. Il s'agissait seulement de remettre en ordre quelques souvenirs, répondit Rodrigo en buvant une gorgée de sa tasse de thé. Je voulais trouver une piste qui me mettrait sur la trace du manuscrit de mon père. Je ne peux pas accepter l'idée de sa disparition.

— Tu as passé de nombreuses années à cela.

— Je persiste à dire qu'il n'a pas pu s'évaporer, affirma sérieusement Rodrigo.

— Si tu savais seulement de quel format il est ! Ou n'importe quel indice. Quelquefois, je doute qu'il l'ait écrit.

— Calu ! Je t'en prie ! Oscar a parlé de son existence avant de mourir.

— Pardonne-moi, Rodrigo. Mais ton obsession pour ces affaires est telle que, parfois, j'en deviens jalouse.

Rodrigo rit d'un rire plein de jeunesse. La sonnette de la porte ne tarda pas à retentir avec insistance. C'étaient les enfants qui revenaient du collège. Deux ébauches d'homme et une de femme entrèrent comme un cyclone. Ils dirent bonjour avec effusion, puis coururent à la cuisine : la faim est un ennemi qui n'admet ni attente, ni courtoisie, ni ménagements.

Le doux calme qui existait encore quelques instants auparavant céda la place à des criailleries de boutique de tissus un jour de soldes. L'aîné des fils apparut tenant une opulente tartine de pain et de beurre, ou, pour mieux dire : de beurre sur un petit morceau de pain.

— Papa, dit-il avec quelque embarras, étant donné qu'il avait la bouche pleine.

— Finis de manger, jeune homme ; et après tu parleras.

— Papa ! répéta-t-il, après avoir fait ce qu'on lui avait ordonné.

— Je t'écoute, fils !

— Raconte-moi une de tes vieilles histoires de Chine.

— Un moment, mon petit monsieur ; d'abord, les devoirs et, ensuite, les contes.

— Mais maman, demain, c'est samedi et nous n'avons que des classes de sport.

Calu céda. Elle prit dans ses bras le plus jeune des fils — un bébé d'à peine quelques mois — et se prépara à écouter, car les récits de son époux aimé lui plaisaient à elle aussi. Les trois écoliers se disputèrent les coussins les plus commodes pour s'asseoir face à leur père.

Il y a bien des années, autant d'années que la somme des âges de toutes les personnes que vous connaissez, commença Rodrigo, il existait un noble seigneur qui avait perdu son guide. Comme il est logique de le faire, il se consacra immédiatement à la recherche d'un autre guide. Il marcha, il marcha, par autant de chemins qu'il en trouvait ; et, là où il arrivait, il posait toujours la même question : « Connaissez-vous quelque guide de Kung-Fu-Tse, ou quelque maître de Zen ? » Par malchance, personne ne pouvait lui donner de renseignements. A la fin, son

obstination et sa persévérance obtinrent leur récompense. Certains paysans lui dirent connaître un maître Zen très fameux et que l'on connaissait comme « Le Maître du Silence ».

En réalité, le soi-disant maître du silence n'était qu'un homme des plus ordinaires, qui cachait son ignorance sous un mutisme prémédité. Deux aides très versés dans le Zen et les autres philosophes orientales le secondaient en permanence, afin de résoudre les problèmes et de répondre aux consultations que les gens venaient demander au maître du silence. Durant ces séances, l'imposteur demeurait assis dans la position du lotus, muet, important, l'air solennel.

Quand le noble seigneur arriva à la maison du maître, il se heurta — avant d'ouvrir la grille du jardin — à une caisse joliment travaillée où l'on pouvait lire l'inscription suivante : « Dépose ici le prix de la consultation. Elle ne doit pas durer plus de quinze minutes. Prix de l'entrée : 12 Yens. »

Le noble seigneur mit la main à la poche et put vérifier qu'il lui restait exactement 12 Yens. Mais c'était son dernier argent. Malgré cela, il n'hésita pas et les introduisit l'un après l'autre dans la petite fente de la caisse.

Le maître — qui se trouvait pour l'heure en train d'observer le visiteur depuis la fenêtre de sa maison — se troubla en voyant que celui-ci franchissait le portail et se dirigeait vers le gong d'appel. « Par les mille démons, pensa le maître du silence, cet intrus, qui a une figure de connaisseur en la matière, entre dans ma maison juste au moment où j'ai envoyé mes deux aides chercher du bois dans la forêt ».

Le gong retentit deux fois. Le noble seigneur pénétra. Un maître se trouvait assis, immobile, solennel, les yeux fixés sur l'infini. Après les saluts rituels, le visiteur demanda : « Une question ronge mon esprit. Pourrais-tu me dire où je pourrai trouver la vérité ? » Complètement affolé, le maître du silence regarda d'un côté, de l'autre, par dessus son client et enfin derrière lui. Il cherchait quelqu'un de ses aides qui le sortirait d'embarras. L'homme noble sourit sereinement, en faisant une respectueuse révérence en signe de remerciement.

« Je désire te présenter une deuxième question », dit le noble. « Honorable guide, où se trouve le bonheur ? » Le maître du silence, assez ennuyé, s'exclama pour lui-même : « Où donc ces deux coquins sont-ils allés se mettre ? ». Et, regardant vers le haut puis vers le bas, il tenta d'écouter ce qui se passait à l'étage et à la cave ; constatant qu'il ne se passait rien, il demeura dans une attitude contemplative.

Le visiteur se remit à sourire et répéta son geste de remerciement. « Une troisième et dernière question, Honorable Guide, si je n'abuse de ton infinie bonté. Qu'est réellement le Zen ? » Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Perdant tout sang-froid, le maître du silence fit un geste de désespoir avec les bras et quitta les lieux à la recherche de ses aides, sans s'inquiéter de ce que l'étranger pourrait penser de lui.

Le noble visiteur se retira du Dojo dans une attitude de grand respect. Il n'avait pas fait cent mètres depuis la maison du maître du silence, que deux seigneurs semblant posséder une assez bonne éducation lui coupèrent le chemin et lui demandèrent presqu'avec angoisse : « Excusez-nous, étranger, il nous semble que vous venez des Dojos ? ». « Il en est bien ainsi », répondit gaîment le noble. « Avez-vous vu le maître ? » demandèrent-ils d'une seule voix. « Certainement », répondit-il encore. « Ce n'est pas possible » répétèrent-ils ensemble, à nouveau comme s'ils avaient été des frères jumeaux. « Je ne vois pas ce que cela peut avoir de tellement surprenant. C'est l'un des meilleurs maîtres Zen que j'aie connus au cours de ma chétive existence. Je lui ai posé les question les plus difficiles et il y a répondu avec une immense sagesse. Je lui ai demandé qu'il m'enseigne où était la vérité, et il m'a fait signe que, même si je la cherchais aux quatre points cardinaux, je ne la trouverais pas, puisque la vérité est en nous-mêmes... je lui ai demandé aussi où était le bonheur, et il m'a fait comprendre qu'il était dans tout l'univers, aussi bien au ciel que sur la terre. Quand je lui ai demandé ce qu'était le Zen, il s'est indigné et m'a laissé seul ; j'ai ainsi compris, pour la première fois, que le Zen est vie, mouvement. »

Ces derniers mots prononcés, le noble seigneur fit une délicate révérence de congé et continua son chemin... laissant les aides du sympathique maître imposteur au comble de l'incrédulité et de la surprise.

— Quelles conclusions tirez-vous de ce conte, interrogea Rodrigo.

— L'homme noble est un sot, dit Ricardo.

— Pourquoi ?

— Il ne se rend pas compte que l'on est en train de le tromper.

— Et toi que crois-tu Fabiola ?

— Qu'il est laid de mentir pour avoir du fric.

— Il me semble que, en sachant apprendre, on peut tirer de grands enseignements même de choses négatives ou apparemment inutiles.

— Qui t'a dit cela ?

— Je l'ai entendu de toi, Papa.

— Bien, jeunes gens ! Maintenant, allez faire les devoirs que votre mère vous a donnés.

— Je peux te demander quelque chose, Papa ?

— Parle, Carlos.

— Que signifie « subconscient » ?

— Tu ne vas pas me dire que, au collège, tu es en train d'apprendre la psychologie, répliqua Rodrigo, souriant avec curiosité.

— Il l'a sûrement entendu prononcer par toi, ajouta Calu.

— Non Maman, je l'ai lu dans les notes de grand-père Oscar.

— Comment, s'écria Rodrigo, tandis que son cœur faisait un tel bond dans sa poitrine qu'il provoqua une légère arythmie.

— Je l'ai lu dans les...

— Où étaient ces notes ?

— Dans ta bibliothèque, bien sûr.

— Dans ma bibliothèque ?

— Oui Papa.

— Apporte-les, je te prie.

— Bien Papa.

Rodrigo regarda son épouse avec émotion. Elle ne put supporter la tension de ce moment et ses yeux se remplirent de larmes.

Carlos revint, portant un livre dont la reliure était presque identique à celle de la vieille encyclopédie héritée par deux générations et qui, actuellement, ne jouait plus que le rôle de bel ornement imprégné de souvenirs heureux. De ce fait, le sommeil partagé aux côtés des quinze volumes jumeaux composant la collection lui avait permis de partager les gloires et les honneurs de cette encyclopédie orgueilleuse, respectée et admirée.

Rodrigo le feuilleta, laissant transparaître une douce anxiété. Puis son regard se dirigea vers les profondeurs, comme s'il eut voulu pénétrer les murailles, les aciers et les êtres pour scruter jusqu'au plus intime de leur composition. Brusquement, le Ying disparut pour laisser place au Yang.

— Quand l'as-tu découvert ? demanda-t-il à son fils aîné.

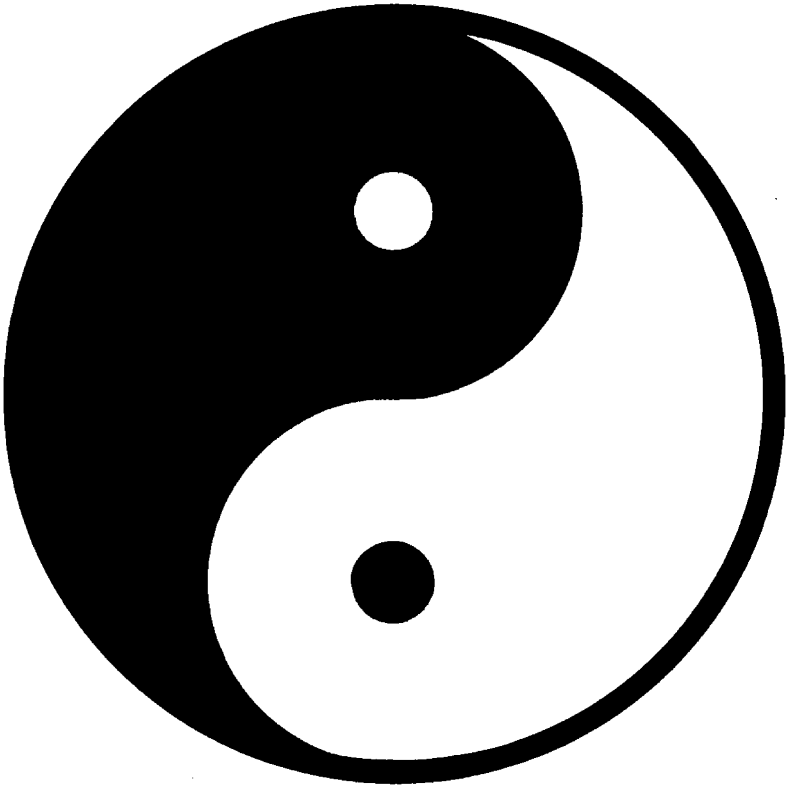
— L'an passé.

— Oui, mais comment ! Non, ne me réponds pas, ma question ne mène à rien d'utile ; c'est uniquement une curiosité sans contrôle.

Il remercia son fils, embrassa son épouse et s'installa de nouveau le plus commodément possible dans son fauteuil.

Il ouvrit doucement et délicatement le volume à la première page, comme si le moindre mouvement brusque avait été une profanation majeure de la mémoire des sages et antiques maîtres.

ET VOICI CE QU'IL COMMENÇA A VOIR.



« Dans le noir habite un point blanc »
« Dans le blanc habite un point noir »

PRÉCAUTIONS POUR S'IMMERGER DANS LES EAUX

Nous tenterons d'analyser les énoncés de cet art, en gardant présent à l'esprit que toutes les hypothèses, thèses ou démonstrations constitueront seulement des formes idéalisées de réponses aux questions du « mental » ; c'est-à-dire que ce sera un rude chemin pour « s'entendre » avec d'autres réalités, avec d'autres réalités qui demeurent hors de la compréhension courante. N'oublions pas que, si le plus intelligent des cafards se posait des questions sur lui-même et sur les stimulants l'entourant, les meilleures réponses seraient toujours au niveau du cafard ; extrapolons ce que nous venons de dire, en y incluant l'être humain.

Questions et réponses théoriques sont l'essence de l'intelligence ; à l'instar de la main — dont la raison d'être est de saisir —, le « mental » comporte dans sa nature : la recherche, la définition et la synthèse. Mais, pour lui, là n'est pas la panacée de la connaissance de la réalité en sa totalité : il pressent, en effet, l'existence de grandes vérités situées en dehors du champ d'action du raisonnement. De toute manière, l'approche de ces expériences — conscientes ou inconscientes — qui ne trouvent pas place dans les structures habituelles de l'analyse, dans les systèmes de classification, de mises en ordre et de définitions nées de la pensée, sera comme toute tentative absolutiste, un grand cercle diffus, dépourvu de possibilités de concrétisation. Il n'y a aucun doute sur l'aspect fugitif que présente « l'absolu » alors justement que nous le croyons dominé.

Avant de pénétrer dans « l'obscur » (selon de nombreux penseurs occidentaux) « monde intérieur » de l'être humain, il serait bon de se mettre d'accord sur quelques concepts relatifs à la psyché, et qui sont universellement acceptés par l'homme moyen de ce siècle. Je veux ici parler des idées de :

- Conscience,
- Conscience réfléchie,
- Subconscient.

La « Conscience » se présente dans la vie comme une capacité de discernement, au contraire de la plante qui ne nous offre qu'un automatisme aveugle. Dès lors qu'apparaît, dans l'échelle de l'évolution naturelle, la reconnaissance des stimulants et la possibilité de choix, la « Conscience » commence, en tant que « se rendre compte élémentaire », en tant que différenciation première entre l'être propre et l'élément étranger.

L'homme, considéré comme le niveau le plus élevé de l'évolution actuelle, se trouverait ainsi à [illegible] définitivement différencié du règne « non raisonnant », au stade [illegible] « Conscience réfléchie » — stade où la conscience revient sur elle-même, s'auto-analyse et parvient à sa propre re-connaissance, permettant dès lors l'analyse entre contenus psychiques identifiables (disons « conscients ») et d'autres qui ne peuvent être localisés (disons « subconscients ») et ne peuvent être connus qu'au travers de leurs effets. A ce que l'on prétend, toute la vie instinctive appartiendrait à ce dernier domaine — l'instinct étant une force qui tendrait à s'exprimer ou à se satisfaire alors que le sujet demeurerait un spectateur passif. C'est-à-dire... Qu'il le sent, tout simplement ! Il pourrait l'accepter, ou le rejeter grâce au blocage ; mais, dans ce cas, il ne ferait que changer le cours du désir, comme on détourne le cours d'un ruisseau, qui, évidemment, cherchera à sortir d'un autre côté, ou bien, accroissant sa force, exercera une pression pour suivre son cours primitif. L'homme parviendra peut-être à reconnaître de façon rationnelle qu'un de ses organes ou une partie de son mental est soumis à l'instinct, quelles hormones, quelles terminaisons sensitives ou motrices il tient en sa dépendance ; mais il lui sera pratiquement impossible de le manœuvrer ou de le saisir avec la pensée, comme dans le cas de contenus conscients.

Enfin ! L'instinct se souffre et se subit, disent les chercheurs occidentaux. Le vocable « Passion » appliqué au comportement amoureux signifie précisément cela : subir, être victime et non acteur du phénomène amour, car il est régi par le « subconscient ».

Par contre, tous les actes conscients sont actifs, volontaires et libres, dépendant directement des intentions.

Synthétisant la vision exprimée par la science occidentale et sollicitant la bienveillance des amateurs de définitions académiques, nous pourrions avancer les explications suivantes :

- **Conscience : un « se rendre compte » du monde extérieur.**
- **Conscience réfléchie : un « se rendre compte » de s'être « rendu compte ».**
- **Subconscient : il est à l'origine des situations qui ne sont connues que par leurs effets.**

Enfin, il est conseillé d'éviter de transférer au « monde intérieur » les lois qui régissent le « monde extérieur ». Il est exact qu'il existe des faits semblables, mais ils ne sont en aucune manière « identiques ». Quand une mouette voltige, si un chasseur interrompt brusquement sa danse d'un tir perfide, elle « tombe » sur la surface de l'eau. Quand un poisson perd la vie à cause d'une puissante charge explosive lancée dans son monde par un pêcheur, il « monte » à la surface. Le phénomène est le même. Tous deux sont morts de façon douloureuse et antinaturelle ; mais, tandis que l'un « tombait en descendant », l'autre « tombait en montant ». Les ressemblances et différences entre les mondes intérieur et extérieur sont de même ordre.

Nous allons essayer d'observer avec un maximum d'attention possible la photo présentée au verso, qui requiert beaucoup d'intérêt pour bien comprendre le chapitre suivant.

PHOTO

d'un lac, un canot vide au milieu

(Dans tout le tableau ne doit apparaître aucun être humain)

UN CANOT NAVIGUANT DANS L'UNIVERS

Dirigeons lentement tous nos sens vers un bois quelconque, produit naturel d'événements naturels, qui, en hommage à ses observateurs, s'est dépouillé de ses vêtements de mystère — montrant ainsi sa gamme infinie de lignes, de couleurs, de douceur et d'amour, entrelacée à une force vitale enivrante, qui nous semble resserrée, agressive, inquiète, avide d'expansion, prête à éclater au moindre stimulant.

De quelle magnificence la forêt jamais pénétrée par l'homme emplit notre âme : l'aimer, la respecter ou la craindre, voilà bien la croisée initiale des chemins. Quelque chose nous pousse vers elle, mais quelque chose aussi nous suggère la froideur avec laquelle elle traite le faible.

Un lac velouté, tranquille, ou mieux un « lac passif » s'offre comme un centre d'équilibre, qui nous envahit d'une sensation de profondeur « d'immobilité » qui, à son tour, indique une sereine, mais violente, « activité ».

Curieuse bizarrerie, cette passivité qui nous indique l'activité !

C'est là une situation complètement inconnue du raisonnement habitué à la logique axiomatique :

- **L'actif est mouvement !**
- **Le passif est immobilité !**
- **L'actif-passif ou le mobile-immobile n'existe pas !**

Encore que nous nous persuadions intellectuellement de cette irrationalité, notre émotivité investigatrice refuse l'idée de la détruire malhonnêtement, empreinte qu'elle est d'un grand respect à l'égard de cette surprenante dialectique..

Réfléchissons ! Mettons nos idées en ordre ! Allons même jusqu'à concrétiser cette expérience en définissant qualitativement deux phases :

1. - On perçoit un « monde extérieur » autour du lac à « l'admirable activité », dans chaque recoin duquel risquent d'apparaître des êtres qui luttent, aiment, meurent et naissent seconde après seconde.

2. - On perçoit un « monde intérieur », eaux au sein du lac « d'inquiétante passivité », mais quelque chose suggère que, là aussi, dans chaque recoin des profondeurs, existent des organismes vivants qui luttent, aiment, meurent et naissent à chaque seconde. « C'est un monde de paix en guerre ». En d'autre termes : Illogique !

Et plus nous contemplons, plus nous sentons l'infirmité de la petitesse humaine, incapable de résoudre les énigmes rencontrées à chaque recoin du bois.

A ne voir aucun signe de sa domination sur ce qu'elle observe, notre vanité d'homme, qui affirme être « l'unique espèce à l'image et à la ressemblance de Dieu » est malmenée, comme une bête fauve traquée. Rien de ce qui se présente à elle ne porte l'empreinte du pied de l'homme. Cela ne peut être possible ! Une aussi puissante offense nous oblige à scruter millimètre par millimètre la vaste image photographiée par les caméras du cerveau, mais... lorsque nous nous voyons près d'abandonner ce méticuleux examen... nous découvrons, juste au milieu du lac, un petit objet que nous apercevons à peine. Faisons fi, énergiquement, des inconvénients présentés par son apparence diffuse et, avec une profonde respiration... accompagnée d'un paternel sourire... admirons la présence « d'un faible bateau de jonc » flottant en ayant la moitié de son corps en contact avec le « monde extérieur » du soleil,

de l'air et de la lumière, et dont l'autre moitié est en fraternité avec le « monde intérieur » qui donne vie aux profondeurs des eaux.

L'honneur est sauf ! Un bateau, tout vide qu'il soit, implique l'action de la main constructrice de l'homme. Dès cet instant, soleil, air, eau, nuages perdent, du coup, tout intérêt. Nous ne prêtons attention qu'à ce que comporte de merveilleux, grandiose et incommensurable, ce bateau fait par un être humain pareil à nous. Comme nous voilà puissants et immortels !... Rois de la Nature !... Comment aurait-il été possible qu'il subsistât des régions sans trace de l'indestructible civilisation ? Ne le croyez-vous pas ?

Cela est une image parlée, avec toutes les limitations qui s'y impliquent, d'une sensation que de nombreux artistes ont prétendu transposer sur la toile, nommée : « Un canot naviguant sur l'univers », et qui, rassemblant la vie intérieure et la vie extérieure, détaille tout le spectre des variables phénoménales.

Ses symbolismes sont définis de façon extrêmement précise, et telle est la forme traditionnelle dans laquelle cette Maison satisfait didactiquement les questions posées quant au fonctionnement psychique de tout être vivant.

Combien de fois ont-ils vu ce tableau ! Peut-être se sont-ils délectés de sa simplicité, de sa majesté, de sa sérénité, sans soupçonner que, dans cette naïveté, se trouve caché l'un des trésors les plus recherchés par les penseurs, les moralistes, les philosophes, les scientifiques, les gens cultivés, comme par les gens incultes de notre vieille terre. Il est possible qu'ils n'aient jamais soupçonné qu'en comprendre le langage leur aurait apporté une réponse directe et vraie à l'éternel souci : connaître le pourquoi de notre conduite quotidienne.

SUBCONSCIENT

Nous avons vu la psychologie définir un « fait conscient » s'il existe — et seulement dans ce cas — un « se rendre compte de celui-ci ; et parler de « subconscient » quand les causes qui lui ont donné naissance sont nébuleuses, encore que ses effets se présentent généralement de façon claire. En réalisant une association avec la métaphore du « canot naviguant sur l'univers », on obtiendra la relation suivante :

CONSCIENT	**MONDE EXTERIEUR**
Limite du conscient	**Eaux du lac (surface)**
SUBCONSCIENT	**MONDE INTERIEUR**

Cependant, cette première approximation occidentalisée est sujette à variations lorsqu'on l'illumine grâce à des foyers lumineux plus puissants dirigés vers la zone du « monde intérieur ».

MONDE EXTERIEUR

Eaux du lac (surface)

Niveau un : Agents physiques

Niveau deux : Ego

Niveau trois : Aire Intellectuelle

Niveau quatre : Aire Emotive

Niveau cinq : Aire Motrice

Niveau six : Connexions

Niveau sept : Energie vitale

MONDE INTERIEUR

SOUS-SOL

C'est-à-dire que ce qui est, pour la psychologie, un terrain occupé par le Subconscient, est, pour cette doctrine, une zone découpée en grandes rubriques, dont chacune peut, sans difficulté, être manœuvrée par la volonté. Ou, ce qui revient au même : elle est consciente. Cela, évidemment, toujours dans les cas où l'on fait usage des techniques appropriées permettant son activation ; dans le cas contraire, elle se comportera comme une « zone endormie », mais ne remplira, en aucun cas, les conditions propres à un « subconscient ». Celui-ci existe bien, pourtant, au fond du lac, là où résident, dans la fange communément connue sous le nom de « sous-sol », certains phénomènes dont on ignore les causes et dont seuls les effets sont identifiables ; de là partent deux courants impétueux autant que primitifs, que nous « sentons » de manière permanente, et qui nous poussent à l'action constante, deux forces mobiles qui travaillent indistinctement séparées ou réunies en une seule expression, deux agents baptisés ainsi :

- Désirs de procréation des perles immortelles.
- Désirs de conserver la perle elle-même.

Traduit en langage moderne, cela donnerait :

- Energie de conservation de l'espèce,
- Energie de conservation personnelle.

Ce « Sous-sol » oriental possède certainement des liens profonds avec le « Subconscient » occidental.

LES AIRES

Le monde intérieur, disent les guides millénaires de cet art, est comme un attelage ; il agit comme lui ; il se divise dans les mêmes parties que lui. Un tel véhicule peut se décomposer en trois éléments :

- **Cocher,**
- **Cheval,**
- **Voiture.**

De la même manière, le monde intérieur possède trois racines fondamentales :

- **L'Aire Intellectuelle, ou Troisième Niveau de Conscience,**
- **L'Aire Emotive, ou Quatrième Niveau de Conscience,**
- **L'Aire Motrice, ou Cinquième Niveau de Conscience.**

Nous pourrons ainsi établir la concordance suivante :

- **Cocher ..... Aire Intellectuelle,**
- **Cheval ..... Aire Emotive,**
- **Voiture ..... Aire Motrice.**

La tendance naturelle manifestée par les Aires est une constante recherche de l'équilibre entre elles — unique état permettant de répondre avec l'harmonie et l'efficacité nécessaires, aux stimulants intérieurs et extérieurs. Toute rupture de cette règle provoquera l'apparition de gigantisme et de sous-développement d'une ou plusieurs Aires. Cette anomalie se répercutera dans la « conduite » du sujet à l'égard du milieu dans lequel il se développe. Par exemple, un homme possédant un grand développement de l'Aire Motrice et un rabougrissement marqué des deux autres serait comme une belle voiture, forte, de belle apparence, bien entretenue, mais dont le cheval vicieux serait incapable de mettre à profit des avantages inhérents au véhicule et dont — circonstance aggravante — le cocher ne serait guère capable. De tels auront, à l'égard du monde extérieur, une conduite qui mettra en évidence une dévotion maladive de leur physique ainsi qu'une tendance très marquée à un matérialisme exagéré.

Un développement outrancier de l'Aire Emotive, joint au sous-développement des deux autres, peut donner naissance à un sujet au corps rabougri mais disposant d'une énergie émotive effreinée ; le danger permanent est, là, que le cheval démolisse la voiture disjointe et mal entretenue, à la faveur d'un de ses élans inattendus. La conduite de tels êtres s'exprime par un tempérament passionnel, violent, incontrôlé, qui renverse tout ce qui ose croiser son chemin. Ces êtres ne savent ce qu'ils veulent et se dirigent, dans l'affolement, vers une fin, n'importe laquelle ; à moins que, seulement guidés par leur passion désordonnée ou leur ferveur sans mesure, ils ne se lancent à l'assaut d'objectifs démesurés ou de chimères fantasmagoriques.

Nous pourrions également observer une autre catégorie de personnes, chez lesquelles le gigantisme se situe dans l'Aire Intellectuelle. Ici, la conduite du malade se montre pleine de domination et de puissance... Mais que peut faire un magnifique cocher, avec un cheval famélique et une voiture qui n'a qu'une seule roue ?

Tout cela correspond à des exagérations fortement marquées ; en réalité, normalement, la prépondérance de l'une quelconque de ces Aires a une influence assez subtile. C'est peut-être le développement évolutif de l'enfant qui nous indique avec le plus de clarté les manifestations de chaque Aire.

Un enfant dans l'état prénatal présente des réactions commandées fondamentalement par l'Aire Motrice ; cette situation se prolonge, d'ailleurs, durant les premières semaines qui suivent la naissance. Ses options, au cours de cette période, se manifestent par des actions pures. « Il fait » des choses, ou « Il ne fait pas » des choses. C'est-à-dire : « Exécute » ou « N'Exécute pas » des activités nettement physiques. Au fil des jours, on peut apprécier le développement de la participation de l'Aire Emotive dans la prise des décisions. Il commence à réagir plus ouvertement avec « plaisir » ou « déplaisir » aux stimulants qui l'affectent. Enfin, nous pouvons noter le début de l'action de l'Aire Intellectuelle ; à ce moment, l'enfant « sent » plus qu'il ne « comprend » les avantages et désavantages de l'extérieur. Il est normal que, au bout d'un an de vie, les trois Aires se trouvent totalement coordonnées afin de continuer ensemble leur évolution : quand il est mouillé, il pleure (Motrice), parce qu'il ressent du désagrément (Emotive) ; de plus, le cri produit l'avantage (Intellectuelle) d'un prompt changement de cette situation.

S'il nous était possible de lancer notre imagination à tous les vents, nous pourrions affirmer que, à la théorie de l'évolution physique imaginée par Darwin, il est possible d'ajouter celle de l'évolution intérieure. Si cela s'avérait, il s'ensuivrait que les êtres primitifs, dont les manifestations extérieures ne dépassent pas celles d'un estomac vivant, devraient posséder un monde intérieur fondé sur la seule Aire Motrice. D'autres — dont la réaction est motivée par quelque conscience de l'agréable et du désagréable — témoigneraient de l'existence de l'Aire Emotive en plus de celle de l'Aire Motrice. Ce serait le premier grand saut de l'évolution psychique. Des espèces comme le Dauphin, dont la capacité d'analyse dans le discernement des avantages et désavantages est irréfutable, permettraient de conclure à la liaison des trois Aires.

Nous pourrions parler longuement des différentes combinaisons et permutations qui se peuvent observer entre les Aires et de leurs conséquences sur l'activité de l'homme dans sa conduite mais, cela n'étant pas notre objectif, nous ferons seulement quelques autres remarques qui permettront de méditer sur le pouvoir de ces Aires — encore que le fait d'expliquer cette théorie de manière aussi simpliste puisse ouvrir la porte à la polémique.

Nous connaissons de nombreux cas de personnes adonnées à l'homosexualité, ainsi que les différents procédés psychothérapeutiques imaginés pour les ramener à la normale. Ce qui est curieux, c'est l'analyse conduite, il y a des centaines et des centaines d'années, en ce qui touche à cette catégorie d'anomalies. On disait et on dit qu'il y a deux types de sexes : l'un physique et l'autre psychique. Le sexe physique, ou extérieur, peut être de « présence » masculine ou féminine. Le sexe psychique, ou intérieur, peut être de « tendance » masculine ou féminine. Dans le premier cas, la constatation exacte du sexe se fonde sur la seule observation des organes génitaux. La chose change s'il s'agit du monde intérieur. Là, le sexe masculin se définit, par exemple, par la constance d'une étroite relation entre l'Aire Intellectuelle et l'Aire Motrice, unique manière de donner des réponses précises aux stimulants qui exigent l'activité virile. En d'autres termes, l'ordre de priorité « réceptive », qui permet « la tendance au comportement masculin » obéit à :

- Aire Intellectuelle,
- Aire Motrice,
- Aire Emotive.

Pour ce qui est du sexe féminin, celui-ci se définit, toujours dans le cas du monde intérieur, par le maintien d'une étroite concordance entre l'Aire Intellectuelle et l'Aire Emotive, unique manière de fournir des réponses précises aux stimulants qui exigent l'activité féminine. L'ordre de priorité « réceptive » qui permet « la tendance au comportement féminin » se présente donc sous la forme du tableau suivant :

- Aire Intellectuelle,
- Aire Emotive,
- Aire Motrice.

D'où le fait qu'un individu peut parfaitement posséder tous les organes génitaux de caractère masculin dans leur état de développement normal, si la relation intérieure est Intellect-Emotive, il montrera toujours « une tendance au comportement féminin ». A l'opposé, une femme physiquement définie comme telle, dont la relation est Intellectuelo-Motrice, présentera une « tendance au comportement masculin ».

Le traitement, — si l'on me permet cette expression — d'un cas d'homosexualité chez un sujet classé extérieurement dans la catégorie garçons fonde son succès sur le freinage de la vitesse d'évolution de l'Aire Emotive, joint à une accélération de l'Aire Motrice — de manière à provoquer la rupture de la corrélation Intellectuelo-Emotive, cause de la perturbation. Les techniques utilisées pour y parvenir étaient connues bien avant la naissance du Bouddha.

Examinons maintenant les particularités des Aires :

Mémoires fixes : Bibliothèques des Aires

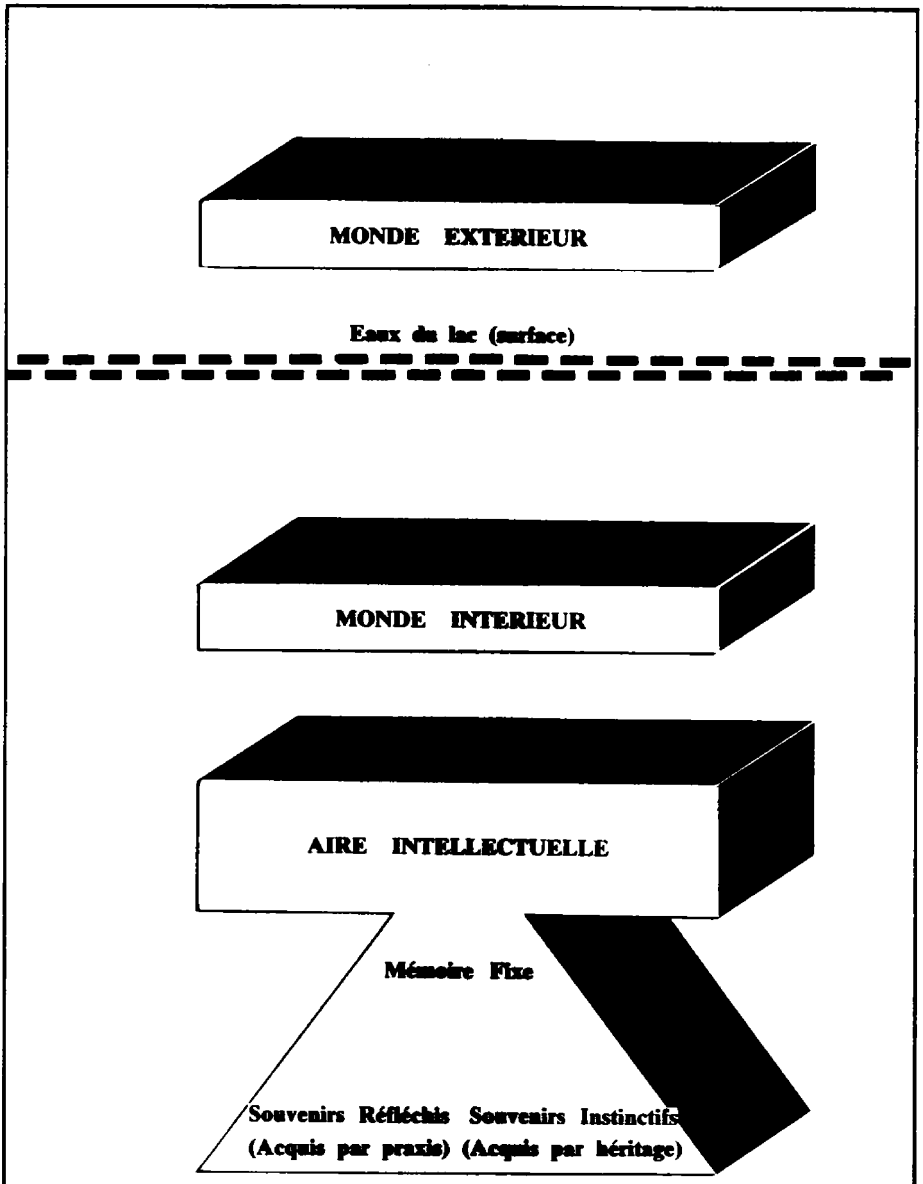
Le concept nommé « Mémoire Fixe » est généralement représenté par une grande bibliothèque, remplie de rayonnages sur lesquels se trouve une quantité innombrable de livres méticuleusement codés. Chacun d'eux contient une accumulation d'expériences décrites jusque dans leurs détails les plus infimes.

Les canaux qui alimentent cette bibliothèque sont au nombre de deux :

- **Le canal du monde phénoménal extérieur,**
- **L'héritage intérieur.**

Les « souvenirs » acquis selon le premier processus, nous les appellerons « Souvenirs Réflexes » ; les autres, « Souvenirs Instinctifs ». Nous devons prendre le plus grand soin à ne pas confondre ces termes avec les définitions données par notre culture occidentale lorsqu'elle se réfère à quelque chose d'instinctif ou de réfléchi.

Dessinons un schéma de ce que nous venons de dire :



Note : les autres Aires obéissent à des dessins identiques.

La faim, le désir sexuel, la propension à marcher, etc. s'appuient sur les Souvenirs Instinctifs. Les mouvements qui permettent de porter une cuillère à la bouche découlent des Souvenirs Réflexes, car l'usage de la vaisselle est une expérience acquise à force de répétition et d'expérimentation.

Un nourrisson de quelques semaines ressent l'impérieuse nécessité de saisir, ou mieux : d'essayer de saisir tout objet qui se trouve à sa portée. Qu'est-ce qui le pousse à cette activité ? Le Souvenir Instinctif, absorbé par une hérédité de milliers d'années d'ancienneté, et qui, pour l'heure, se trouve parfaitement archivé et emmagasiné dans le livre correspondant de la « Bibliothèque Intérieure ».

Le seule manière de satisfaire ce désir est d'entreprendre une série d'essais qui permettront, peu à peu :

- **D'apprécier la distance de l'objet à saisir,**
- **De connaître la pression qui devra être mise en œuvre pour que l'objet ne soit pas détruit, et ne tombe pas non plus, pas excès ou défaut de la force appliquée,**
- **La manière idéale d'ouvrir et de fermer les doigts,**
- **Le meilleur point d'approche de la chose désirée, afin d'éviter des déplacements sans contrôle à la suite d'efforts imprécis.**

Des centaines d'expériences répétées sur des corps distincts, solides, liquides et même gazeux, à différentes distances, permettront de donner forme au mouvement définitif et victorieux, qui accroîtra les archives de la bibliothèque — devenant dès lors un Souvenir Réflexe, qui pourra être utilisé autant de fois qu'on le voudra.

Un enfant isolé de la société humaine depuis sa naissance, et en contact seulement avec la vie animale, nous le trouverons, dix ans plus tard, absolument ignorant de la parole articulée. En revanche, il disposera d'un système de communications fondé sur les grognements, les rugissements et les gestes ; mais, en aucun cas, il ne produira de sons modulés. Ces faits ont pu être démontrés par la découverte de quelques jeunes sujets qui s'étaient élevés tout seuls, dans la forêt ou la montagne, affrontant les vicissitudes de la subsistance animale et vivant dans la seule compagnie d'êtres irrationnels.

Sous notre angle de vue, quelle est l'explication de tels événements ?

Le désir d'émettre des sons de communication est fondé sur un Souvenir Instinctif. Mais « parler » vient de Souvenirs Réflexes. Un enfant formé dans une ambiance rationnelle écoute, depuis le premier jour de sa vie, des sons modulés qui expriment : le plaisir, le chagrin, la demande. Et l'insistance de ses aînés est telle que, aux alentours de quatre ou cinq mois, il commence tous les travaux et essais expérimentaux — commençant par de simples balbutiements, pour parvenir plus tard à former des Souvenirs Réflexes, appui sine qua non **de ses futures expressions orales.**

Tout ce qui vient d'être dit indique que la fonction « Parler » n'est pas inhérente à la capacité héritée, physiquement et de façon évolutive, d'une prédisposition de nos cordes vocales à l'émission de sons modulés. Et si l'on s'abstenait d'en faire usage pendant des générations, l'unique répercussion qui pourrait se produire serait l'atrophie d'un cadeau de la nature aussi rempli d'utilité.

Attention ! : Avec l'attention

En tenant compte de l'existence des trois Aires, nous pouvons également définir trois types de Mémoires Fixes :

- **Mémoire Fixe de l'Aire Emotive,**
- **Mémoire Fixe de l'Aire Motrice,**
- **Mémoire Fixe de l'Aire Intellectuelle.**

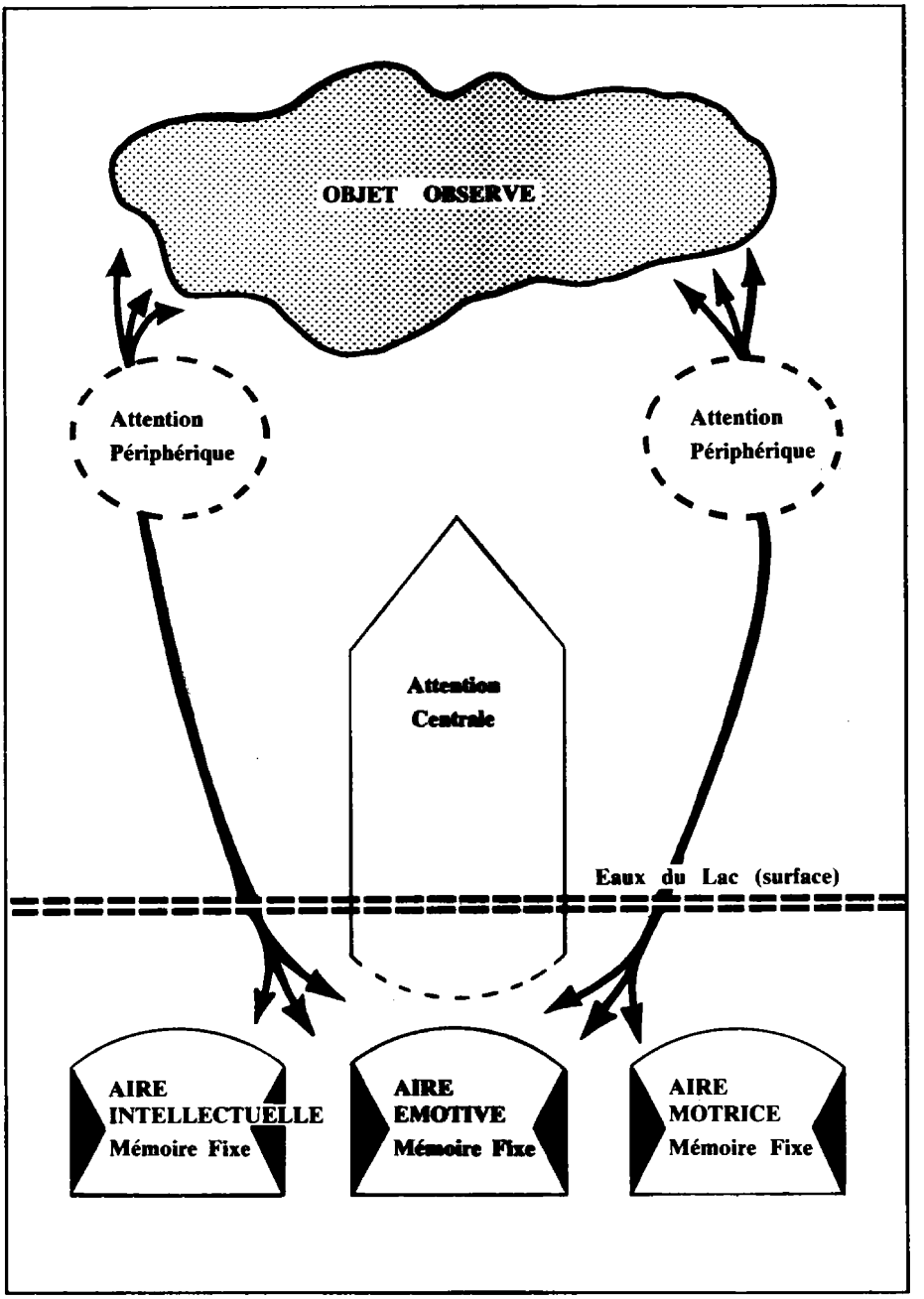
Cette conception nous conduit à une nouvelle analyse : « L'attention Périphérique » ; elle réside dans les Aires et sert loyalement et fidèlement les Mémoires Fixes, leur fournissant toutes sortes d'informations correspondant à tout stimulant qui tombe à sa portée. Le mécanisme qui permet la mise en action de l'Attention Périphérique est absolument « involontaire », en comparaison de celui connu comme « Attention Centrale ou de l'Ego » — laquelle est dirigée, manœuvrée, manipulée, contrôlée par « la volonté ». De celle-ci nous nous occuperons plus loin car il est, pour ce faire, nécessaire de posséder un plus grand nombre de données.

Si vous entrez dans une pièce avec le désir d'observer le maximum d'éléments se trouvant à l'intérieur, et si vous n'avez que dix secondes pour remplir votre mission, vous pourrez ensuite indiquer une liste plus ou moins longue de ces objets, selon votre bonne ou votre mauvaise capacité de « concentration ». Autrement dit : selon votre plus ou moins grande « volonté » pour maintenir votre Attention Centrale. En revanche, si vous acceptez que l'on vous hypnotise et que l'on exige de vous le détail de ce que vous avez vu durant les dix secondes extrêmement brèves, tout ce que vous dites étant enregistré au magnétophone, quelle ne sera pas votre stupeur incrédule lorsque, une fois éveillé, vous écouterez votre propre voix décrivant un nombre incalculable de détails dont vous ne possédez pas le moindre souvenir conscient.

Que s'est-il passé ?

La photographie intégrale de la pièce examinée s'est trouvée inscrite « involontairement » et dans l'espace de quelques millièmes de seconde, dans les Mémoires Fixes des Aires, grâce à l'action diligente de l'Attention Périphérique.

Analysons son graphique :


OBJET OBSERVE
Attention
Périphérique
Attention
Périphérique
Attention
Centrale
Eaux du Lac (surface)
AIRE
INTELLECTUELLE
Mémoire Fixe
AIRE
EMOTIVE
Mémoire Fixe
AIRE
MOTRICE
Mémoire Fixe

LES AGENTS PHYSIQUES

Si nous assimilons chaque Aire à l'image d'un cerveau électronique qui envoie des impulsions électriques (ordres) aux organismes subordonnés dépendants — dont la mission essentielle est de satisfaire strictement aux conclusions élaborées par ces merveilleuses machines — nous nommerons ces « organismes subordonnés dépendants » des Agents Physiques ».

Les Aires ne sont pas physiquement palpables. On ne peut les toucher ; et leur manière d'opérer se « sent », tout comme vous « sentez »

le courant électrique que vous ne pouvez voir, bien que vous soyez conscients de son existence en un endroit déterminé. En revanche, les Agents Physiques obéissent aux principes biologiques, biochimiques, chimiques et physiques connus par l'homme et peuvent être parfaitement détectables. Voyons un exemple :

La « sensation » de pouvoir offensif ou défensif, en tant que réponse programmée face à un stimulant extérieur, sera déterminée par les Aires, qui émettront leurs « impulsions » — ou « ordres » — aux Agents physiques subalternes ; ceux-ci, immédiatement, s'emploieront à tenter de satisfaire à ce qui leur aura été commandé. Il pourra se faire que, dans tel cas particulier, cela implique une augmentation de la sécrétion des hormones stimulées par la glande pituitaire — fait qui, en quelques secondes, transformera l'individu, augmentant notablement son habileté physique. Notre ambition de civilisés pourrait nous pousser, ce « savoir » une fois dépassé, à essayer de fabriquer une pilule capable de produire chimiquement et à volonté la stimulation de la glande secrétrice. Ainsi, en cas d'urgence, lorsque l'on aurait besoin d'une grande habileté physique offensive ou défensive, cette pilule serait la solution irremplaçable. Il est très possible que la recherche scientifique atteigne cet objectif si on le lui propose ; mais on ne saura jamais quel prix on devra payer pour les dégâts causés entre Aire et Agent, forcés qu'ils auraient été d'effectuer une action anti-naturelle.

En résumé, on peut dominer les Agents Physiques et influer sur eux, qui exécutent les ordres émanés des Aires ; mais il ne sera pas possible de manœuvrer ces fabuleux cerveaux psychiques avec des arguties physico-chimiques, car ils sont impalpables et ne comprennent que les langages du « Ch'i » et de « l'Energie Vitale ».

Enfin, un homme devenu invalide à la suite d'un accident d'automobile est un sujet blessé au niveau des Agents Physiques, mais en aucun cas au niveau des Aires Motrices, Intellectuelles ou Emotives. Il se peut même que, pendant une longue période, ces Aires continuent d'envoyer des ordres vers la zone endommagée, produisant chez le malade les mêmes sensations que celles qu'il recevait lorsqu'il était dans son état normal. C'est ainsi qu'il croit sentir des douleurs dans une jambe inexistante, alors qu'il sait parfaitement qu'il est mutilé.

LES CONNEXIONS

Nous mettrons encore à l'épreuve la patience de votre compréhension avec des concepts déjà définis, mais demandant à être maintenus dans un état de fraîcheur permanente, car ils constituent les racines qui soutiennent l'arbre exubérant qu'est cette science.

Aire Intellectuelle ..... Comparaison des « Avantages et Désavantages » captés par les Agents Physiques afin de proposer une réponse en accord avec les lois qui régissent ce qui est naturel.

Aire Emotive ..... Sensations de « l'Agréable et du Désagréable » captées par les Agents Physiques afin de proposer une action de riposte en accord avec les lois qui régissent ce qui est naturel.

Aire Motrice ..... Ordonne aux Agents Physiques « D'Exécuter ou de Ne pas Exécuter » une action de riposte en accord avec les lois qui régissent ce qui est naturel.

Appuyons ce qui vient d'être dit par l'exemple imaginaire suivant :

Vous vous trouvez à pieds ; devant vous, un terrain plat et étendu ; derrière vous, un précipice. D'au-dessus de votre tête tombe une lourde pierre, qui se trouve environ à cinq mètres de haut.

Aire Émotive : Manifeste son total « désagrément » devant ce qu'elle perçoit ; propose de se déplacer vers un lieu plus « agréable ».

Aire Intellectuelle : A perçu le « désavantage » de se maintenir en place. Le « Désavantageux » d'un mouvement irréfléchi vers le précipice. L'« avantageux » est de se déplacer vers le terrain plat. Le « désavantageux » est de le faire lentement.

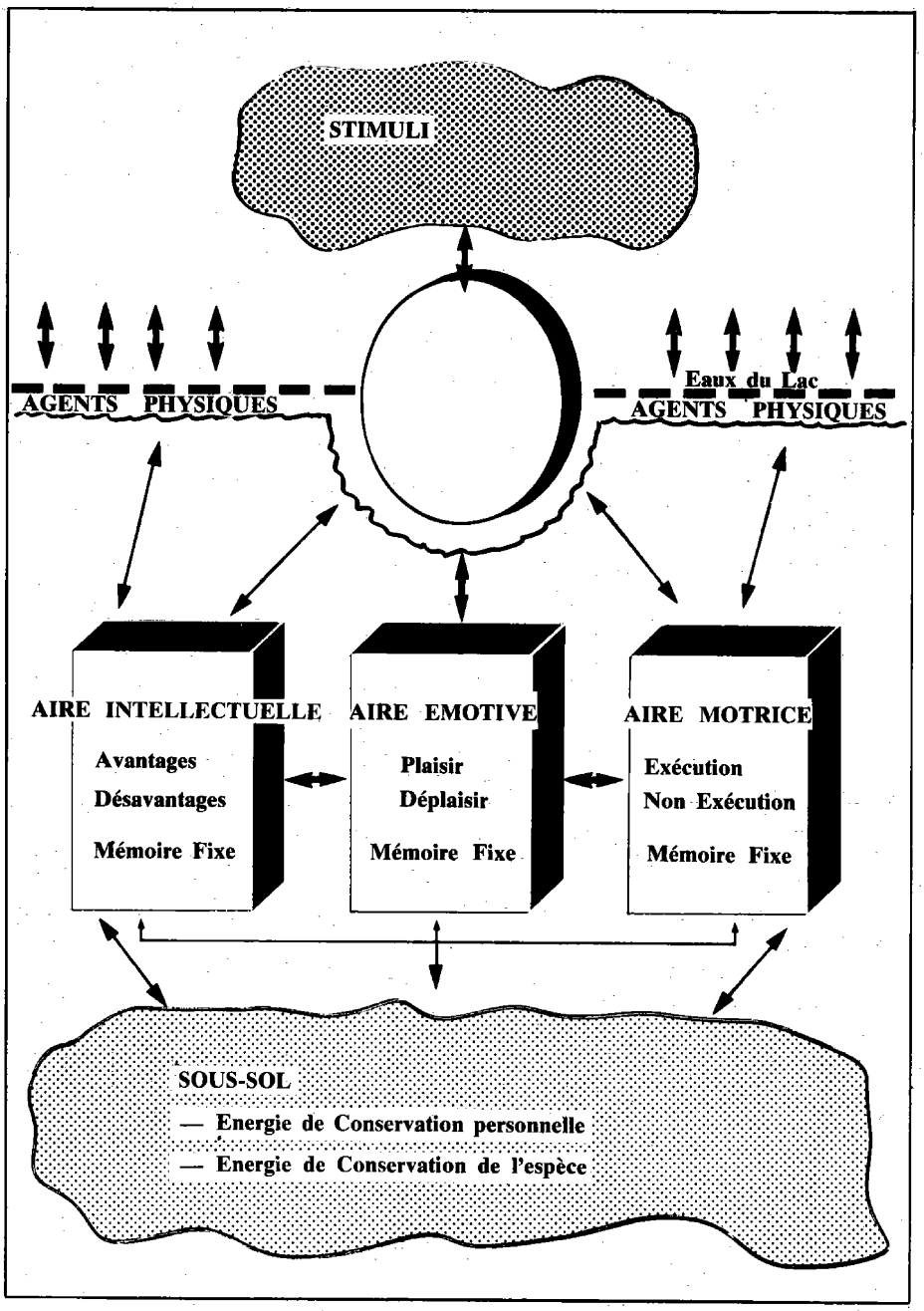
Aire Motrice : Ordonne d' Exécuter » les mouvements choisis comme étant les meilleurs.

En somme, le processus de captation du phénomène extérieur observé par tous les sens se transmet comme un amas d'informations vers les Aires ; ce sont elles qui tenteront de donner une réponse en faisant usage de tous les instruments opérationnels qu'elles possèdent, en particulier des « Souvenirs Réflexes et Instinctifs ». Il faut bien se souvenir que les réponses relèvent de la responsabilité de l'activité « conjointe » des Aires : en aucun cas, l'une d'entre elle ne demeurera à l'écart, sans participation aux décisions prises. Sauf dans le cas de détérioration des « Connexions » entre les Aires, ou entre celles-ci et les Agents Physiques ce qui impliquerait un état gravement anormal.

L'« attelage » de la parabole ne présenterait aucune raison de destin commun entre « Cheval, Cocher, Voiture », s'il n'existait les « connexions » — ou, en d'autres termes, les rênes — qui relient le cocher au cheval et permettent la transmission des ordres ou des inquiétudes ; ou bien les harnais et les brancards qui sont les « connexions » indispensables pour que le cheval puisse tirer la voiture.

Ces traits d'union importants, ou canaux rapides, dépourvus d'interférences, par où circulent dans les deux sens toutes sortes d'informations, sont connus sous le nom de « Connexions ». Si nous voulions en imaginer une définition, nous pourrions dire : Les connexions sont des routes pavées sur lesquelles se déplacent à une vitesse vertigineuse des faits, des statistiques, des souvenirs, des appréciations et des « impulsions » ou ordres d'exécution qui permettent de répondre de façon adéquate aux millions de demandes formulées par le monde phénomènal extérieur.

Observons ce qu'indique le langage graphique :


STIMULI
AGENTS PHYSIQUES
Eaux du Lac
AGENTS PHYSIQUES
AIRE INTELLECTUELLE
Avantages
Désavantages
Mémoire Fixe
AIRE EMOTIVE
Plaisir
Déplaisir
Mémoire Fixe
AIRE MOTRICE
Exécution
Non Exécution
Mémoire Fixe
SOUS-SOL
— Energie de Conservation personnelle
— Energie de Conservation de l'espèce

Notre quête se dirige maintenant vers les conséquences qui découlent d'une déconnexion entre une Aire et les Agents Physiques. Nous pourrions cerner la réponse en analysant le combat des modernes gladiateurs du ring.

Quand un boxeur reçoit un coup d'une telle violence qu'il affecte directement les relations entre Aire Motrice et Agents Physiques, bien que l'Aire Intellectuelle informe du terrible désavantage qu'il y a à demeurer semi-immobile et que l'Aire Emotive crie son désagrément de recevoir un tel châtiment, les ordres donnés par l'Aire Motrice pour réaliser de rapides et opportunes esquives parviendront déformés, mal interprétables et maladroits aux Agents Physiques destinés à les exécuter. Tout cela est motivé par des interférences dans les voies de communication ou « Connexions ».

En réalité, nous pourrions comparer la situation que nous étudions à un choc fracassant qui arrive sur une autoroute à grande circulation : l'accident représente les conséquences du coup de poing, l'embouteillage immédiat du trafic correspondra à l'agglomérat visqueux de faits, rapports et réponses, contraints à cheminer lentement jusqu'à ce que la vie redevienne normale.

Peut-être cela pourrait-il traduire le début de ce que l'on nomme en boxe le knock-out, ou, selon notre vocabulaire, le début de « l'inconscience motrice ». Ce qui, implicitement, indique l'existence de trois sortes de knock-out. Ou bien, il peut laisser les Aires Motrices, Emotives ou Intellectuelles inconscientes, ou mieux « déconnectées », chacune indépendamment des autres, ou toutes simultanément. Ainsi, le boxeur inconscient au niveau de l'Aire Intellectuelle seulement continuera de combattre avec des mouvements guidés uniquement par les sensations de plaisir et de déplaisir — toute analyse de ce qui serait avantageux ou désavantageux étant devenue impossible. Un autre coup à l'efficacité destructrice pourra déconnecter l'Aire Emotive, laissant le lutteur gouverné par la seule Aire Motrice ; la manifestation extérieure de cet état consistera à donner des coups de façon monotone et absente, comme au hasard. Un coup final, définitif, provoquant l'Inconscience Motrice, se traduira par un rapide écroulement du corps qui s'achèvera pas l'immobilisation.

Tous les facteurs décrits peuvent se présenter dans tous les ordres possibles de priorité. Par exemple : un homme privé de ses mouvements en raison d'une Inconscience Motrice, sans que soient atteintes les connexions de l'Intellect et de l'Emotivité, aura une conscience absolue de sa paralysie momentanée ; de plus, il observera normalement les stimulants extérieurs, mais seulement en qualité de spectateur passif.

Ces anomalies peuvent provenir de l'extérieur, comme dans l'exemple précédent, ou se produire de l'intérieur par « Auto-Déconnexion » — ce que l'on connaît généralement sous le nom « d'Evanouissement », phénomène qui affecte plus particulièrement le camp féminin, en raison de son étroite relation Intellectuelo-Emotive.

D'où, le fait qu'un stimulant obstinément désagréable et désavantageux engendre chez l'individu le désir de fuir la réalité, déconnectant en premier lieu les communications avec l'Aire Intellectuelle, et éliminant ainsi les « désavantages » de la situation qui le blesse. Les pleurs hystériques sont fréquemment le signe de la future inconscience intellectuelle. Si le stimulant extérieur persiste à accroître le déplaisir, le sujet se défendra en déconnectant, cette fois, l'Aire Emotive — ce qui permettra la disparition de tout ce qui, auparavant, avait été reconnu comme pénible. Le début de cette attitude sera marqué par l'arrêt des pleurs, les yeux auront un regard apathique ; le sujet sera capable de demeurer assis, ou de marcher lentement, mais toujours à condition d'être dirigé par des tiers. Il suffira d'une nouvelle action insistante, obstinée, du phénomène extérieur générateur de cet état, pour que la personne déconnecte l'Aire Motrice — ce qui impliquera sa chute immédiate sur le sol, en état d'« Inconscience Complète ». Ce dernier stade peut être atteint de manière graduelle — comme nous l'avons décrit . ., ou brusquement, en sautant les différentes étapes.

L'EGO

Nous atteignons ici le thème le plus difficile et le plus controversé de ce noble savoir. Souvenons-nous de ce qui était décrit dans la métaphore du Lac :

« ... la présence d'un fragile canot de jonc, flottant en ayant la moitié du corps en contact avec le monde extérieur du soleil, de l'air, de la lumière, et l'autre moitié en fraternité avec le monde intérieur qui donne la vie à la profondeur des eaux ».

Ce fragile canot, nous le baptiserons du nom de « Ego ». L'Ego est un élément habile, sagace, fureteur, très intelligent, expert en l'art des représentations sur le théâtre de la vie commune de l'homme. C'est le meilleur « acteur » créé par l'évolution. Il possède une imagination fertile et peut interpréter le rôle de l'être le plus misérable de la terre avec la même sûreté et la même conviction que celles avec lesquelles il se présentera, quelques minutes plus tard, comme le plus heureux.

C'est grâce à lui que nous pouvons écrire, lire, échanger des idées, discuter, prendre conscience du fait que nous prenons conscience — c'est-à-dire faire naître la conscience réfléchie. C'est une entité jusqu'à un certain point discordante, étant la matrice du « raisonnement », mais c'est peut-être l'unique argument réel dont nous disposions pour prétendre au titre de l'espèce vivant ayant atteint le plus haut degré d'évolution de toute la planète. Et, bien que l'existence de l'Ego ne soit pas l'exclusivité de l'homme, du moins son développement grandiose l'est-il, lui. Les Egos observés chez d'autres êtres vivants de la terre (éléphants, dauphins, singes, etc.) — dont les Aires du monde intérieur ont atteint le sommet de leur croissance — nous permettent de constater de grands progrès au stade primitif de cet élément puissant, que sa forte capacité de décision transforme, malheureusement très souvent, en un Dictateur de ce qui est bon ou mauvais pour le corps qu'il habite.

Il est toujours intéressant de rechercher les motifs qui conduisent une espèce à réaliser les mutations qui lui permettent de survivre. Il est possible qu'une analyse sommaire des animaux les plus semblables à l'homme nous fasse assister à l'apparition de « l'Ego Humain ». Remontons des milliers d'années dans l'histoire de l'humanité et regardons les singes — apparentés de façon beaucoup plus proche, peut-être, qu'on ne le pense à l'homme moderne. La population hétérogène de ces quadrumanes peut se classer en trois groupes aux tendances bien définies :

• « Les Singes Arboricoles » : d'alimentation végétarienne ; généralement petits. Leur vie se passe presque entièrement au sommet des arbres. Ils sont indépendants et l'organisation familiale manque d'efficacité collective.

• « Les Singes de Semi-Plaine » : d'alimentation végétarienne, mais avec de petites incursions vers le carnivore. Leur vie se passe indistinctement sur terre et dans les arbes. Ils possèdent une organisation élémentaire, qui présente les premières traces d'efficacité collective.

• « Les Singes de Plaines » : le côté carnivore de leur alimentation s'accentue, sans toutefois atteindre au point que l'on puisse les considérer comme tels. Leur vie est quasi-exclusivement terrestre. Ils ont une organisation militarisée, comportant des cris de communication assez

élaborés. Ils sont extrêmement dangereux en raison de leur puissant instinct de chasse. Leur organisation en société est harmonieuse et disciplinée. Ils s'affrontent parfois à ciel ouvert avec des prédateurs d'une puissance individuelle supérieure, pour défendre leur proie.

Si nous réfléchissons un moment sur les armes dont disposent ces Singes de Plaine pour leur action offensive et défensive, nous noterons avec regret l'absence de griffes comme chez le lion, de dents comme chez le tigre, qui lui permettraient d'envisager un déploiement relativement sûr hors de ses arbres protecteurs ; quoi qu'il en soit, nous trouvons ce singe en train d'arracher leurs victimes aux chasseurs les plus prestigieux du règne animal.

Qui leur donne tant de confiance ?

Qui leur permet d'effectuer des sorties de zones si dangereuses pour leur vie ?

Sans aucun doute, lorsque le Singe tente sa chance en faisant une sortie vers la prairie dégagée, la « Nature » commence l'expérimentation d'une nouvelle arme de chasse, qui paliera les faiblesses et limitations inhérentes à la structure morphologique de l'espèce, afin de la préserver d'une éventuelle extermination. Elle répartit les laboratoires de recherche entre les différentes sortes de singes, en tentant de parvenir à un prototype qui réponde aux spécifications exigées par la subsistance en prairie. Son objectif : l'élargissement de la réceptivité de l'Ego. Cela aboutit à l'apparition du « produit » appelé : Singe de Prairie. Celui-ci étant, dès lors, en possession d'un merveilleux outil qui lui permit d'inventer des tactiques pour sa défense comme pour l'attaque, des systèmes d'alarme, destinés à servir pendant les repas de la communauté, un code de lois pour la troupe, l'emploi d'instrument contondants pour agresser l'ennemi, etc.

L'antique concept selon lequel l'homme a été le premier à employer des outils ne résiste déjà plus à un nouvel examen, puisqu'il est prouvé que les Singes de Semi-Plaine font fréquemment usage de bâtons et de branches dans leur propre intérêt, et, mieux encore, les modifient en vue d'une meilleure utilisation.

Mais il y a une grande différence entre l'Ego conscient ou super-développé de l'homme moderne et l'Ego non-conscient ou sous-développé d'un animal.

Ainsi, par exemple : un être irrationnel, c'est-à-dire un de ces êtres à l'Ego primitif, fera ses besoins biologiques à l'endroit même où l'en a saisi l'ordre intérieur et, outre cela, ne sera pas gêné de sa nudité ; en revanche, l'Ego humain super-développé est capable d'atteindre à un auto-contrôle et, même, est capable d'utiliser le déguisement que nécessitent exactement les circonstances afin d'obtenir une critique favorable de la part des spectateurs. Il ne lui arrivera pas, quelque chaleur qu'il fasse, d'assister à une conférence de « haut niveau » en maillot de bain. Ou d'assister sans pantalon à un déjeuner amical entre les chefs et les employés d'un bureau. Comme il ne serait pas non plus « raisonnable » de se rendre à la place en froc. En bref !... C'est sa manière de chasser !

Nous avons dit plus haut que l'enfant, depuis le premier cri poussé à la sortie du ventre maternel, entame une escalade des Aires commençant par la Motrice, continuant par l'Emotive et finissant par l'Intellectuelle. Mais jusqu'alors, il est partie intégrante du monde. Il n'existe pas de séparation entre sa personne et la table de la salle à manger, ou entre lui et le chat de la maison. Tout ce qu'il sent et voit fait un tout organique. Il n'imagine pas que ses yeux font partie de sa tête. Il ne soupçonne pas ce qu'est son dos. De plus, la science philosophique des « pourquoi » ne l'intéresse en rien. Il est simplement un être « Spontané », dépourvu d'un Ego développé. Quand il sent le besoin d'uriner, il le fait sans remords dans les langes indulgents. Quand un objet quelconque le fascine, il le prend, comme si c'était la seule chose intéressante de l'univers, pour l'abandonner ensuite, le rejetant sans chagrin ni gloire de l'endroit où il garde ses précieux trésors. Tout d'un coup, il pleure avec le sentiment du plus profond désespoir ; mais, brusquement, virage à 180°, il commence à rire de tout son être, réagissant au stimulant que son Aire Emotive a perçu comme explosion d'une agréable diversion.

Les personnes les mieux élevées de toute la nation peuvent se trouver en visite au foyer familial, il ne verra pas le plus petit inconvénient à lancer une « éructation sonore », pour peu que l'excès de nourriture l'y ait conduit.

Il n'y a pas de tromperie dans son comportement. Sa « Vision du Monde » est irrationnelle. La vie est un permanent « faire des choses », sans s'arrêter à méditer sur leur « pourquoi ». Le manque de temps pour « philosopher » se confirme de façon définitive.

Quelque vingt-quatre mois plus tard, s'ouvrira une nouvelle appréciation du milieu ambiant ; ce sera le début du « Non, Je ne veux pas ». Il essaiera de mener à bien des activités contraires aux règles données par ses aînés. Il se rendra compte — encore que, au début, avec beaucoup d'incertitude — qu'il est différent du petit chien et du téléphone... mais... cela, il faut l'étudier... et la meilleure manière est de dire « non » quand les autres disent « oui » puis de voir les événements entraînés par cette négation. Un mois plus tôt, il se serait expliqué à la troisième personne : « Bébé veut ceci ou cela ». Maintenant, il peut dire « Je veux... ».

La personnalité juridique du « Moi » a été reconnue !

L'Ego a commencé sa marche vers son couronnement !

L'Intelligence de l'Ego

L'Ego doit employer « l'Imagination » comme matière première fondamentale pour obtenir le produit final appelé « Raisonnement » — qui le rendra tout puissant face aux espèces sœurs. Il convient de prolonger cette affirmation par l'examen de son influence dans le développement normal au sein du monde phénoménal extérieur.

Durant l'enfance, « l'Imagination » se nourrit en permanence de « Mensonges », dont elle fait usage jusqu'à la puberté.

Précisons : le « Mensonge » est l'instrument de travail le plus élémentaire de l'Ego, à qui il rend les plus grands services entre quatre et quatorze ans. C'est alors que nous pouvons voir le jeune enfant converser avec des personnes qui n'existent pas, faire courir l'automobile de bois à deux cents kilomètres à l'heure, voir quatre cents bataillons là où il y a dix soldats de plomb, deux camarades de jeu se transforment en un clin d'œil, en trois mille Indiens féroces attaquant la Loi représentée par l'invincible Shériff. Du côté féminin, il serait normal que les poupées parlent, aient faim et soif. C'est pourquoi il est logique de leur donner à manger et à boire, pour ensuite les endormir en racontant quelque beau conte, spécialement lorsqu'elles se trouvent « un peu énervées » par l'agitation de la journée.

Tous ces « Mensonges », qui ne font de tort à personne, constituent les racines qui soutiennent « l'Imagination », laquelle est en proportion directe de « l'Intelligence », c'est-à-dire :

• Une moindre imagination implique une moindre intelligence et, par suite, une moindre faculté de raisonnement.

• Une imagination plus développée implique une plus grande intelligence et, par suite, une plus grande faculté de raisonnement.

Les mensonges de cette sorte, nous les appellerons « Mensonges blancs », pour les différencier du méprisable « Mensonge » lui-même, c'est-à-dire cette triste expression de la fausseté qui bat le vrai en brèche pour sauvegarder honneurs et positions, et qui entraîne généralement des conséquences funestes.

Le « Mensonge blanc » — nous insistons — ne fait aucun tort aux autres ; son unique raison d'être est de se donner tout entier au vigoureux entraînement réclamé par l'Ego afin de polir sa meilleure arme : « l'Imagination ».

Tout jeu tend à la purification de l'usage des armes futures. Cela constitue un dénominateur commun qui peut être étendu, de la façon la plus extensive, à n'importe quel petit du monde animal — y compris le fils de l'homme. C'est pourquoi nous pouvons voir le lionceau attaquer les feuilles qui tombent des arbres comme si c'était le plus dangereux des adversaires, ou se mordiller avec ses frères dans une parodie d'affrontement. Et tous jouent ainsi pour le plaisir de jouer, sans se

douter que toutes ces attitudes sont canalisées vers l'éveil des réactions offensives et défensives qui leur permettront de tenir la place qui leur revient dans le troupeau.

Passé le cap des quatorze ans environ, l'enfant aborde une période d'affirmation, ou de « maturation de l'imagination » ; c'est un stade psycho-biologique assez difficile pour celui qui le traverse ; il peut durer pendant deux ans ; durant cette période, va peu à peu s'évanouir le « merveilleux et réel » monde des jeux. « L'imagination » commence à ne plus trouver intérêt à poursuivre son approvisionnement en « Mensonges blancs » et ainsi, lentement, la moisissure recouvrira ses parois jusqu'à l'atrophie définitive de ce loyal serviteur.

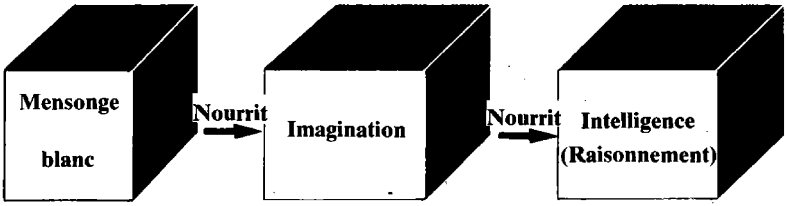
Mais les sujets qui, ayant dépassé ce stade de la vie, continue leur existence sans avoir acquis « la consolidation de l'imagination » — en raison de l'influence de quelque agent anormal résidant dans le milieu ambiant — seront le théâtre d'une lutte inconsciente pour éviter la disparition du « mensonge blanc ». Evidemment, cette situation entraînera une évolution de caractère négatif, dans laquelle l'ex-serviteur si efficace se transformera en désagréable « menteur » proprement dit — les tâches que le monde extérieur impose aux adultes ne voulant pas être assumées.

La conséquence de ces faits est désastreuse pour le sujet chez lequel ils se passent. Le mensonge grossier, fils préféré de l'immaturité, est une véritable tumeur cancéreuse qui accable et déconcerte le sujet ; celui-ci se voit ainsi conduit à des erreurs de perception et d'analyse qui autorisent la construction d'une échelle de valeurs fondée sur un mélange de faits fantasmagoriques et de vérités palpables.

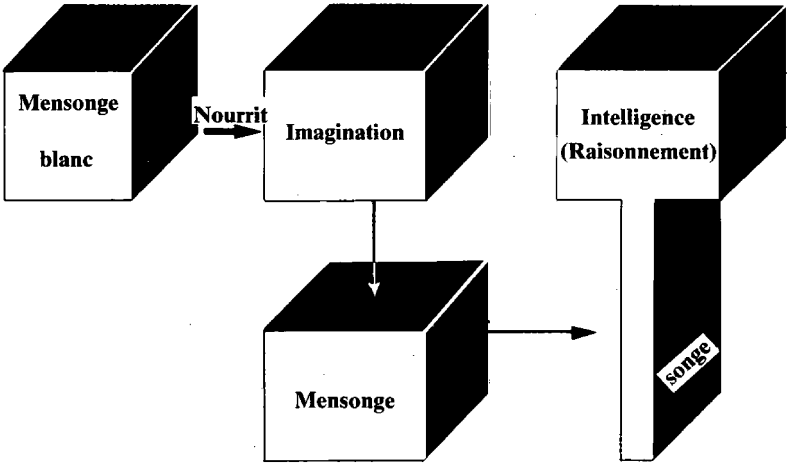
La chaîne monstrueuse du malheur est défaite. L'anomalie se propage, obligeant le sujet à vivre dans une mixture de réalités concrètres et de « Rêveries » et à user continuellement du « raisonnement » afin d'extrapoler les éventuelles conséquences de ses agissements présents : « voyant des dangers là où il n'y en a pas, et ne les apercevant pas là où ils se trouvent réellement ». Peut-être son meilleur sport sera-t-il de rêver, rêver, et encore rêver... mais éveillé.

Un commentaire graphique donnerait ceci :

VOIE CORRECTE



VOIE ANORMALE



Mémoire en transit : Bibliothèque de l'Ego

Nous nommerons « Mémoire de l'Ego » ou « Mémoire en Transit » celle qui retient de façon « transitoire » les souvenirs. En d'autres termes, celle qui emmagasine seulement les souvenirs nécessaires pour le bon développement dans le milieu habité.

Etant donné ce qui a été dit, il vient immédiatement sous le sens qu'existe un échange mutuel et permanent d'informations entre la « Mémoire en Transit » et les « Mémoires Fixes ». C'est-à-dire que des souvenirs peuvent se déplacer depuis le canot vers le fonds du lac, ou bien rapporter à la surface des expériences archivées dans les profondeurs. Prenons un exemple : les nombreuses occasions dans lesquelles vous oubliez le nom d'une personne déterminée que vous connaissiez parfaitement il y a seulement quelques années. Curieusement, plus vous ferez d'efforts pour vous le rappeler, moins vous vous rapprocherez du succès, bien que vous ayez l'impression « que vous l'avez sur le bout de la langue ». En revanche, si vous abandonnez la recherche de ce « souvenir » si glissant, il ne se passera sûrement guère plus de trois ou quatre minutes sans que l'image en question apparaisse, comme par magie, en même temps que toutes les références désirées. Pourquoi en va-t-il ainsi ?

Si la personne se trouve psychiquement et physiquement en état normal, ce qui est arrivé est la stricte application de la loi naturelle énoncée :

• Le nom oublié est celui d'un individu qui a disparu du champ d'action dans lequel nous nous mouvons tous les jours, et, avec lui, la stimulation que sa présence exerçait sur nos sens.

• Pour cette raison, la « Mémoire en Transit » a remis l'ensemble des éléments dont l'usage a cessé aux « Mémoires Fixes » des Aires.

• S'il s'agit de commander le déplacement des souvenirs par l'intermédiaire de l'Ego, un échec pur et simple sera la réponse que l'on obtiendra dans la majorité des cas.

• Si on laisse s'effectuer la demande d'échange des antécédents, sans qu'intervienne l'Ego, le « souvenir » affleure doucement et tranquillement, d'une manière spontanée et naturelle.

Insistons ! : Attention ! avec l'attention

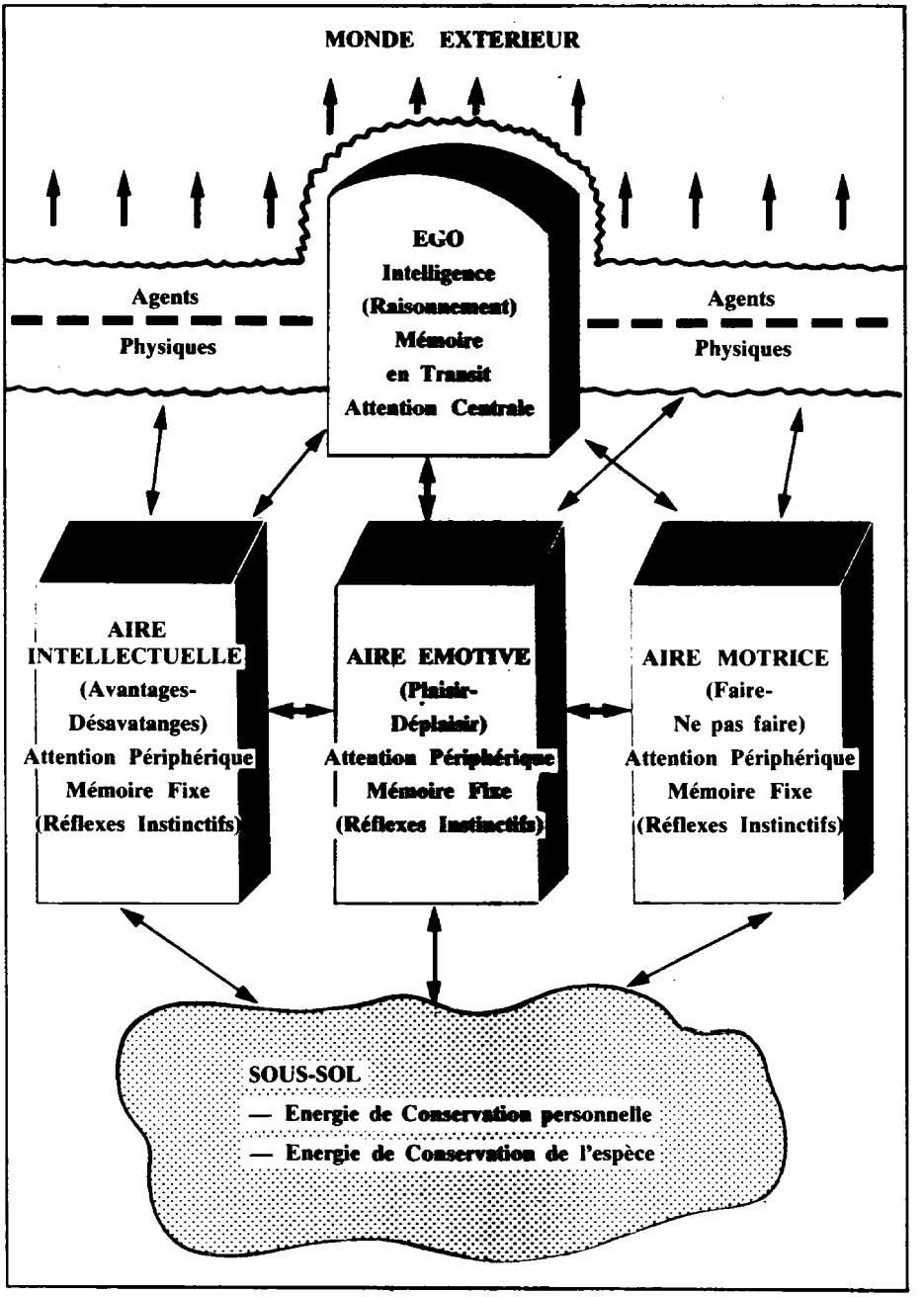
Quand nous avons expliqué les concepts d'Attention Périphérique et d'Attention Centrale, nous avons laissé cette dernière de côté, attendant de posséder de plus grandes connaissances du monde intérieur, afin de pouvoir la situer en sa juste place. Cet obstacle étant franchi, il est possible de définir l'Attention Centrale comme : « Une action consciente conduite par la volonté, à l'usage exclusif de l'Ego et qui sert à la compilation d'antécédents relatifs à tel ou tel phénomène survenu dans le monde extérieur ».

De même que l'Attention Périphérique absorbe tout ce qui se présente à sa portée, l'archivant immédiatement dans ses Mémoires Fixes, l'Attention Centrale absorbe également tout ce qu'elle peut absorber, compte tenu de ses limitations, et l'enregistre dans sa Mémoire en Transit.

Le leader qui dirige cette Attention Centrale est, comme nous l'avions laissé entendre, la « Volonté ». Elle loge dans l'Ego à égalité avec le raisonnement, l'analyse métaphysique et tant d'autres expressions qui ont pour matrice l'intelligence développée.

Par la faculté de décision, qui pousse à faire, ou à ne pas faire, une chose, nous interpréterons le concept de « Volonté ».

Récapitulons dans un dessin général ce que nous avons appris jusqu'à maintenant :


MONDE EXTERIEUR
EGO
Intelligence
(Raisonnement)
Mémoire
en Transit
Attention Centrale
Agents
Physiques
Agents
Physiques
AIRE
INTELLECTUELLE
(Avantages-
Désavatanges)
Attention Périphérique
Mémoire Fixe
(Réflexes Instinctifs)
AIRE EMOTIVE
(Plaisir-
Déplaisir)
Attention Périphérique
Mémoire Fixe
(Réflexes Instinctifs)
AIRE MOTRICE
(Faire-
Ne pas faire)
Attention Périphérique
Mémoire Fixe
(Réflexes Instinctifs)
SOUS-SOL
— Energie de Conservation personnelle
— Energie de Conservation de l'espèce

L'EGO USURPATEUR

L'Ego, ce merveilleux produit de l'évolution, fruit de la génération spontanée, ou du « souffle divin » selon la Bible, fut, durant de longs siècles, une dimension parfaitement équilibrée avec les règles qui régissent ce qui est naturel. Mais cet ouvrage d'horlogerie, si délicat et fin, en atteignant au cours de son ascension la domination du raisonnement, pouvait, à la suite de la plus minime affection, donner naissance à des imperfections au sein de son mécanisme symétrique et rythmé, remplaçant des faits réels par des relations fictives et le soutenant par des raisonnements affaiblis. Cela constitua l'une des nombreuses causes du divorce entre les lois de la nature et celle que l'Ego en question commença à créer comme lui convenant le mieux — profitant de celles qui existaient, en inventant celles qui n'existaient pas, rejetant celles qui le gênaient, en un défit ouvert à son procréateur. Dès lors, notre Ego super-intelligent commença sans aucun doute à se muer en l'entité la plus discutée, la plus habile et la plus sinistre de la terre, capable d'obtenir les choses les plus incroyables afin de réaliser ses projets ambitieux — y compris l'invention des fameux « points de vue » pour l'interprétation d'un même stimulant par les « Egos super-raisonneurs des humanoïdes ». Naissance était ainsi donnée au concept d'« Opinion », qui fonde sa puissance sur les « Echelles de Valeurs » personnelles extrêmement rigides, lesquelles s'appuient à leur tour sur une mince résultante de la vaine traduction du livre de la nature.

Qu'il est facile de mettre des petits chats d'accord pour qu'ils acceptent de partager la même maison et le même maître. Mais qu'il est difficile, et autant dire impossible, d'accorder les opinions de deux hommes qui analysent le développement socio-économique d'une collectivité en se fondant uniquement sur des « Echelles de Valeurs » établies par l'Ego Usurpateur et, par là-même, destinées uniquement à satisfaire leurs propres convenances partisanes !

Combien de temps durera cet affrontement entre l'Ego Usurpateur et les lois directrices de tout ce qui est naturel ?

Est-ce l'homme qui se profile comme futur vainqueur ?

Il semble que le commencement des hostilités entre homme et nature se trouve enregistré par la Bible dans le passage où elle décrit l'expulsion d'Adam et Eve hors du Paradis Terrestre.

On a toujours affirmé que l'être humain est une entité maîtresse d'un « Moi » unique et autoritaire. Voyons ce que, sur ce thème, disent les anciens sages :

Le séjour de l'Ego Usurpateur

Deux cheminots vagabonds, épuisés de fatigue et de faim, trouvent juste à point une maison face à la route sur laquelle ils marchent. Tous deux observent dans un silence plein de retenue son imposante structure et sa majesté, se montrant mutuellement l'incomparable netteté du jardin qui l'entoure.

Sans plus réfléchir, l'un d'eux ouvre le portail et se dirige, par un beau sentier empierré, jusqu'à l'entrée. Son esprit manifestant là une décision tranchée. En revanche, l'autre, plus prudent, demeure dans la rue sans se hasarder à pénétrer avec son compagnon.

Le pèlerin avantureux appelle à la porte, en essayant de dissimuler une certaine inquiétude. Quelle n'est pas sa surprise en entendant un bruit de courses précipitées à l'intérieur de la maison. Son premier mouvement le pousse à fuir cet endroit ; mais, juste à cet instant, la porte s'ouvre violemment et apparaît un seigneur portant des marques qui indiquent clairement qu'il sort à peine d'une lutte difficile et étourdissante. Se donnant quelques tapes rapides et délicates sur les cheveux et sur les vêtements, celui-ci, après un sourire aimable et étudié, demande d'un ton doux, distingué et paternel, les motifs d'une si agréable visite. Situation qui accroît encore la méfiance du vagabond, beaucoup plus habitué à des réceptions hostiles.

Après quelques secondes d'un silence embarrassé, il demande à manger, utilisant pour ce faire la voix la plus mélancolique de son répertoire. Ensuite de quoi, il attend le claquement de porte qui tient habituellement lieu de réponse. Mais, rien de tel. Et lorsqu'il voit son interlocuteur revenir avec une langouste, du vin et d'autres friandises, il croit qu'il est en train de vivre l'un de ces mirages propres au jeûne prolongé.

Le repas fini — une marche du porche avait servi de table pour la circonstance — et en présence d'un si agréable bienfaiteur qui l'observe avec la même attentive complaisance qu'une mère devant son enfant gâté, il rend avec des manifestations de remerciement exagérées les fines assiettes qui avaient contenu les aliments convoités, ainsi que la vaisselle d'argent et d'or qui l'accompagnait. Puis il quitte cette demeure fastueuse et existentialiste, en fumant un cigare à l'arôme particulièrement suave.

Quelques minutes plus tard, il retrouve son ami, lui raconte la curieuse expérience qu'il vient de vivre et le presse de marcher sans plus attendre vers le lieu où habite un si magnanime seigneur. L'auditeur stupéfait n'attend pas la fin du récit, et allant le plus vite possible, arrive très rapidement au portail qui octroie si généreusement tant de satisfactions.

Avec une jubilation mal contenue, il appuie sur le timbre, et entend immédiatement se produire à l'intérieur de la maison un bruyant tumulte. Ces bruits ne l'inquiètent pas puisqu'il est au courant de ces excen-

tricités. C'est pourquoi il attend simplement l'apparition du bienheureux protecteur anonyme. La porte s'ouvre et apparaît un seigneur montrant clairement qu'il vient de soutenir une lutte difficile et mouvementée. « Jusqu'à maintenant, pense-t-il, l'histoire se répète sans aucun changement ».

Il fait, avant de parler, une longue pause — comme pour rendre plus manifeste son expression d'humilité. Puis il commence à solliciter, à voix soigneusement plaintive, l'aumône de quelques bouchées. Il n'est même pas au terme de son discours si bien préparé qu'il sent sur sa figure l'explosion d'une gifle qui le renverse à terre, accompagnée d'une sévère bordée d'injures. A peine remis d'une si désagréable surprise, il entend l'aboiement rageur de deux chiens du type colosse, envoyés par leur maître pour achever la destruction définitive de l'intrus.

La fuite est vertigineuse ; il parvient en un clin d'œil à mettre une distance respectable et prudente entre son humanité maltraitée et la demeure. Arrivé près de son camarade, il lui reproche durement la tromperie dont il a été victime, de façon si déloyale, refusant les explications selon lesquelles une telle chose ne pouvait pas avoir lieu si c'était bien la même personne qui s'était manifestée, dans les deux cas, après l'appel. La description des physiques et des voix d'aussi extravagants personnages apparus sur la scène montra que, dans les deux cas, aussi incroyable que cela puisse paraître, c'était le même sujet qui était entré en action.

Ce qui vient d'être raconté est une antique parabole qui enseigne les invraisemblables réactions des différentes « personnalités » qui résident à l'intérieur de l'Ego Usurpateur. Ainsi, les vagabonds représentent les différents stimulants extérieurs qui frappent aux portes de l'être en quête de réponses. La situation chaotique à l'intérieur de la maison figure la violente dispute entre les différents « Moi » qui vivent dans l'Ego Usurpateur afin de se présenter devant le visiteur comme le maître de la maison. Physiquement, ils sont tous semblables ; mais leurs réactions sont distinctes. Le « Moi » de la bonté est capable d'engager l'individu dans n'importe quoi par sa bienveillance. Le « Moi » de l'égoïsme ou de la violence, ou n'importe lequel des autres, se trouve disposer des mêmes possibilités.

Alors, il n'existe pas d'individu possédant une personnalité définie ?

Non, affirme cet art de manière précise et irréfutable. Du moins, lorsqu'un Ego a usurpé les activités propres du monde intérieur.

Lorsque l'on frappe à la porte d'entrée de la maison de l'Ego Usurpateur, lequel des cent et cent « Moi » gagnera la lutte pour aller ouvrir ? Aurons-nous la chance que deux d'entre eux reviennent ? Pouvons-nous accuser un autre être humain de n'avoir pas une « personnalité » définie ? Est-ce vraiment sa faute ?

Différences entre Ego Equilibré et Ego Usurpateur

A titre de règle générale, nous pouvons poser que :

- **L'Ego Equilibré « fait usage » des Aires,**
- **L'Ego Usurpateur « ne fait pas usage » de la grande aide que peuvent fournir les Aires.**

Si nous faisons pression sur un homme jusqu'à le placer dans une situation de péril extrême, nous verrons l'Ego Equilibré agir en profitant de toutes les ressources internes, comme le ferait un très habile animal, mais en y ajoutant la supériorité d'un très rapide raisonnement. La situation tend à changer de façon radicale lorsqu'apparaît la présence d'un Ego Usurpateur, car celui-ci présentera moins de capacité de réaction qu'un sujet irrationnel mutilé.

En manière d'explication, nous analyserons en détail le concept nommé « Peur ». Pour commencer, nous diviserons cette sensation en quatre degrés d'intensité :

- **Premier degré : « Prudence »,**
- **Deuxième degré : « Crainte proprement dite »,**
- **Troisième degré : « Panique »,**
- **Quatrième degré : « Terreur ».**

Qui est sous l'influence de la prudence réalise une série de manœuvres destinées à le prémunir contre des surprises désagréables ; à cette fin, il fera usage de la ruse la plus développée.

Qui est sous l'influence de la crainte proprement dite ressent des inquiétudes, des angoisses, une profonde méfiance à l'égard de quelque stimulant extérieur qui signifie un quelconque péril. Le désir de s'en aller du lieu où se déroulent les faits se transformera peu à peu en un véritable impératif.

Qui est sous l'influence de la panique perçoit les mêmes sensations que celles décrites au paragraphe précédent, mais affectées d'un facteur d'amplification de valeur trois ou quatre. Biologiquement parlant, le sang fuit la périphérie ; par suite, la peau se décolore, tandis que les muscles présentent une rigidité inaccoutumée. Le raisonnement se trouble et l'impulsion « fuit follement » se fait irrésistible.

Qui est dominé par la terreur — synonyme de peur et d'épouvante — perçoit une grandissante paralysie musculaire, un relâchement des sphincters — aussi bien anal qu'urinaire —, la fin de la coordination. En résumé, l'homme demeure statique.

Par un étrange paradoxe, la préexistence du stimulant qui a donné naissance à cette crainte d'une intensité exagérée, peut faire apparaître une réaction complètement opposée, connue sous le nom de « Colère » ; le sujet montre alors un total détachement à l'égard de ce qui est prudent et déchaîne toute l'énergie dont il dispose, avec le dessein aveugle de détruire, coûte que coûte, la source responsable de l'émission « terrifique ».

D'après ce que nous avons exposé, nous pouvons conclure :

• La prudence existe chez les animaux comme chez l'homme.

• La crainte proprement dite existe aussi bien chez les animaux que chez l'homme.

• La panique est une attitude attribuable à l'homme seulement. Il n'existe pas de tigre qui pâlisse de crainte ou qui présente des hypertonies lorsqu'il affronte un péril, si fort soit-il.

• La terreur, décidément, n'apparaît que chez l'homme. On n'a jamais vu un animal « paralysé par la peur ». Le lièvre sauvage pourra

nous induire en erreur par son immobilité lorsqu'il se sent illuminé par le phare d'un chasseur ; mais, en réalité, la cause n'en est pas la terreur : c'est simplement l'une de ses nombreuses ruses de mimétisme et il s'imagine ainsi désorienter l'offenseur.

En somme, « Prudence et Crainte proprement dites » sont des expressions attribuables au monde intérieur, car elles sont communes à l'homme et à l'animal. De plus, ce sont des sensations qui donnent libre cours à des impulsions venues des « eaux de l'intérieur du lac ». « Panique et Terreur » sont des attitudes anti-naturelles. Si nous observons les fonctions spécifiques de chacune d'elles, nous y trouverons de nouvelles références de jugement.

La prudence a pour fonction primordiale de constituer la première action défensive face à de possibles agressions, tant psychiques que physiques. La crainte proprement dite est une réaction en face d'un fait concret. Mais, pour parler en toute exactitude, l'une et l'autre ne sont rien de plus que des hululements de sirène donnant l'alerte face à d'éventuelles actions nuisibles qui pourraient porter atteinte à la conservation de l'espèce ou à la conservation personnelle.

Panique et Terreur ne sont que des « interprétations exagérées » de la stridence des sirènes d'alarme. En d'autres termes, ce sont de mauvaises appréciations, effectuées par l'Ego Usurpateur pour répondre au stimulant qui produit la peur.

Mais toujours, lorsque se font sentir des différences, on cherche un coupable. Dans le cas présent, l'accusé possible est « l'Education du Comportement » que donne à ceux qui pratiquent la vie civilisée, se fondant sur des règles, lois et valeurs — lesquelles laissent, en diverses occasions, passablement à désirer quant à leur légitimité naturelle. Ce que nous venons de dire ne donne pas le « feu vert » au « libertinage », parce que — nous le savons déjà — les lois de ce qui est naturel sont d'une intolérance plus grande qu'on ne le croit communément.

Venons-en au problème de « l'Education du Comportement » :

Depuis qu'il est tout petit, notre Ego reçoit un véritable bombardement, inlassable, de stimulants spécifiquement dirigés dans le sens du développement de la « Vanité », ce qui lui permettra de s'auto-définir

comme « être supérieur ». Si l'on insiste sur le fait qu'il est le seul « conscient », toutes les autres espèces sont « élémentaires », c'est-à-dire de niveau inférieur. Lentement va s'affermir la croyance en son infaillibilité et, par suite, il se persuade que l'une de ses plus importantes obligations est de « régir la vie du sujet chez lequel il habite ». C'est pour cette raison que les Aires du monde intérieur — sources de la spontanéité infantile, de la conscience claire et éveillée — sont écartées et sont l'objet d'une répression constante de la part du naissant Ego Usurpateur ; il les oblige à s'enfermer dans un hermétisme non voulu ni recherché, et les transforme peu à peu en un groupe de troisième catégorie dont les suggestions de réponses ne seront presque plus considérées à la manière d'un ensemble, comme il serait normal, mais individuellement et en raison du degré de sympathie que ledit Ego professe pour telle ou telle Aire déterminée.

Cette dernière situation peut être assimilée à celle d'un chef d'orchestre (Ego), qui dirige les instruments à cordes (Aire Intellectuelle), les vents (Aire Emotive), et les percussions (Aire Motrice). Or ce chef est tout à fait partial à l'égard des différents « pupitres ». Imaginons que seules les cordes lui plaisent ; tout le concert sera alors exécuté à plein volume par les violons, les altos et les violoncelles — tandis que tout le reste devra jouer pianissimo. Il est logique de penser que la « Pastorale » de Beethoven se trouvera interprétée de façon musicalement très insuffisante si le capricieux « Chef Ego Usurpateur », plein d'obstination, s'entête dans son caprice. Cette métaphore nous avertit du danger que fait courir un chef de cette sorte lorsque son style l'a conduit à la « domination » de l'orchestre. Transposant cela dans notre langage, nous pourrions dire que n'importe quel stimulant extérieur, qui demande une réponse spontanée et équilibrée, peut être contrôlé pendant sa réception par cet Ego déformé, qui envoie le plus important de l'information uniquement à l'Aire de plus grande amitié, et non impartialement aux trois comme il devrait en être naturellement. Il est même possible que l'information ne pénètre plus jusqu'au monde intérieur et qu'il lui soit répondu directement par l'Ego déséquilibré, méprisant toute aide des Aires et, de ce fait, remplissant lui-même leurs fonctions spécifiques. Lorsque cela commence à se passer, notre Ego devient intraitable et provoque des crises aiguës de névrose.

Qui est coupable ?... L'Education du Comportement !

Mais, diront certains, la solution est simple ! Il suffit de changer l'Education du Comportement pendant les années de formation de l'Ego.

Parfaitement juste !... Seulement, il se présente là un petit problème de caractère non-transcendant.

Quel est-il ?

Eh bien, l'une des premières mesures obligatoires pour les futurs professeurs de « Comportement » serait la prohibition drastique de la « Vanité », de la « Haine », de la « Vengeance », des « Ambitions de Pouvoir », du « Parler seulement pour s'écouter ». Il faudrait exiger la même chose des parents, mandataires et amis des éducateurs, afin d'éviter les mauvais exemples.

Facile, n'est-il pas vrai ?

. . . . . .

En conclusion :

Lorsqu'il existe un stimulant dont la présence naturelle devrait être « crainte » ou « prudence », il peut arriver que l'Ego Usurpateur lui réponde par « panique » ou « terreur », parce qu'il méconnaît les commandes des circuits intérieurs qui permettraient les réponses opportunes et précises et qu'il n'accepte pas que les véritables ingénieurs qui résident dans les Aires conduisent ces délicates machines.

Que de coordination et de beauté ressentie et écoutée à l'audition d'une musique interprétée par un chef d'orchestre impartial !

Quel pouvoir détient cet Ego Usurpateur grâce au vol du merveilleux raisonnement de l'Ego Equilibré...

Mettons en évidence d'autres anomalies dont il est l'unique responsable :

Un Ego de comportement normal — vous le savez déjà — est celui qui vit en parfaite équilibre, comme le canot de la parabole, c'est-à-dire la moitié de son corps en contact avec le monde extérieur et l'autre moitié immergée pour recevoir les inquiétudes du monde intérieur. « Toute autre position compromet la stabilité ».

Ainsi, par exemple, une personne ayant tiré le canot hors du lac et l'ayant résolument garé sur la berge sera un individu absolument ignorant des Aires, et sans aucun intérêt pour son éveil. Il considérera le lac comme un élément de danger capable de détruire son magnifique monde matériel. Face à toute allusion à ces affaires, il contrattaquera nettement, avec toutes les connaissances « scientifiques » qu'il possède, se persuadant lui-même de sa grande maîtrise pour rejeter « ces choses peu objectives » — encore que, en secret, il soupçonne que tous ses arguments ont l'immensité de la mer, avec la profondeur d'une flaque. Sa devise : Autant tu as autant tu vaux. C'est la loi Divine, bien que, dans les moments de solitude, il s'interroge sur le pourquoi de la vie, d'où vient-on et où va-t-on. Cela le conduit à regarder le lac du coin de l'œil. Il hésite devant la possibilité de pousser le canot jusqu'à l'eau. L'inconnu est si dangereux ! En définitive, il est plus pratique et plus efficace, pour calmer les inquiétudes de « l'esprit » d'inventer à la vie un but que l'on puisse atteindre et qui soit convenable. Rien de mieux, de plus sûr et contrôlable que la création d'un « Idéal ». Juste solution, habile et intelligent ami Ego ! Logiquement, il sera différent de ces caduques « Idéaux du Monde Intérieur » si peu pratiques, tels que la noblesse, la loyauté, le respect désintéressé, etc. ; en effet, ceux-ci ne servent qu'à limiter « l'initiative » de l'homme supérieur.

Nous avons vu le cas extrême d'une personne dont le canot est en train de se dessécher au soleil. A l'autre pôle, se trouvent les possesseurs d'un canot englouti, qui repose suavement sur le fond fangeux du lac, il n'y a pas de perceptivité des phénomènes extérieurs et, s'ils existent, il sont diffus et capricieusement interprétés. Tout tourne autour d'un ésotérisme sans contrôle. N'importe quel fait — quelque fabuleux qu'il soit — est accepté par ce « raisonnement » noyé. Se croire le Christ, Bouddha, Mahomet, ou le redresseur de la conduite universelle, outre le fait qu'ils en sont le sauveur, constitue le motif de leur existence. Etres exclusifs et, selon eux, nés pour l'immortalité. Entourés d'une humilité voisine de la servilité. L'organisation familiale est un embarras dans la réalisation de leurs fins, une entrave à leur précieuse liberté d'inspiration. S'ils ont commis l'erreur d'engendrer des enfants, ceux-ci vivront en exil, hors de la responsabilité paternelle. Le divorce d'avec le monde matériel est d'une cruauté destructive.

Le fait d'être en contact permanent avec le pouvoir des « eaux intérieures » laisse la voie libre à l'usage désordonné des puissantes énergies qui résident en ces lieux et qui se manifestent vers l'extérieur en phénomènes extra-naturels, volontairement contrôlés par le sujet, et qui feraient les délices de la science parapsychologique. Les fils d'argent qui unissent l'homme à la terre sont définitivement rompus, et son entité toute entière flotte, incohérente, dans l'immensité du Cosmos, sans distinguer le réel de l'imaginaire.

Les extrêmes sont si extrémistes que, à la fin, ils s'unissent. C'est ainsi que l'homme au canot sur le sable et celui qui a le sien au fond du lac se rejoignent finalement sous un même patron : le malheur, allié à la prétention obstinée de donner à ses congénères le spectacle d'une immence félicité dont chacun d'eux est le maître.

Des variations, imperceptibles à première vue, peuvent être constatées parmi le pourcentage très important de personnes qui, à l'intérieur des groupements humains, possèdent un canot aux trois-quarts submergé (tendance à se livrer au mysticisme afin de justifier le pourquoi de la vie), ou dont le canot se trouve hors de l'eau dans des proportions équivalentes (tendance au matérialisme possessif en tant qu'objectif de la vie). Dans tous ces cas, l'Ego doit remplir des fonctions inconnues et différentes de celles qui ont motivé sa création.

En certaine occasion, le gouverneur militaire de la province manifesta l'intention de visiter le couvent Shaolin, qui se trouvait sous sa juridiction. Grande fut la nervosité qui s'empara des chefs du monastère ; grand fut aussi le désir qu'une aussi haute personnalité et autorité trouve tout agréable, beau, admirable. Le jour de l'inspection arriva. L'abbé, accompagné des principaux dirigeants, montra les différentes dépendance et installations qui se trouvaient sous sa responsabilité, sans épargner les révérences, sourires, génuflexions aux distingués visiteurs. Quand la revue fut terminée, tous se réunirent dans le bureau principal du prieur où étaient disposés quantité de plateaux couverts de friandises. Les portraits des abbés successifs, jusqu'au dernier, constituaient l'unique ornement de cette sobre salle.

— Qui est celui-ci ? demanda le général en montrant l'une des peintures.

— Le dernier abbé ! répondit rapidement le prieur.

— C'est là son portrait ! Où est la personne ? demanda de nouveau le gouverneur.

L'abbé commençait à respirer de façon agitée, tandis que son front se couvrait de sueur, son visage se creusait et que ses sourcils s'arquaient en signe de doute ; en même temps, il réclamait l'aide de l'un de ses adjoints.

— Je crois que quelqu'un de mes compagnons pourra répondre, illustrissime et magnanime gouverneur ; moi, je ne le peux, car ma mémoire a été rendue fragile par tant et tant d'années de travail.

Silence total. Tous tentaient de dérober leurs regards, pour ne pas affronter les yeux inquisiteurs du général.

— C'est ici son portrait ! insista le visiteur d'un ton irrité. Où est la personne ?

L'abbé comprit que, à cause de ce petit détail, l'estime de la plus haute autorité terrestre de la région diminuait de façon visible. Il fallait faire quelque chose... et ce quelque chose devait être fait immédiatemment. Une idée brillante traversa alors son esprit. Aux hiérarques, il faut toujours présenter une victime, un coupable, un responsable, pour les faire tenir tranquilles. Rien de mieux que cet étrange personnage qui avait demandé à dormir dans le monastère pendant deux jours, se chargeant du balayage et du rangement des jardins — toutes choses ennuyeuses à faire. C'était le dernier recours pour éviter la colère du prince. Il commanda d'appeler l'homme.

— Honorable gouverneur, dit le prieur, ce bon vassal du bienheureux empereur connaît la réponse.

— Estimable seigneur, dit le général en s'adressant au nouveau venu, ces vénérables moines ne veulent pas, ou ne désirent pas répondre à ma question. Pourrai-je trouver auprès de vous la réponse que je cherche ?

— Quelle est votre question, prince des inquiétudes ?

— Voici le portrait du dernier abbé, déclara-t-il en observant avec méfiance cet homme étrange, mais... Où est la personne ?

L'interrogé regarda un à un tous les moines, comparant leurs figures avec celle du portrait et, quand il se trouva face à l'abbé, il se mit à rire bruyamment et lui cria :

— Oui !... Oui !... Oui !... Vénérable gouverneur... Où sera-t-elle ?

. . . . . .

Sur les bords d'un grand fleuve de Chine vivait un maître de la sagesse intérieure que les gens du lieu consultaient périodiquement sur toutes sortes de problèmes particuliers. La perte de temps était telle, en raison de la multitude de sottises dont on l'importunait, que le maître décida de se faire payer pour chaque entrevue. Le remède fut pire que le mal : à partir de cet instant, sa renommée s'accrut et il fut connu dans toute la province. Le sage résolut de gagner sa vie de cette façon, étant donné que l'unique chose exigée pour ce faire était de « savoir écouter ».

En une certaine occasion, une femme lui rendit visite et se plaignit de son mari, disant qu'il la traitait mal, ne lui donnait pas d'argent pour ses enfants et n'était ni poli, ni tendre. Cette nouvelle cliente avait, sans l'ombre d'un doute, les manières de la haute noblesse impériale. Après l'avoir écoutée avec une patience digne d'un meilleur sort, le maître lui dit : « Femme, tu as parfaitement raison. Ton mari est un malheureux, un être désagréable et immoral ».

Le lendemain, ce fut le mari de cette femme qui vint pour parler au guide ; il lui conta que son épouse était intransigeante, de caractère difficile, toujours en désaccord sur tout, et qu'elle ne s'occupait pas de ses enfants. Après l'avoir écouté avec une patience digne d'un meilleur sort, le maître lui dit : « Homme, tu as parfaitement raison. Ta femme est une malheureuse, un être désagréable et immoral ».

Quelques secondes s'étaient écoulées depuis que le client était sorti de la pièce lorsque la femme du guide — qui avait écouté les deux entretiens — le reprit durement : elle considérait que ce qui s'était passé constituait le comble de la tromperie envers des personnages de la haute société et que, de plus, le problème n'était pas résolu. « En définitive, insista l'épouse, ce que je te demande, c'est de prendre une décision ; ou tu es avec elle, ou tu es avec lui ; mais tu ne peux pas être avec les deux à la fois ». Après l'avoir écouté avec une patience digne d'un meilleur sort, le maître dit : « Chérie, tu as parfaitement raison ».

Curieuse Expérience Scientifique

Nom de l'expérience :

Effet Kirlian-Semyon.

Expérimentateurs :

Kirlian et sa femme Valentina.

Spécialité :

Ingénieur électronicien.

Nationalité :

Russe.

Observation :

Existence d'une énergie extérieure inconnue, qui entoure spécialement des mains des êtres humains. On l'a baptisée du nom d'« Energie Bioplasmique ». On peut imprimer son image sur un film photographique, en utilisant deux plaques métalliques activées par un courant à haute fréquence.

Vérification sur d'autres espèces :

Animales et végétales, résultats assez positifs.

Comportement général de l'énergie :

Variation de l'intensité lumineuse et changements de forme, en concordance directe avec les altérations psychiques ou celles de la vitalité.

Fait surprenant :

Si on tranche une feuille de lierre en deux parties et si l'on effectue l'expérience Kirlian, on obtient un halo lumineux de même forme et de même grandeur que lorsque la feuille était entière, c'est-à-dire : comme si elle n'avait jamais été sectionnée. Ce n'est qu'après un laps de temps prolongé que l'on pourra noter une disparition totale de l'Energie Bioplasmique correspondant à la partie manquante.

Contrôle de l'Effet Kirlian-Semyon

Expérimentateurs :

Scientifiques Soviétiques.

Personne observée :

Colonel en retraite Alexei Krivotorov, guérisseur célèbre de Tbilissi.

Conditions d'expérience :

L'expérience a été réalisée au moment où il se livrait à des traitements parapsychologiques à l'aide de ses mains.

Conclusions :

La photographie prise selon la méthode utilisée pour l'effet Kirlian montre que, outre l'Energie dite Bioplasmique, il en apparaît une autre, différente quant à la forme et l'intensité, qui sort directement du pouce du sujet à l'instant précis où il agit sur le patient.

Extension des recherches

Résultats :

a) **On parvient à filmer le champ magnétique qui entoure l'être humain.**

b) **On observe un changement de couleur si le sujet a absorbé de l'alcool.**

L'Energie

En accompagnant les experts en Energie Nucléaire dans leurs fréquents voyages d'investigation à la conquête de l'atome, nous pourrions les entendre formuler une conclusion de plus en plus souvent acceptée par l'ensemble des physico-chimistes :

« L'origine de la vie universelle a pour matrice trois comportements énergétiques identifiables dans le macro-cosmos comme dans le micro-cosmos. Ce sont :

- L'énergie que produit l'attraction des masses (gravitation),
- L'énergie qui permet la coexistence proton-électron (électrique),
- L'énergie qui permet la coexistence au sein du noyau de l'atome (nucléaire).

Comme il fallait s'y attendre, on a tenté, pendant des siècles, de scruter la composition, l'origine, les caprices et les ambitions de ce personnage si important nommé « Energie » ; et l'on est parvenu à découvrir une telle variété de comportements qu'il a été nécessaire de les désigner par des noms différents afin de pouvoir les identifier : Energie cinétique, Energie nucléaire, Energie électrique, Energie potentielle, Energie X, Energie Y, Energie Z, Energie...

La définition mathématique-clef fut la très fameuse formulation d'Einstein :

$$E = m. c2.$$

Pour celui qui ne professe pas la religion des chiffres (péché condamné par les prêtres de ceux-ci et voué par eux aux cinq enfers), cette équation ne produit d'autre effet que celui d'un amas de lettres disposées sans aucun art.

. . . . . .

Energie : c'est la vigueur, la force, l'activité, la capacité pour une matière de produire du travail.

. . . . . .

Telle est la définition donnée par les prêtres de la religion des lettres qui n'acceptent pas le manque de sensibilité des mathématiciens et condamnent aux peines des cinq enfers les dévoyés qui se hasardent à critiquer cette définition, prétendant avec insolence qu'elle est « Peu objective, discutable et que, en résumé, ce n'est qu'un peu de paille hâchée, puisqu'on ne peut lui donner de formulation arithmétique ».

Nous avons écrit cette parodie afin que vous puissiez choisir en pleine liberté l'explication du concept « Energie » qui vous plaît le plus, soit en admettant l'une d'elles, soit en admettant les deux, soit en en inventant une nouvelle — cela étant indispensable pour que nous puissions RATIONALISER L'IRRATIONNEL CH'I.

Ch'i = Energie vitale = Ki

Ch'i : Expression chinoise

K'i : Expression japonaise

Energie vitale : Expression occidentale.

Le Ch'i est l'une des manifestations qui permet « l'éternel changement », ou, en d'autres termes, « le processus évolutif éternel de la nature ». Quand il n'y a pas de Ch'i, il n'y a pas de vie en possession d'Aires internes. Quand il n'y a pas de Ch'i, il n'y a pas de mouvements captables par les sens.

Homme, animal, oiseau, reptile, insecte, plantes, arbres, virus ou microbes ne sont vivants que parce que cette Energie Vitale parcourt leur corps, connectant Aires, Egos, Agents Physiques et tout ce qui est connu, ou inconnu, de notre intelligence. Ce n'est pas un « Dieu », mais seulement l'une des si nombreuses intuïtions de son existence, et probablement la plus ancienne.

Observer le comportement d'une cellule, ou la furieuse activité d'un globule blanc luttant avec acharnement pour écarter des éléments étrangers du corps qu'il a juré de défendre, c'est voir le Ki dans toute son activité, sans harnachement byzantin, et sans obscurantisme dont ses admirateurs l'ont affublé.

Cette Energie Vitale est le courant souterrain du lac, qui permet de mouvoir ses eaux et, par là, d'alimenter l'échange d'oxygène nécessaire

à la vie de ses habitants sous-marins.

Il est naturel que le Ch'i déborde du corps qui l'enferme. Sa sortie s'extériorise dans le « Sach'i ».

Le Sach'i est un surplus « illogique » de la perception des stimulants extérieurs, ou-delà des Agents Physiques. Ce véritable radar, vous le faites fonctionner chaque jour sans en avoir le moins du monde conscience.

Quand on conduit une automobile, le corps n'a plus ses limites habituelles, c'est-à-dire la peau extérieure. Son côté droit commence au phare avant et se termine au feu arrière. Son front s'étend jusqu'au pare-choc avant et son dos jusqu'au pare-choc arrière. Son côté gauche s'étend au côté gauche de la voiture. Avec ce nouveau corps, vous devez vous déplacer à des vitesses inaccoutumées et éviter les chocs possibles. A cette fin, le Ch'i déborde et permet au conducteur de « pressentir » sa nouvelle dimension, lui donne le moyen de traverser d'étroits passages en ayant la « claire conscience » du pour et du contre, d'examiner un créneau en vue du stationnement et de savoir immédiatement si sa nouvelle taille y tient ou pas. En somme, les anciennes proportions du corps n'ont plus aucune importance lorsqu'on est en train de conduire une automobile.

En conclusion, si l'on veut une définition occidentale du Sach'i, on peut dire : « Le Sach'i est un récepteur de stimulants extérieurs, qui informe les Aires bien avant que les sens des Agents Physiques aient détecté le phénomène ». Ainsi, par exemple, il peut capter l'agressivité d'un ennemi caché, placé en embuscade. Il peut communiquer avec les Sach'i d'autres personnes pour échanger des informations. C'est un véritable récepteur-émetteur qui, s'il parvient à se syntoniser avec la fréquence d'un autre sujet, peut rendre évidents nombre de mots.

On raconte ceci : il y a des centaines d'années, un maître voulut éprouver le degré de développement de trois de ses meilleurs élèves, afin de confier une mission délicate et périlleuse à celui dont le Sach'i serait le plus en contact avec ce qui est naturel, autrement dit : qui jouisse de la plus grande liberté. Il cacha derrière une porte l'un de ses disciples à qui il ordonna de frapper de toutes ses forces et sans aucune pitié sur la tête de qui franchirait l'entrée.

On appela le premier des élus. Celui-ci alla directement à l'habitation du Guide et, en passant la porte, il reçu un terrible coup de trique, qui le laissa dans un état d'inconscience totale.

Son éventuel concours fut écarté !

On demanda la présence du deuxième. Celui-ci entra dans la salle de façon insouciante, pressentant toutefois, au moment de commencer les rituels, une traîtresse attaque dans le dos. Sa réaction eut la rapidité de la mangouste, parvenant à esquiver le coup sournois et à laisser son adversaire complètement immobilisé.

Son éventuel concours fut écarté !

On requit la présence du troisième postulant. Celui-ci se dirigea, gai et joyeux, vers l'endroit où se trouvait son maître et ami ; mais, avant de passer la porte d'entrée, son sourire serein disparut et la relaxation naturelle se mua en préparation au combat. L'Ego lui indiquait que cette attitude était de peu de logique : à l'intérieur, ne se trouvait qu'un frère de la bonté, mais un Ego Equilibré « comprend » le monde intérieur. C'est pourquoi tout l'être se préparait à la lutte, tandis que les Agents Physiques ordonnaient de dégaîner le sabre. Puis sa bouche s'écria : « Maître ! Pourquoi cette atmosphère de violence ? Que veux-tu de ma personne ? »

Son concours fut accepté !

Cette parabole nous démontre l'existence d'un véritable champ magnétique autour de la personne. Qui ose le franchir mettra en branle tous les mécanismes défensifs, même pendant le sommeil. Plus grand sera, chez l'adversaire, le désir de nuire, plus grande sera l'intensité de l'alarme communiquée par le Sach'i. Rien de toute cela ne se produira si les Aires du sujet sont subjuguées par l'Ega Usurpateur : dans ce cas, elles n'auront plus la force suffisante pour convaincre le maître de l'importance des événements que le Sach'i a détectés. Il ne faut pas oublier que ce tyran ne croit qu'à ce que « ses yeux, ses oreilles, son goût, son toucher et son odorat lui communiquent ».

Le Sach'i possède un rayon d'action dont les limites ne sont fixées que par des caractéristiques propres à chaque individu. Exactement comme une onde-radio, dont la puissance dépend de l'émetteur. Dans

le cas des hommes qui habitent dans les villes, l'action du Sach'i s'est réduite à un rayon qui n'est pas supérieur au mètre, si l'on considère le corps comme l'axe central d'une cloche de verre qui l'entoure. Cette baisse de puissance du Sach'i s'est révélée nécessaire pour éviter les féroces tensions nées des constantes agglomérations qu'il faut supporter de façon continue et dans lesquelles ce champ magnétique se trouve violé — ce qui met en marche toutes les alarmes défensives que possède celui qui est attaqué. C'est ainsi que vous pourrez remarquer que, dans la rue, on voit toujours aux gens qui marchent une expression de mauvaise humeur, et il peut suffire d'un petit choc pour déclencher une énorme rixe entre des gens qui ne se connaissent pas. Le fait d'aller en freinant à chaque instant les signaux d'alarme de protection qui fonctionnent parce que notre espace vital a été violé se répercutera en fatigue psychique et musculaire ; c'est pourquoi, en bien des cas, le voyage de retour au foyer est plus fatiguant que les huit heures de travail dans un bureau confortable. Ces attitudes sont encore plus évidentes si nous portons nos investigations à l'intérieur d'un métro, ou d'un autobus rempli de voyageurs. Vous pourrez vous y rendre compte que chaque individu ne considère pas son compagnon d'agglutination comme un être vivant — essayant, par suite, de l'ignorer complètement, car le rayon de son action défensive se voit totalement conquis par les intrus qui l'entourent. Cette cruelle indifférence est l'unique manière de pacifier, ou mieux de faire taire, les systèmes de prévention des risques ; dans le cas contraire, ce serait l'attaque à coups de poing contre tel voyageur qui s'approcherait à moins d'un mètre de distance.

Le crépuscule du soir s'accordait à la tranquillité pour le plaisir des végétaux, animaux et humains, tandis qu'un « Seigneur des Seigneurs » admirait et arrangeait le tapis de fleurs qui couvrait le vaste jardin entourant les Dojos d'instruction. Absorbé par cette activité et voulant pouvoir manœuvrer avec plus de liberté, il retira son sabre de sa hanche et le remit doucement à l'un de ses disciples qui, à ce moment, l'accompagnait en un silence discipliné. Après s'être avancé de quelques pas, il s'agenouilla devant un rosier qui donnait des signes de défaillance, attaqué qu'il était par une grossière et orgueilleuse broussaille, et concentra toute son attention à aider la belle et malheureuse fleur. Brusquement, il sentit la puissante alarme exprimée par le Sach'i : une agression traîtresse et mortelle se préparait dans son dos.

Le Seigneur de la Maison se tourna, rapide comme le poisson, et demeura dans la position de garde défensive qui lui offrait le plus de sécurité. Et attendit l'inconnu... quelques millièmes de secondes s'écoulèrent pesamment sans qu'il put distinguer d'autre être vivant que son aimable et loyal élève, qui l'observait avec stupeur et épouvante. Le Grand Seigneur ressentit une confusion inexplicable à se rendre compte de sa grossière attitude alors que l'ennemi n'existait pas. Avec une profonde angoisse, il présenta humblement ses excuses à celui qui l'accompagnait, puis il se retira dans ses appartements privés pour méditer sur ce qui s'était passé et déterminer si le règne de sa domination avait pris fin ; en effet, une période d'erreur avait commencé, révélant le manque de vitalité de l'énergie d'action.

L'un après l'autre passèrent les jours ; le « Seigneur des Seigneurs » ne quittait pas ses appartements. A la fin, l'un de ses anciens serviteurs s'approcha de lui pour savoir si une quelconque maladie l'importunait, ou s'il avait besoin de l'aide de quelqu'un.

« Non, dit-il, je ne suis pas malade ; mais j'ai vécu quelque chose d'insolite et de suprêmement étrange, dans le jardin. Ma compréhension ne parvient pas à le déchiffrer et, tant que cela durera, je ne dirigerai plus la Maison ». Cela dit, il raconta à son interlocuteur tout ce qui lui était arrivé, sans omettre un détail.

Le serviteur relata ce qui s'était passé aux élèves du grand Seigneur. A la fin de son monologue, l'initié qui avait été en compagnie du chef pendant ces événements s'approcha de celui qui parlait et sollicita de prendre à son tour la parole. La permission lui ayant été accordée par le plus anciens de ceux qui étaient là, il entama sa confession sans cacher sa crainte du châtiment à venir, qu'il encourait pour avoir passé sous silence jusqu'à maintenant ce qu'il allait exposer. « Quand sa Seigneurie me remit le sabre pour que je le lui garde, je me plongeai dans l'admiration d'une arme si étrange, en raison de son énigmatique beauté. Après quoi, je vis le grand Seigneur qui, tournant le dos à ma personne, s'était agenouillé et travaillait à débroussailler quelques roses. Dans l'instant, une idée m'assaillit. Pour habile que soit le maître dans l'usage des armes blanches ou naturelles, il ne pourrait se défendre si on l'attaquait brusquement avec sa propre épée ! Il se peut que cette pensée indécente ait été enregistrée par le Sach'i de notre respecté Seigneur ».

On communiqua aussi rapidement que possible au Seigneur ces nouveaux renseignements, qui éclaircissaient le mystème incompréhensible — permettant ainsi le retour à la normale des activités de la Maison.

Cela est une parabole millénaire qui montre l'existence du Sach'i et sa grandiose importance.

Sources de Concentration Energétique

Les points-clefs où se concentrent les courants énergétiques sont au nombre de trois :

• Centre énergétique supérieur (expression occidentale), ou Tan T'ien de la tête (expression chinoise), ou Tanden d'en-haut (expression japonaise). Celui-ci se trouve juste au-dessous du sinciput, à la hauteur de la base du nez. Il ne faut pas le confondre avec la zone occupée par le « Centre des Images », car cette demeure se trouve plus en avant et légèrement au-dessus des yeux, presque au contact avec le front. Ce « Centre des Images » est reconnu par différentes philosophies orientales comme « Troisième Œil ». Il s'est tramé autour de lui un épais tissu de légende.

• Centre énergétique moyen (expression occidentale), ou Tan-T'ien du cœur (expression chinoise), ou Tanden du milieu (expression japonaise). Son emplacement se trouve dans la zone connue sous le nom de plexus solaire.

• Centre énergétique inférieur (expression occidentale), ou Tan-T'ien de l'abdomen (expression chinoise), ou Tanden d'en-bas (expression japonaise). Son emplacement se trouve approximativement à quatre doigts au-dessous de l'ombilic... vers l'intérieur.

Parvenir à prendre consciemment contact avec ces « Centres Energétiques » permet de ne plus être seulement observateur indifférent de la nature, mais de s'y intégrer, recevant ses lois, ses armes et ses bontés, s'éveillant à un monde inconnu et puissant. Vivre « en contact » avec la nature, comme le fait habituellement l'homme n'est pas vivre « en » elle. Mettre un verre d'eau « en contact » avec la main ne diminue pas la soif et, bien au contraire, ne fait que l'accroître.

Ces trois centres situés dans l'abdomen, le plexus et la tête se trouvent entourés de « Stations énergétiques » unies par une voie d'intercommunication.

Les stations sont connues sous les noms suivants :

- **(1) Thun ou la retraite,**
- **(2) Phi ou l'immobilisation,**
- **(3) Kwân ou la contemplation,**
- **(4) Po ou l'éclatement,**
- **(5) Khwan ou le réceptif,**
- **(6) Fû ou le retour,**
- **(7) Lin ou l'approche,**
- **(8) Thai ou la paix,**
- **(9) Tâ Kwang ou la force de ce qui est grand,**
- **(10) Kwâi ou la résolution,**
- **(11) Khien ou ce qui permet de créer,**
- **(12) Kâu ou la rencontre.**

Les sixième, neuvième et onzième stations sont représentées comme « une porte de jade », car on les considère comme d'une extrême importance.

Tous ces noms sont en étroite relation avec les Hexagrammes du I Ching ou Yi King, ou Livre des Transformations, ou Livre des Changements.

Une étude sur ces documents, réalisée par Claude Visdelou en 1783 — alors qu'il était élève de Claudiopolis —, dit ceci :

« Si nous en croyons les annales chinoises, le texte a été écrit il y a QUARANTE-SIX SIECLES. Si cela est vrai, comme l'affirment tous les habitants de ce pays, nous pouvons l'appeler le plus ancien des livres. Cependant, il ne s'agit pas à proprement parler d'un livre, ni de quoi que ce soit qui y ressemble ; il s'agit beaucoup plus d'une énigme très obscure et cent fois plus difficile que celles du Sphinx ».

Telle fut la conclusion qu'il envoya à la Congrégation des Cardinaux pour la Propagation de la Foi, après avoir fait son étude de façon approfondie — selon ce qu'affirme Mirko Lauer.

Pour éveiller de « Septième Niveau de Conscience » et pouvoir, ainsi, fraterniser avec tous les autres êtres vivants, quelle que soit leur classification ou espèce, il faut avoir pris conscience des six niveaux antérieurs (Agents Physiques, Ego, Aire Intellectuelle, Aire Emotive, Aire Motrice et Connexions). Cela acquis, commence la conquête de l'Energie Vitale. Ce processus se fonde, de façon très générale, sur un ensemble solidaire de respiration, relaxation et mouvements, accompagné d'une « observation » des canaux ou voies de déplacement de l'énergie. Autrement dit, le sujet regarde « intérieurement », grâce à son Centre des Images, l'entrée du Ch'i Universel (nom dont on désigne la conjonction des Ch'i exhalés par tous les êtres vivants). Celui-ci pénètre en même temps que l'air aspiré, et réalise le parcours des douze stations qui ont été indiquées, formant un cycle... entre le Ch'i Universel, froid et frais... sort le Ch'i du sujet, chaud et fatigué.

L'échange énergétique dont nous venons de parler peut s'effectuer consciemment, mais aussi inconsciemment. La forme consciente est obtenue au moyen de ces exercices ; l'inconsciente est ce qui se produit quand l'homme dort : sa respiration se fait alors lente, douce et tranquille, en même temps qu'a lieu une profonde relaxation musculaire — ce qui permet la fluidité du torrent du Ch'i. Tout le processus revient à « charger les batteries » afin que les activités journalières soient bien remplies. Toute obstruction survenant dans ces « veines et artères énergétiques » provoquera ce que l'on nomme « Nœuds de Ch'i », qui sont la cause de différents bouleversements internes. Malheureusement, dans la majeure partie des cas, c'est notre très intelligent Ego (si utile lorsqu'il est équilibré) qui se trouve être le responsable des obstacles permettant l'apparition des « Nœuds » — tampons ignobles qui empêchent le passage des énergies rénovatrices et affaiblissent, par conséquent, les « Centres Energétiques » ; ceux-ci, à leur tour, se mettent à laisser sans aide le corps qu'ils habitent, du fait de l'extinction de leur « puissant feu ».

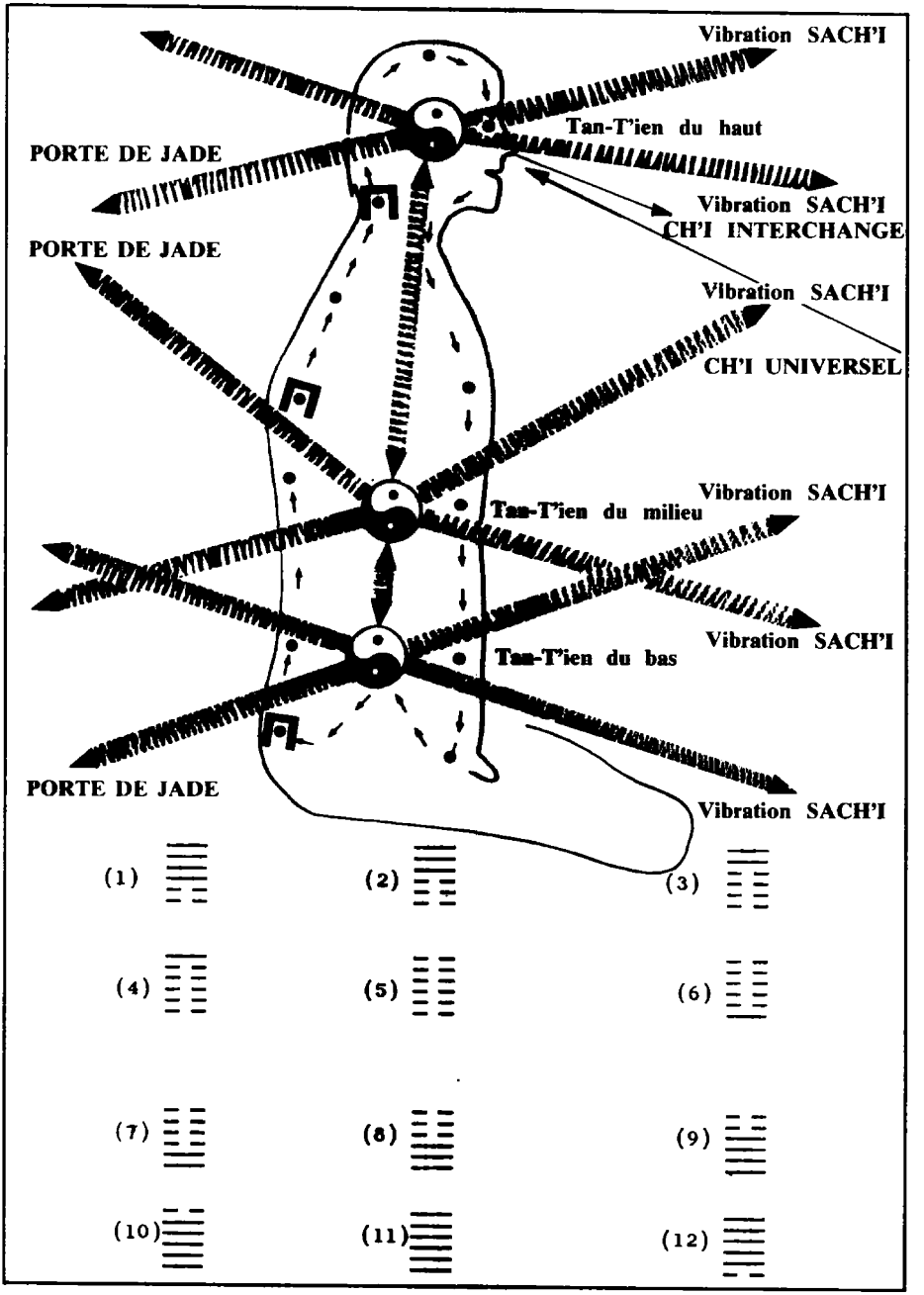
Si l'on parvenait à prendre conscience de sa circulation, on s'apercevrait que le circuit en question accomplit ce qui suit : « Il éveille »

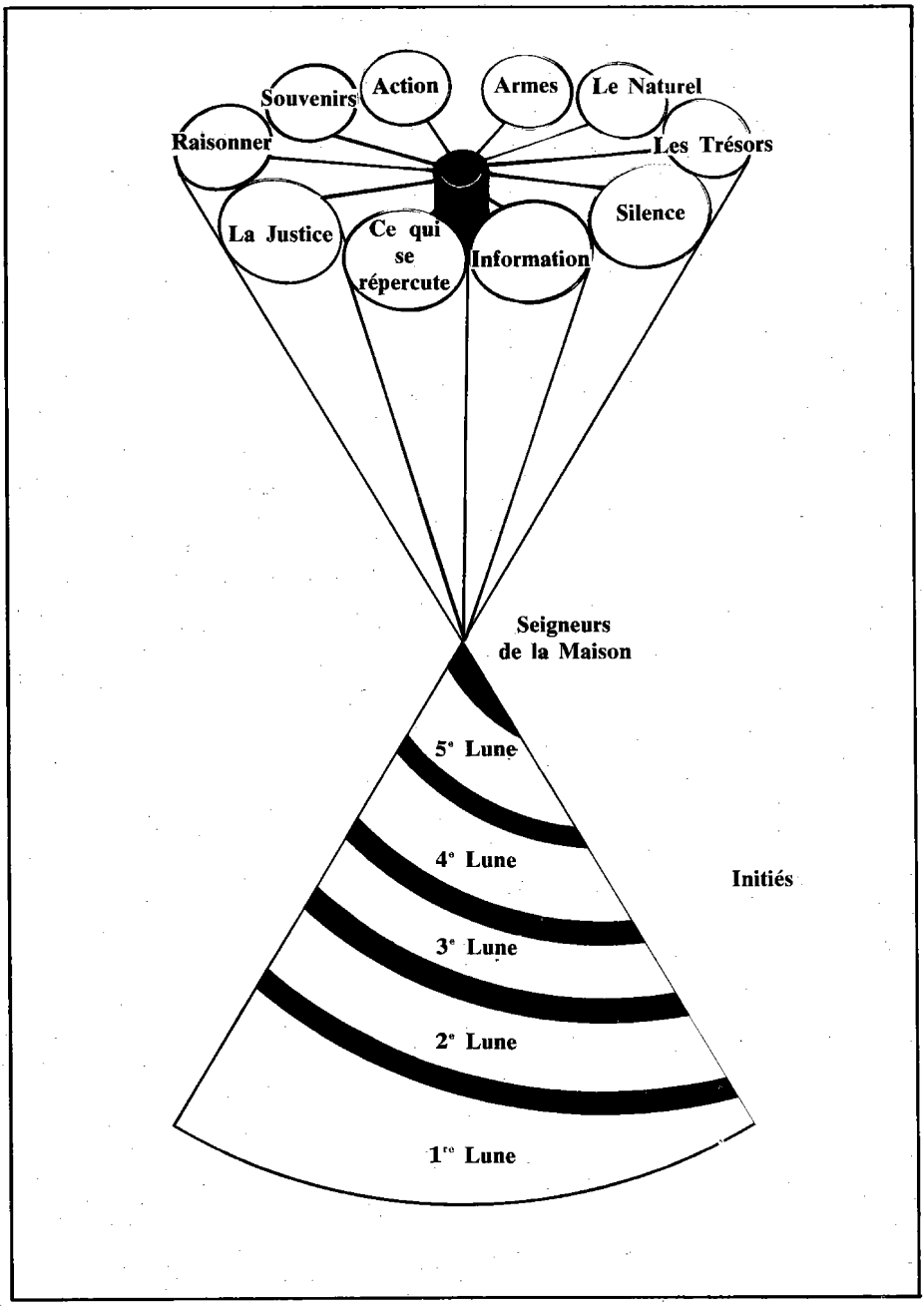
le Tan-T'ien de l'abdomen, produisant ainsi une élévation de la température de cette zone. L'action continue de cette rotation énergétique amènera avec elle une expansion de la chaleur vers les autres Tan-T'in. Cela fait dans les trois Centres, commencera une « Radiation d'Energie Vibrante », irradiant par tout le corps comme un « feu sacré », doux et pas brûlant, s'extrapolant vers l'extérieur, vitaminisant brusquement le Sach'i. D'autre part, chaque Tan-T'ien fortifiera avec plus d'ardeur sa zone respective, en accord avec la relation suivante :

- **Tan-T'ien de la tête : Aire Intellectuelle**
- **Tan-T'ien du cœur : Aire Emotive**
- **Tan-T'ien de l'abdomen : Aire Motrice.**

Si quelqu'un d'entre vous souhaitait déterminer approximativement la place des Aires dans le corps, il lui suffirait de diriger son attention vers chaque Tan-T'ien et de s'imaginer que chacun des Centres Energétiques est enveloppé par une Aire. Ainsi, on verrait les « Avantgaes et Désavantages » avec la tête ; les « Plaisirs et Déplaisirs » avec le cœur ; le « Faire ou Ne pas Faire » avec l'abdomen.

Dessinons donc leurs graphiques :

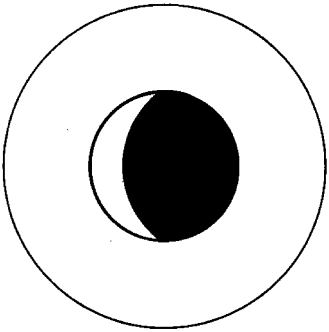

Vibration SACH'I
Tan-T'ien du haut
PORTE DE JADE
Vibration SACH'I
CH'I INTERCHANGE
PORTE DE JADE
Vibration SACH'I
CH'I UNIVERSEL
Vibration SACH'I
Tan-T'ien du milieu
Vibration SACH'I
Tan-T'ien du bas
PORTE DE JADE
Vibration SACH'I
(1)
(2)
(3)
(4)
(5)
(6)
(7)
(8)
(9)
(10)
(11)
(12)


Souvenirs
Action
Armes
Le Naturel
Raisonner
Les Trésors
La Justice
Ce qui se répercute
Information
Silence
Seigneurs de la Maison
5e Lune
4e Lune
3e Lune
2e Lune
1re Lune
Initiés

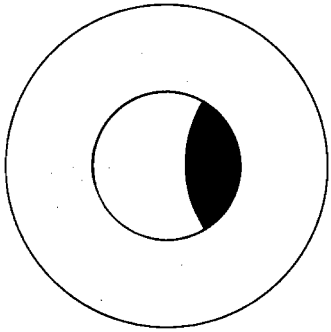
DU TAIKI

SYMBOLES DES SEIGNEURS DE LA MAISON

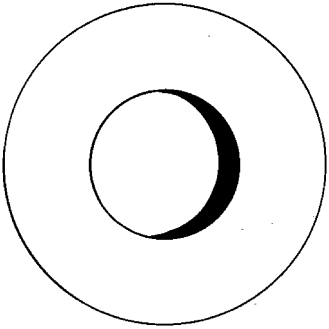
Premier Dragon



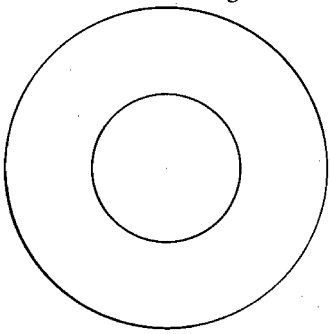
Deuxième Dragon



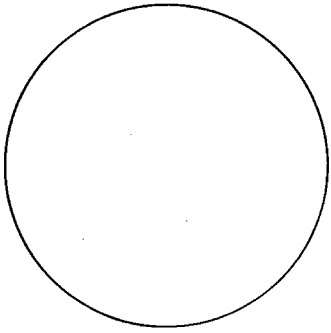
Troisième Dragon



Quatrième Dragon



Cinquième Dragon



4. — Relations à l'Aire Motrice
4.1. — Des mouvements offensifs et défensifs
4.1.1. — La vipère attaque :

L'ÉVENTAIL

— Que veux-tu ? C'était plus une insulte qu'une question que proférait ainsi l'élégant officier de la garde personnelle du riche et puissant Kosuka, tandis qu'il observait avec mépris cet homme pauvre, chérif et désarmé qui avait osé appeler à la porte d'entrée.

— J'ai faim, honorable seigneur ; ma femme et mes enfants aussi. J'ai tout vendu, même mon katana. Je ne demande pas l'aumône. Je cherche à échanger du travail contre de la nourriture.

— Comment te nommes-tu, mendiant ?

— Oscar, respecté homme d'armes.

— D'où vient-tu ?

— De la Vallée du Paradis.

— Que sais-tu faire ?

— Ce qu'on m'ordonne. Saut offenser.

— Ainsi donc, tu poses tes conditions ! Eh bien, va implorer la pitié ailleurs.

— Pourquoi te vends-tu, papa ?

— Parce que j'ai un but, Rodrigo.

— Lequel, papa ?

— Le même que la mer lorsqu'elle insiste et insiste encore pour laver les sables de la plage.

— Ainsi, tu reviens encore une fois, sot vagabond.

— La faim des êtres chéris est comme une épée qui coupe, mais ne peut se couper elle-même. C'est pourquoi je cherche à échanger du travail contre de la nourriture.

— Ici, nous n'avons besoin ni de charlatans ni de philosophes. Il n'y a de travail que pour ceux qui sont maîtres dans l'art du sabre.

— Cet art aussi je le connais.

— Comment ! Tu te hasardes à mentir devant un noble ! Eh bien, va-t-en implorer la pitié ailleurs.

— Dis-moi, papa, comment pourrais-je atteindre ta sagesse,

— En pratiquant notre art.

— Mais comment ? Quand le Kung-Fu-Tse ne peut s'obtenir en se mettant à penser et ne peut se chercher sans se mettre à penser. En vérité, papa, je me sens quelque peu troublé.

— Rodrigo ?

— Oui ?

— Tu entends le bruit que fait la pluie ?

— Oui.

— Là, tu es à la porte !

— Pourquoi te vends-tu ?

— Parce que j'ai un but, cher Rodrigo.

— Tu veux sauver le monde ?

— Dis-moi, fils ! Crois-tu qu'un volcan qui entre en éruption, ce soit pour sauver le monde ?

— Oui et non, papa.

— Tu as vaincu, mendiant. Mais tu ne te moqueras pas de moi. Avant d'entrer au service de mon seigneur, tu devras montrer ton habileté aux armes et, pour ce faire, tu combattras un de mes hommes.

— Je ne l'accepte pas, honorable seigneur.

— Ici, le seul qui accepte ou qui n'accepte pas, c'est moi. Soldats ! Transportez-le à la salle d'armes !

— Pourquoi ta vente est-elle nécessaire ?

— Tu le sais, Rodrigo.

— Non, papa.

— Ecoute avec attention, fils ! « Quand un poisson nage, il continue à nager et l'eau ne s'épuise pas. Quand un oiseau vole, il continue à voler et le ciel ne s'épuise pas. Depuis les époques les plus reculées, jamais un poisson n'est sorti de l'eau en nageant, ni un oiseau n'est sorti du ciel en volant. Mais, quand un poisson a besoin d'un peu d'eau, il se limite à n'en utiliser qu'un peu ; et quand il en a besoin de beaucoup, il en utilise beaucoup. » Et cela est aussi vrai, à ce qu'affirment les anciens maîtres du Zen, que les pointes de la tête sont toujours dans les extrêmes.

— Ta vente me peine.

— Alors, pleure.

— Je ne sais. Les larmes ne veulent pas jaillir. Je suis lié.

— Montre-moi les cordes, fils.

— Je le dis au sens figuré.

— Qu'est-ce qui peut t'attacher sans cordes ?

— Tu ne comprends pas, papa ! Personne ne me tient attaché avec des cordes physiques.

— Alors, pourquoi cherches-tu à te libérer ?

— Tu me confonds.

— Si tu essaies de travailler avec ton raisonnement sur ton monde intérieur, comment pourras-tu éviter la confusion.

— Comment te nommes-tu, brave homme ?

— Agenouille-toi devant le puissant Kosuka !

— Oscar, grand Kosuka.

— Agenouille-toi devant le puissant Kosuka !

— Réellement, tu crois pouvoir manier un sabre contre un de mes vaillants guerriers ?

— Oui, grand Kosuka, mais je ne l'accepte pas.

— Agenouille-toi devant le puissant Kosuka !

— Comment peut-tu avoir faim et rester orgueilleux, brave homme ?

— Laisse-moi lui donner une leçon, puissant et généreux Kosuka.

— Laissez-le moi, je vous en supplie !

— A moi !

— Choisis un sabre.

— Je ne combattrai pas.

— Ce sera pire pour toi, mendiant orgueilleux.

— C'est le spectacle le plus divertissant que j'aie vu. Il ne veut pas d'armes, fuit comme un lâche, et demande un poste dans la maison de notre seigneur bien-aimé.

— Regarde ! Hiroo est parvenu à le coincer. Maintenant, il va apprendre à savourer l'acidité de l'acier.

— Que sort-il de dessous ses immondes habits ?

— Un éventail ! Cet homme est fou s'il prétend effrayer Hiroo avec un éventail ! On voit de tout sur cette terre !

— Pourquoi fuis-tu Hiroo ?

— De qui as-tu peur, Hiroo ?

— Comment oses-tu porter atteinte au prestige de notre très riche seigneur ?

— Que vois-tu dans le petit éventail de ton adversaire ?

— Bien aimé et généreux Kosuka, ce mendiant n'est pas un homme ordinaire. Il a toujours fui mon arrogance. Mais, quand il n'a plus pu le faire, il a sorti un éventail qui, brusquement, s'est transformé en une épée à cinq pointes, vomissant la furie et cherchant obstinément la destruction de mon cœur. C'est pour cela que j'ai fui, mon seigneur. Je suis ton serviteur pour combattre contre tout ce qui est terrestre, mais non contre ce qui est immatériel.

— Tu mens ! Tu mens ! Moi j'ai vu l'éventail, et jamais il n'a cessé d'être un éventail. Va-t-en, va-t-en de ma maison, apprenti Samouraï épouvanté.

— Agenouille-toi devant le riche et puissant Kosuka !...

— Je suis mortifié d'avoir confié le poste de maître d'armes à Hiroo ! Yokoi ! Elimine ce brave homme et terminons-en rapidement avec cette scène honteuse.

— Bravo Yokoi ! Essaie de le tenir dans un coin pour qu'il ne puisse fuir tes coups assurés.

— Bravo Yokoi ! Tu y es presque arrivé.

— Pourquoi fuis-tu, Yokoi ? Que crains-tu, Yokoi ? Qu'a donc cet étrange vagabond qui, avec un petit éventail, terrifie mes plus hardis ?

— Que Bouddha me soit témoin ! C'est la vérité. Je ne mens pas, riche et puissant Kosuka. Quand je l'ai cru vaincu, il a ouvert un éventail et, le brandissant comme un sabre, l'a mis contre ma gorge. Que Bouddah me soit témoin ! C'est la vérité. Je ne mens pas, riche et puissant Kosuka. L'éventail s'est transformé en une épée à cinq pointes, vomissant la furie et la haine.

— Tu mens ! Tu mens ! J'ai vu cet éventail durant tout le combat et jamais il n'a cessé d'être un simple éventail. Va-t-en ; va-t-en de ma maison, fiévreux apprenti Samouraï. Et toi, brave homme, laisse-moi voir ce si terrible éventail, cette arme magique si j'en crois mes stupides auxiliaires.

— Pardonne-moi, Rodrigo, réellement, ce n'est pas pour me plaindre. Je sais que tu connais la manière dont cette philosophie doit être enseignée. Mais j'ai passé plus de trois mois à tes côtés pour être instruit dans les techniques de ton art. Je vins avec le maximum d'illusions de pouvoir être comme toi. Pardonne-moi et ne t'offense pas. Mais je ne trouve pas juste que tu ne m'aies donné encore aucune connaissance. Pardonne-moi pour ce que je te dis, et ne t'offense pas.

— Cher Hector, je ne sais ce que tu veux dire. Dis-moi : quand tu me salues de la main, est-ce que je ne te réponds pas gentiement ?

— Si, Rodrigo.

— Quand tu m'apportes un cadeau, est-ce que je ne manifeste pas mon immense allégresse ?

— Si, Rodrigo.

— Lorsque tu me contes interminablement tes incompréhensions, est-ce que je ne me montre pas attentif ?

— Si, Rodrigo, si. Mais...

— Je ne te comprends, pas, cher Hector ! Quelles autres choses veux-tu que je te donne ?

— Apportez-moi mon équipement de combat ! Moi, l'immortel Kosuka, je rendrai l'honneur à mes soldats. Tu vois comme tu cours, mendiant effrayé ? Tu vois mon merveilleux déploiement ? Tu vois comme tu es aveuglé par l'éclat de mon armure ? Arrête-toi de fuir et affronte virilement mon arme ! Ah ! Enfin tu te décides à sortir ton maudit éventail. Quoi !... Impossible ! D'où sont sorties ces cinq épées ? Comment... Arrête ! Arrête ! Je te l'ordonne ! Moi ! Tu m'écoutes ! Le grand et puissant Kosuka te l'ordonne... ! Arrête, je te prie !

— Pourquoi veux-tu te vendre, papa.

— Incroyable ! Si je t'affronte face-à-face, je vois en toi un puissant Samouraï, avec cinq épées merveilleuses qui se referment sur moi comme des tourbillons resplendissants et assassins. Et si je t'observe depuis les gradins, je vois seulement un homme humble, arrêté au centre du Dojo avec un ridicule éventail. A partir d'aujourd'hui, tu seras le nouveau maître d'armes de ma maison. Je te donnerai de l'argent, de l'honneur et des biens. Ah ! J'oubliais le plus important : je t'offrirai aussi une excellente position dans la société.

— Je te remercie infiniment, grand Kosuka. Je suis seulement venu pour échanger du travail contre de la nourriture. C'est l'unique chose dont j'ai besoin.

— Pourquoi te vends-tu pour si peu, brave homme ?

— Parce que j'aime la vie, j'aime les fleuves, parce que j'aime tous les êtres vivants.

— Rodrigo ! Rodrigo ! Réveille-toi... Tu vas prendre froid si tu continues à dormir dans ce fauteuil.

— Quoi ?... Oui, chérie, oui... Je reste... Tu sais, Calu ?... Il m'a semblé... Non, cela n'a pas grande importance.

— Pour moi si, cela en a.

— Excuse-moi, Calu, je veux remettre mes idées en ordre avant de parler. Tu pourrais m'apporter le I Ching ?

Calu alla au bureau et revint avec un gros livre dont les feuilles portaient trace de la dure épreuve à laquelle l'avait soumis un intense travail.

— Pourrais-tu me lire l'hexagramme soixante-et-un ? J'ai besoin de l'écouter au lieu de le lire, pria aimablement Rodrigo. Il s'appelle « Kung Fu » ou la « Vérité Intérieure ».

— Comme Kung-Fu-Tse, commenta Calu pendant qu'elle cherchait ce qui lui avait été demandé. Il me semble avoir lu quelque part que Kung-Fu-Tse signifie Confucius.

— Non, fille. Kung Chiu signifie Confucius.

— Alors, comment traduit-on Kung-Fu-Tse ?

— Nous pourrions l'interpréter comme « la maîtrise de la vérité intérieure » ou « le chemin qui conduit à la vérité intérieure », ou mieux « le sentir qui porte vers l'éveil du monde intérieur ». Du reste, le nom importe bien peu ; ce qui est intéressant, c'est la méthode que l'on utilise pour parcourir le chemin de l'éternité.

— Voici l'hexagramme soixante-et-un.

— Lis, je te prie.

Le vent souffle sur le lac et agite la surface de l'eau. Ainsi se manifestent les effets visibles de l'invisible.

L'hexagramme se compose de traits pleins dans ses parties supérieure et inférieure, tandis que le centre se trouve libre. Cela indique un cœur débarrassé de préjugés et, par conséquent, capable d'accueillir la vérité. En revanche, chacun des trigrammes possède un trait plein en son centre. Ainsi se trouve traduite la force de la vérité intérieure dans les effets qu'elle engendre.

Les propriétés des trigrammes sont : En haut : la douceur, la bienveillance envers les inférieurs ; en bas : la joie dans l'obéissance aux supérieurs. Dans de telles dispositions naissent les bases d'une confiance réciproque, qui rend possible le progrès.

Le caractère « FU » (vérité) est en réalité l'image d'une patte d'oiseau sur une oisillon. Cela contient l'idée de l'incubation. L'œuf était vide. La vertu vivifiante du principe lumineux doit agir de l'extérieur. Mais il faut qu'un germe de vie habite déjà à l'intérieur pour que la vie puisse s'éveiller. Ces idées ressortissent à des spéculations de grande portée.

LE JUGEMENT

« Vérité Intérieure » : Porcs et poissons. Fortune.

Il est favorable de traverser les grandes eaux.

La persévérance est favorable.

Les porcs et les poissons sont les animaux les moins ingénieux et, de ce fait, les plus difficiles à influencer.

La force de la vérité intérieure doit être parvenue à un degré élevé avant d'étendre son action à des êtres de cette sorte. Lorsqu'on se trouve en face d'hommes récalcitrants et difficiles à influencer, tout le secret du succès consiste à trouver le chemin qui conduit à eux. Et il faut commencer par acquérir une parfaite liberté intérieure par rapport à ses propres préjugés.

D'une certaine façon, il est nécessaire de laisser la psychê de l'autre agir d'elle-même, sans préventions. On approche ainsi l'interlocuteur de l'intérieur, on le comprend et on acquiert un certain pouvoir sur lui ; de telle sorte que la force de notre personnalité, trouvant la porte ouverte, prenne de l'influence sur l'autre. Si cette manière de procéder ne rencontre aucun obstacle infranchissable, on peut alors se lancer dans des entreprises plus dangereuses, comme la traversée des grandes eaux et ces actions seront couronnées de succès. Ce qu'il importe de comprendre, c'est le fondement de la vérité intérieure. Elle n'est pas identique à la simple intimité, ou à une solidarité secrète. Une telle solidarité peut exister également entre des voleurs. Certes, même dans ce cas, elle représente une force. Mais elle ne conduit pas à la fortune, parce qu'elle n'est pas invincible. Toutes les alliances fondées sur des intérêts ne sont valides que jusqu'à un certain point. Là où cessent ces intérêts, cesse également l'alliance, et l'amitié la plus intime se change souvent en haine. Ce n'est que la où le fondement réside dans la droiture et la fermeté que le lien demeure assez robuste pour vaincre toutes les forces contraires.

L'IMAGE

« Sur le lac est le vent : image de la vérité intérieure. Ainsi l'homme noble discute les affaires criminelles pour retarder l'exécution des peines. »

Le vent remue les eaux parce qu'il peut pénétrer en elles. Ainsi l'homme noble, quand il doit juger les fautes des hommes, cherche-t-il à pénétrer avec beaucoup de compréhension dans la raison intérieure afin de se former un jugement plein de sympathie sur les circonstances. Dans l'antique Chine, toute admiration de la justice se fondait sur ce principe. La suprême compréhension qui sait pardonner était considérée comme la suprême justice. Une telle attitude ne demeurait pourtant pas stérile, car elle tendait à produire une telle impression morale que l'abus d'une semblable mansuétude n'était pas à craindre. Parce qu'elle ne provenait pas de quelque faiblesse, mais d'une clarté supérieure.

LES TRACES

« Neuf au commencement signifie :

Etre prêt amène la fortune.

S'il existe des intentions secondes, cela est inquiétant. »

Le point essentiel pour posséder la vérité intérieure est d'être à la fois ferme et vif. De cette attitude intérieure découle la conduite juste dans le monde extérieur. Si, au contraire, quelqu'un désirait cultiver des relations secrètes de nature particulière, cela le priverait de son autonomie intérieure et encore plus il se sentirait en accord avec le sentiment de trouver un appui auprès des autres, mais cela entraînerait pour lui inquiétude et préoccupation lorsqu'il se demanderait si ses liens secrets peuvent être réellement sauvegardés. On perd ainsi la liberté intérieure et la force de la vérité intérieure.

« Neuf en second lieu signifie :

Une grue crie dans l'ombre.

Son petit lui répond.

J'ai un bon gobelet. Je le partagerai avec toi. »

Il s'agit ici de l'influence involontaire de la nature intérieure de la personne sur les êtres qui nourrissent les mêmes intentions.

La grue n'a pas besoin de monter sur une colline élevée.

Même quand elle fait entendre son cri en demeurant totalement cachée, son petit entend sa voix, la reconnaît et lui répond. Là où règne la bonne humeur, il se présentera un compagnon qui partagera le gobelet de vin qu'il a avec lui.

Ainsi se manifeste l'écho éveillé par la sympathie en l'homme.

Là où un sentiment s'exprime en toute sincérité et en toute pureté, là où un acte est la claire expression de la disposition intérieure, ils s'exercent une influence secrète postérieure qui s'exerce en premier lieu, sur ceux qui sont prêts à la recevoir.

Mais ces cercles sont en expansion. La racine de toute influence se trouve à l'intérieur de l'être. Quand cela se traduit par mots et par actes, avec une sincérité et une force intactes, alors l'influence est grande. L'influence n'est pas autre chose que le reflet de ce qui sort de notre cœur. Toute volonté délibérée de produire une influence ne fera rien d'autre que de détruire cette influence même.

Sur ce thème, Confucius dit : « L'homme noble demeure dans son habitation. S'il prononce bien ses mots, il rencontre l'assentiment à une distance de plus de mille fois mille : combien davantage dans son voisinage ! Si l'homme noble reste dans son habitation et ne prononce pas bien ses mots, il rencontre la contradiction à une distance de plus de mille fois mille : combien davantage dans son voisinage !

Les mots viennent de l'essence même de la personne et exercent une influence sur les humains... Les œuvres naissent très près et deviennent visibles plus tard. Les mots et les œuvres de l'homme noble sont les gonds et les ressorts de son arbalète. Tant que ces gonds et ressorts fonctionnent, ils amènent l'honneur ou la honte. A l'aide des mots et des œuvres, l'homme noble remue le ciel et la terre.

Ne convient-il pas, dès lors, d'être prudent ?

« Six en troisième lieu signifie :

Il rencontre un compagnon.

Tantôt bat le tambour. Tantôt il s'arrête.

Tantôt il pleure. Tantôt il chante. »

Ici, la source de la force ne se trouve pas dans l'essence de la personne, mais bien plutôt dans les relations avec d'autres hommes. Plus nous sommes près d'eux, plus notre centre de gravité dépend d'eux ; c'est pourquoi il est inévitable que nous soyons ballottés entre la joie et la tristesse. Ou bien être transportés au septième ciel et pousser des cris de joie, ou bien être écrasés jusqu'à la mort, tel est le destin de ceux qui sont esclaves d'un accord intérieur avec d'autres hommes qu'ils aiment. Ici s'exprime la loi que c'est bien ainsi. Le point de savoir si cet état est ressenti comme pénible ou, au contraire, comme le bonheur suprême de l'amour, est laissé au jugement de la personne concernée.

« Six en quatrième lieu signifie :

La lune approche de son plein.

Le cheval de trait se fourvoie.

Il n'y a pas de reproche. »

Pour accroître la force de la vérité intérieure, on doit se tourner vers le haut, d'où on peut recevoir l'illumination. Comme la lune, du soleil. Mais, ce faisant, il convient d'observer une certaine humilité, telle la lune qui n'est pas pleine. Quand la lune, dans son plein, se place directement en face du soleil, ensuite elle recommence à décroître.

Comme on doit être humble et plein de respect en face de la source d'illumination, on doit aussi renoncer aux clans. C'est seulement quand on poursuit son chemin comme un cheval qui va droit sans regarder du coin de l'œil son compagnon de trait, que l'on possède la liberté intérieure qui fait avancer.

« Neuf en cinquième place signifie :

Il possède la vérité qui réunit.

Il n'y a pas de reproche. »

On évoque ici le principe qui concentre toutes les choses grâce à la force de sa nature. C'est seulement quand sa force de caractère est d'une amplitude telle qu'elle permet d'influencer tous les êtres qui sont sous son autorité qu'il est tel qu'il doit être. La force de suggestion doit émaner du souverain. Sans cette force centrale, toute union extérieure demeure trompeuse et se brise au moment décisif.

« Neuf en haut signifie :

Le chant du coq est monté jusqu'au ciel.

La persévérance amène l'infortune.

On peut faire confiance au coq. Il chante quand vient le matin. De toute manière, il ne peut voler aussi haut que le ciel. Il se contente de lancer son cri. Ainsi peut-on susciter la foi par de simples mots. Cela peut, à l'occasion réussir. Mais si tu persistes dans cette manière de procéder, les conséquences seront lamentables :

— Evident ! Evident ! s'exclama Rodrigo. Ici se trouve tout le chemin qu'il faudra développer dans l'avenir. Merci épouse adorée.

— Honnêtement, je dois te le confesser : ce que j'ai pu saisir de ce que j'ai lu est bien peu.

— Ne te préoccupe pas, Calu. Ton devoir est de donner l'amour et le mien de traduire le langage du monde intérieur afin de donner le bonheur et la sécurité intérieure.

Merci de m'avoir écouté, et j'espère que nous continuerons à nous rencontrer...

AU REVOIR . . .

SOMMAIRE

Prologue 9
Eux 11
Chine, l'An... avant Jésus-Christ 17
Vallée du Paradis, Année 1951 après Jésus-Christ 33
Espagne, Année 1161 en terres Maures de Murcie 49
Le pouvoir de la parole 63
Navarre, Château de la Roche, en terre Azagraise, Année 1172 .. 73
L'automne d'une fleur 77
Le dernier souverain 89
Conseils à un futur guide 97
Et les portes s'ouvrirent... 107
En regardant le passé 135
Le début du sentier 141
VZJKNHS 151
L'éveil du monde intérieur 165
Précautions pour s'immerger dans les eaux 174
Un canot naviguant dans l'univers 178
Subconscient 181
Les Aires 184
Les agents physiques 194
Les connexions 196
L'Ego 201
L'Ego usurpateur 213
Le Ch'i 225
L'éventail 243

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN
OCTOBRE 1975 PAR
L'IMPRIMERIE ARPHOS
91380 CHILLY-MAZARIN
Dépôt légal n° 1172
4e trimestre 1975

© Copyright by
J J C - 34, rue de la Montagne Sainte Geneviève - PARIS 5e